Rivière-du-Loup et son portage

Itinéraire culturel

Paul-Louis Martin et collaborateurs

Librairie Beauchemin
Editeur officiel du Québec

« Voyager, c'est connaître » et voyager au Québec signifie nécessairement apprendre à connaître le Québec. Le Québécois ou l'étranger qui souvent séjourne dans une région du Québec, devrait posséder un minimum de renseignements sur le milieu nouveau et sur les hommes qu'il va rencontrer.

Ce premier ouvrage de la série « Itinéraires culturels » offre aux visiteurs un guide pratique et fonctionnel permettant de préparer et de vivre un séjour culturel dans la région de Rivière-du-Loup. Instrument par excellence d'un tourisme nouveau, basé sur la connaissance des ressources du patrimoine naturel et humain, ce guide vient compléter en les détaillant les itinéraires du tourisme organisé et officiel.

En laissant une grande liberté aux vacanciers, le guide présente des suggestions d'activités variées fondées sur les ressources peu connues de ces derniers. Il répond ainsi aux tendances nouvelles du loisir actif à caractère thématique: sciences de la nature, histoire et sciences humaines.

102-00830/

Rivière-du-Loup et son portage

Itinéraire culturel

La photographie de la page couverture illustre les plaisirs simples des estivants vers 1900. Elle a été prise sur la grève de Cacouna, près d'un hôtel très fréquenté à l'époque.

Rivière-du-Loup et son portage

Itinéraire culturel

Paul-Louis Martin et collaborateurs

Coproduction
Haut-Commissariat à la Jeunesse,
aux Loisirs et aux Sports
Éditeur officiel du Québec

Collection des Guides pratiques
Série Itinéraires culturels
La Documentation québécoise
Ministère des Communications

Librairie Beauchemin/Éditeur officiel du Québec
Québec, avril 1977

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC
Éléments de catalogage avant publication

Martin, Paul-Louis, 1944-

Rivière-du-Loup et son portage : itinéraire culturel/Paul-Louis Martin et collab. - [Québec] : Éditeur officiel du Québec : Haut-Commissariat à la jeunesse, aux loisirs et aux sports,

(Collection des Guides pratiques : série itinéraires culturels, La Documentation québécoise, Ministère des communications).

Bibliographie.

1. Rivière-du-Loup, Région de, Québec - Descriptions et voyages - Excursions. I. Québec (Province) Haut-Commissariat à la jeunesse, aux loisirs et aux sports. II. Titre. (Collection : Québec (Province) Ministère des communications, La Documentation québécoise. Guides pratiques : série Itinéraires culturels).
C6D6G85

Cet ouvrage a été publié sous la direction de
Pierrette Fortin

Graphisme:
Francine Taschereau
Graphiste assistant:
Alain Ross

© Éditeur officiel du Québec, 1977

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. Toute reproduction pour fins commerciales, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction, est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur officiel du Québec.

Dépôt légal — 2e trimestre 1977
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN-0-7754-2735-7

Table des matières

Présentation VII

Itinéraires d'observation
Explications générales IX

1. Le littoral 1
Circuit A
les phénomènes géographiques 2
carte 2

Circuit B
la flore et la faune 13
schéma écologique 12
carte 13

Circuit C
les activités humaines 37
carte 37

2. Les terrasses 73
Circuit A
les phénomènes géographiques 74
carte 74

Circuit B
la flore et la faune 85
schéma écologique 84
carte 85

Circuit C
les activités humaines 98
carte 98

3. Le plateau et les vallées 119
Circuit A
les phénomènes géographiques 120
carte 120

Circuit B
la flore et la faune 127
schéma écologique 126
carte 127

Circuit C
les activités humaines 135
carte 135

Synthèse 147

Activités sportives et de plein air, endroits où il faut aller pour... 171

la voile
le canot-camping
l'interprétation de la nature
les randonnées pédestres
le ski de fond
le ski alpin
les fêtes populaires
les plages publiques
la plongée sous-marine
les musées
l'hébergement sur la ferme
les vacances-familles
les renseignements touristiques
les auberges de jeunesse

Brochures utiles 175
Publications spécialisées 176

Présentation

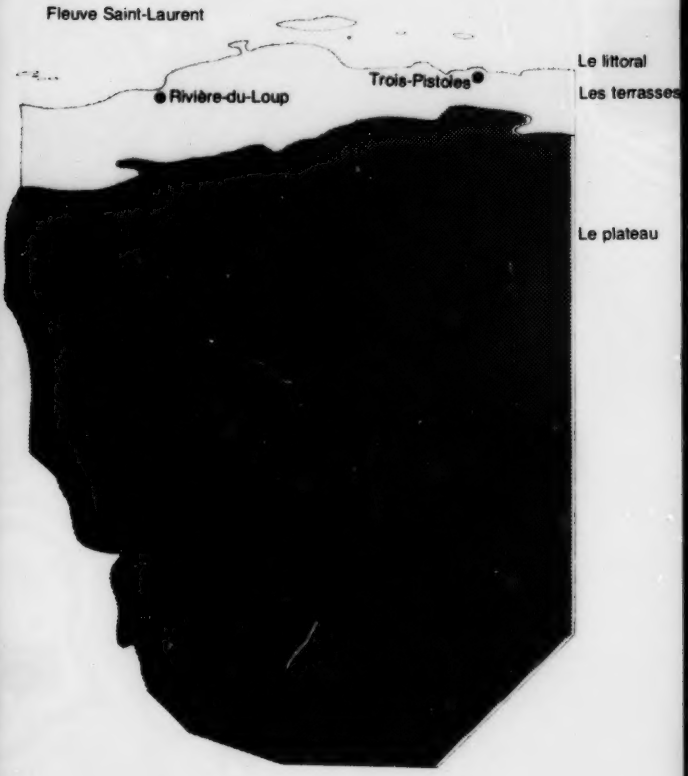
« Voyager, c'est connaître ». Voyager au Québec devrait donc signifier connaître le Québec.

Ce pays si vaste, aux origines si anciennes, combien d'entre nous le connaissent vraiment? Combien d'entre nous peuvent décrire ses caractères géographiques et naturels et situer ses activités humaines?

Ce guide tente de tracer pour le voyageur le profil le plus net d'un coin de ce pays: visages du sol, visages des hommes. Et davantage par les aspects profonds de son évolution passée que par ses orientations d'aujourd'hui. Le sol est un patrimoine et la façon dont les occupants l'ont conquis, domestiqué puis transmis forme une grande part de notre héritage culturel.

Les itinéraires vous offrent un cadre concret, une approche matérielle à d'autres réalités qui composent en la complétant l'âme de la population: à vous de découvrir maintenant sa mentalité et ses valeurs.

Nous vous invitons à chausser nos mocassins, à marcher notre pays, à vivre au rythme d'ici, à vous dépayser. Après tout, n'est-ce pas le but du vrai touriste?


Fleuve Saint-Laurent
Le littoral
Trois-Pistoles
Rivière-du-Loup
Les terrasses
Le plateau

Itinéraires d'observation

Explications générales

D'un coup d'oeil, vous appréhendez un vaste tableau de phénomènes, de vies et d'objets qu'il est difficile de décrire tous ensemble. Pour s'y retrouver plus facilement, pour vous permettre de varier votre séjour et, pourquoi pas! d'adapter vos sorties au temps qu'il fait ou qu'il fera, nous vous présentons trois itinéraires d'observation qui couvrent le territoire.

Nous les nommons:
1. le littoral
2. les terrasses
3. le plateau et les vallées

Chacun d'eux se subdivise et se déguste en trois circuits dans lesquels on observe:
a. les phénomènes géographiques
b. la flore et la faune
c. les activités humaines

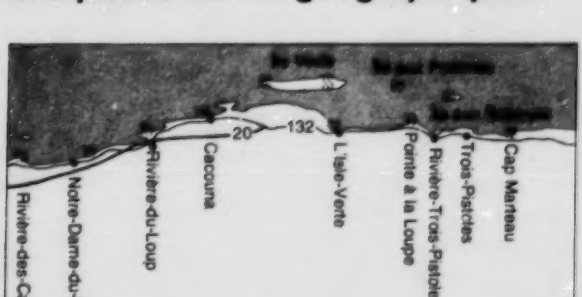
Il vous appartient, vacancier, résident, touriste, de rassembler vos observations, de référer aux pages suivantes et de construire votre propre image de l'ensemble. Et même si chaque itinéraire suit un réseau de routes donné, rien ne vous empêche, au contraire, d'explorer, d'inventer de nouveaux circuits.

Ce guide ne contient pas tout, il ne cherche qu'à alimenter votre curiosité.

1. Le littoral

1. Le littoral

circuit A
Les phénomènes géographiques



caractères généraux

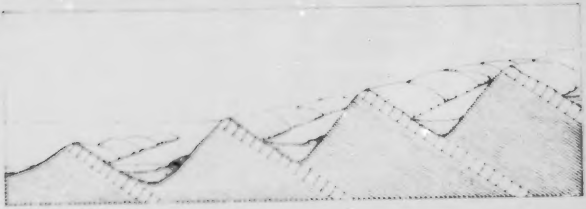
Déjà à la hauteur de Saint-Roch-des-Aulnaies, le voyageur venant de l'ouest peut commencer à noter certains traits du paysage. Ses premières observations doivent porter sur l'organisation des éléments les uns par rapport aux autres et il est souhaitable pour lui de faire halte en certains points élevés (haltes routières de Saint-Philippe, de Notre-Dame-du-Portage) d'où le coup d'oeil embrasse l'ensemble des phénomènes suivants:

Le fleuve, axe-témoin

Le fleuve Saint-Laurent est l'un des plus vieux au monde, il traverse le Québec selon un angle d'environ 45° et s'écoule du sud-ouest au nord-est. Votre carte routière l'illustre encore mieux. Il sert de transition entre deux formations rocheuses d'âge et de nature différentes: le Bouclier, au nord et les Appalaches, au sud.

L'ossature rocheuse

La structure même des Appalaches a déterminé la forme, le visage apparent du littoral. Des crêtes rocheuses allongées s'alignent sur le fleuve: ici elles semblent émerger des eaux, là, elles surgissent du sol, ailleurs, on les sent enfouies sous des dépôts meubles, accumulés depuis des millénaires. Comment expliquer ce phénomène?



Le diagramme ci-dessus construit à partir de relevés sur le terrain nous montre que les couches ou strates ne sont pas horizontales mais inclinées par les plissements. En outre, les strates pâles représentent des matières plus dures et plus résistantes à l'érosion que les couches foncées. Ces dernières, très tendres, n'ont pas résisté à l'érosion, elles ont été évidées pour donner naissance aux dépressions.

La distribution des îles actuelles et des crans entre Kamouraska et Rimouski relève de ce phénomène. D'ailleurs, à mesure que baisse le niveau de l'eau, surgissent des crêtes nouvelles.

Photo aérienne du littoral dans la région de Rivière-du-Loup. Remarquez l'orientation des crêtes rocheuses.

Les dépôts meubles

Mais il n'y a pas que le substrat rocheux qui modèle le paysage, il y a aussi les matériaux non consolidés, on les appelle les dépôts meubles. Il s'agit essentiellement de blocs, de galets, de gravier, de sable, de limon et d'argile qui se sont déposés en milieu marin et qui ont été remaniés en surface par l'action des vagues. En effet, il y a 12 000 ans, le rivage de la mer se situait 180 mètres plus haut que le niveau actuel du fleuve. C'est à ce moment que les profondes dépressions entre les crans rocheux ont commencé à se remplir de dépôts meubles provenant surtout de la fonte du glacier. Des terrasses étagées et d'anciennes plages témoignent de la baisse du niveau de l'eau. Les crêtes et les crans rocheux sont autant d'anciennes îles et nous habitons et cultivons un ancien fond de mer. Pas étonnant qu'aujourd'hui encore, la charrue mette parfois à jour des amas de coquillages.

Allons observer d'abord ce qui se passe sur le rivage.

description

Le rivage est un milieu essentiellement dynamique où l'on peut voir à l'oeuvre plusieurs agents. Nous vous suggérons d'observer une marée complète en un endroit de votre choix et d'en profiter pour intégrer les observations sur la flore et la faune (circuit 1-B). Vous prendrez ainsi mieux conscience de la complexité de la nature.

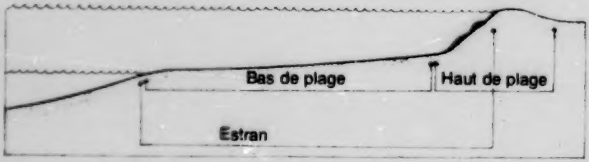
Les types de rivage

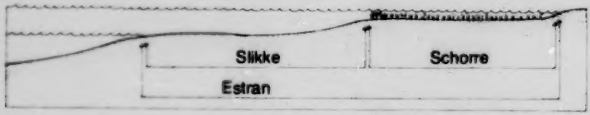
Le rivage sablonneux se trouve là où les courants et les vagues sont très actifs. Notez la crête de la plage mise en place lors des tempêtes ou des marées les plus hautes (mai et novembre), elle est plus élevée que l'arrière-plage. Lieux suggérés: Cacouna, un peu à l'ouest de l'ancien quai; cap Marteau, la plage en face du camping.

Le rivage vaseux se trouve en des eaux moins actives, là où l'estran est très large. L'espace colonisé par la végétation n'est submergé qu'à de courts intervalles, on l'appelle la « schorre ». L'autre partie, plus basse et peu recouverte par la végétation est recouverte d'eau plusieurs heures, à chaque marée, on l'appelle la « slikke ». Bien sûr, la transition entre les deux zones est progressive. Lieux suggérés: L'embouchure de la rivière du Loup; les environs du quai de l'Isle-Verte.

Le rivage rocheux est façonné à même le substrat rocheux par l'action érosive de l'eau et celle, saisonnière, du gel. Elles tendent à sculpter une falaise au pied de laquelle s'amoncellent des dépôts meubles. Lieux suggérés: le rivage nord de la pointe de Rivière-du-Loup; le rivage à Notre-Dame-du-Portage.

Le plus souvent, le faciès du rivage est un mélange de ces trois modèles.





Le rivage sablonneux.
Le rivage vaseux.
Le rivage rocheux.

Il faut retenir que l'eau exerce un choix sur les matériaux qu'elle transporte et dépose: ainsi la vague et les courants assez forts réussissent à déplacer les graviers, on les retrouve donc en milieux agités. Par contre, les limons légers ne se déposeront qu'en eaux calmes.

C'est pourquoi en observant une plage, on note une hiérarchie dans l'organisation de ces éléments.

Les matériaux fins se déposent au bas de la plage, les matériaux plus lourds restent au haut de la plage, là où l'action des vagues est la plus forte. Ainsi, après une tempête, le haut de la plage sera recouvert de galets.

Les gradins de plage

Suivant ce principe, on peut observer après chaque marée haute, un petit bourrelet de graviers et de galets mêlés aussi à des matières organiques et aux déchets de notre civilisation. Si la marée suivante est moins importante, un second bourrelet se dessine en bas du premier. Vienne une marée très haute et ces traces sont effacées.

À l'embouchure de la rivière Trois-Pistoles: gradins de plage.

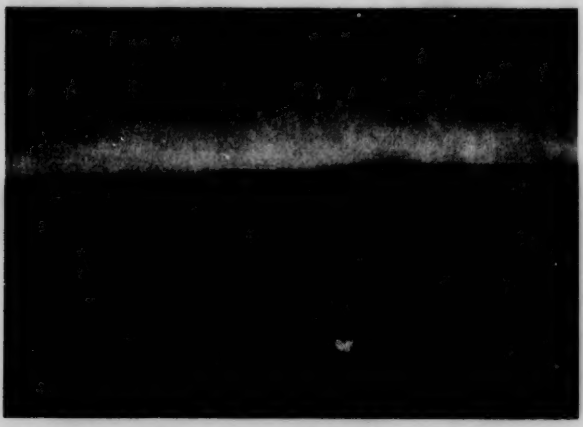
La crête de plage

À quelques endroits, on peut voir sur le haut de la plage, un bourrelet plus important, légèrement plus élevé que l'arrière-plage. Cette crête s'est formée à la suite des très hautes marées annuelles de mai et de novembre, elle a donc une stabilité relative plus grande. On peut observer ce cordon dans l'anse de Rivière-des-Caps et en général sur le sommet de presque toutes les plages sablonneuses.

Nous vous invitons donc à voir à l'oeuvre ces agents dynamiques, responsables d'une marée à l'autre et d'une année à l'autre de l'évolution du profil des rivages. En transposant à des époques plus anciennes, vous comprendrez mieux la topographie des terrasses aujourd'hui habitées.

Le profil du littoral

Il faut aussi savoir que l'action conjuguée des vagues, des courants et des marées tend à modifier le profil longitudinal des rives. Ici, l'eau s'attaque à un éperon rocheux, là, elle réaménage et classe les matériaux déjà en place tout en disposant les sédiments nouveaux amenés par les rivières.



Plage de fond de baie. À l'ouest de l'ancien quai de Cacouna.

La plage de fond de baie est un bel exemple de cette tendance à la régularisation par l'eau de la ligne du rivage. Entre deux crans rocheux, la plage forme généralement un arc de cercle que des sédiments nouveaux apportés par les vagues et les courants tendent à redresser. Lieux suggérés: sortie est de Notre-Dame-du-Portage, l'extrémité est de l'Isle-Verte.

La flèche matérialise l'orientation d'un courant. Il s'agit d'une bande de sable allongée, rattachée par une extrémité à une île ou à la terre ferme. Reliée à une île, on la nomme « queue de comète ». Si vous allez à l'île aux Basques, vous pourrez examiner ce phénomène: la flèche se détache de l'île par petites terrasses successives correspondant à autant d'étapes de baisse du niveau de l'eau. La flèche tend à rejoindre la terre ferme.

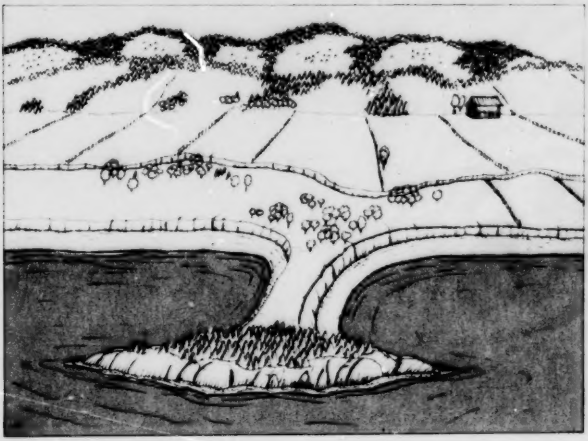
À la pointe à la Loupe, une flèche part de la crête rocheuse et tend à fermer l'entrée de la baie. On y voit là un exemple concret de l'orientation très locale d'un courant du littoral dirigé vers l'amont du fleuve. Une autre flèche du même genre s'est formée à la pointe des Rioux, à 5 kilomètres à l'est de Trois-Pistoles.

Flèche de sable, à l'extrémité ouest de l'île aux Basques.

Le tombolo: lorsqu'une flèche finit par relier une île à la terre ferme, on a un tombolo. Avec la baisse du niveau de l'eau, ce phénomène s'accentue et devient plus évident. À Rivière-des-Caps, un kilomètre à l'est du croisement avec la 289, vous pourrez en observer un bel exemple.

L'action du froid sur le littoral

L'action du froid et de la glace exerce une grande influence sur les plages et sur la roche affleurante. Dans les zones battues par les vagues, le processus du gel et du dégel (gélifraction) disloque lentement la roche et la rend fragile au rabotage des glaces. La glace elle-même se fixera aux falaises rocheuses et sous l'action du gel, elle réussira à dégager de celles-ci des blocs plus ou moins importants. Ce travail est d'autant facilité par les vagues et les marées.



Le tombolo rattache une île
à la terre ferme.

Blocs glaciels: en hiver, la glace enrobe les blocs rocheux éparpillés sur l'estran. Quand vient le dégel, au printemps, les morceaux de glace soulèveront ou entraîneront les blocs avec eux, laissant le plus souvent leur charge sur le bas de la plage. En observant bien, vous découvrirez des zones où s'accumulent ces blocs glaciels: le jeu des courants et des marées, associé aux vents dominants détermine ici encore les lieux de distribution de ces matériaux.

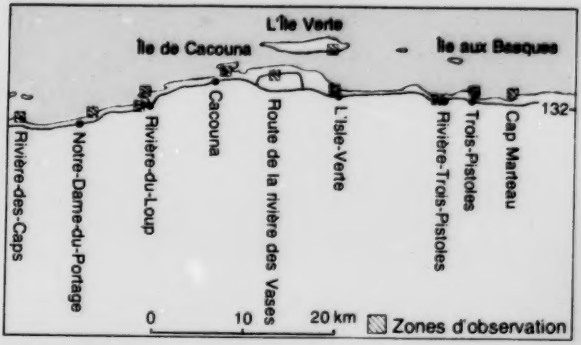
La schorre à marelles: c'est aussi la glace qui cause ces trous de forme et de dimensions variables dans la schorre. L'hiver, la végétation adhère à la base de la glace qui, au printemps, l'entraîne avec elle par plaques ou morceaux. Ces touffes iront s'échouer un peu partout sur les plages et le trou qu'elles laissent deviendra une flaque d'eau ou un petit bassin qui abritera la flore et la faune du rivage.

Blocs glaciels parsemés
sur la plage.
Photo prise sur l'île Verte.

Schorre à mareilles à l'embouchure
de la rivière du Loup.

1. Le littoral

circuit B
La flore et la faune



caractères généraux

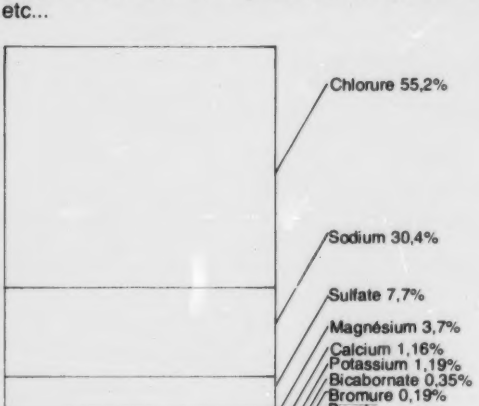
Fait partie du littoral, cette zone comprise entre les eaux les plus basses et les plus hautes des marées et qu'on appelle estran. Alternativement exposée à l'air et à l'eau, balayée par les vents et les glaces, cette portion de rivage offre des conditions de vie très difficiles auxquelles plantes et animaux marins se sont adaptés à la suite d'une longue évolution. Pour mieux connaître ce milieu, il faut tout d'abord comprendre certains phénomènes.

L'eau salée

Elle contient environ 35 grammes de sels minéraux par 1 000 grammes. Le plus important est le chlorure de sodium (notre sel de table).

D'où provient le sel de la mer? L'eau de pluie qui s'écoule à la surface du sol ou en profondeur dissout certains minéraux et les entraîne jusqu'à la mer où ils s'ajoutent aux minéraux et sels provenant de la dissolution des roches du fond marin.

L'eau de mer contient aussi des gaz dissous, comme l'azote, le gaz carbonique, l'oxygène, dont la proportion varie selon la température de l'eau, l'importance de la vie marine, l'acidité, etc...

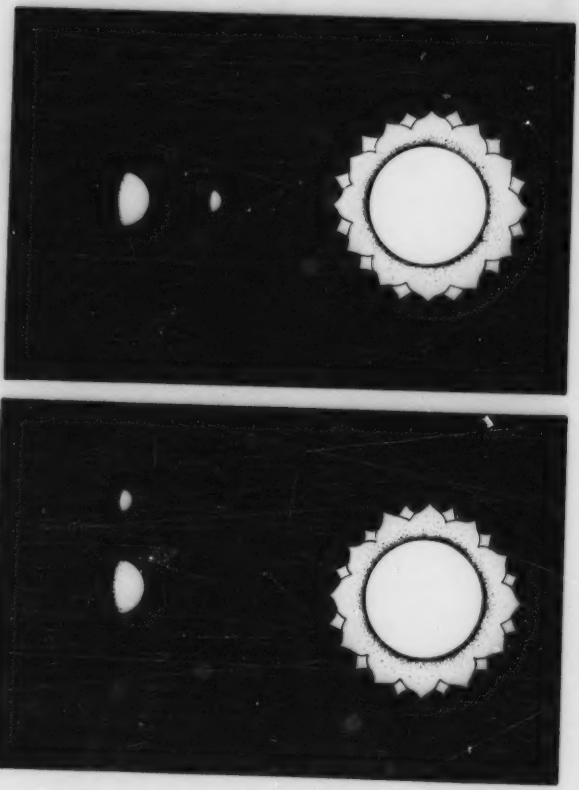


Dans le fleuve, l'eau salée remonte avec les marées jusqu'à la pointe est de l'île d'Orléans et plus on va vers le golfe et l'océan, plus la salinité augmente. D'ailleurs, aux environs de la rivière du Loup, les gens ne disent pas le fleuve, ils disent plutôt la mer.

Les marées

Elles montent et descendent deux fois par jour. Le phénomène retarde à chaque marée de 25 minutes environ, donc au rythme de 50 minutes par jour. L'ampleur de la marée varie également: elle augmente durant une semaine puis diminue la semaine suivante pour aboutir à la morte-eau.

C'est la force d'attraction du soleil et de la lune qui cause la marée. L'alignement de la terre et de la lune ainsi que du soleil fait que la force d'attraction de ces deux derniers s'additionne et cause les hautes marées ou marées de vive-eau.



Au contraire, lorsque le soleil et la lune forment, avec la terre, un triangle, leur force d'attraction tend à s'annuler pour donner les marées de mortes-eaux.

Le phénomène peut s'observer progressivement au cours de chaque mois.

Note: Pour connaître à l'avance l'heure des marées, on peut, à chaque année, se procurer la *Table des marées et courants,* Canada, Environnement Canada.

Aspects des plages

La nature de la côte, la présence de cours d'eau et d'abris naturels ont donné lieu à trois milieux différents: les plages sablonneuses, vaseuses et rocheuses.

La plage sablonneuse se retrouve à la pointe des Rioux, à Trois-Pistoles et à l'anse au Persil, à Cacouna. Le sable y est sans cesse déplacé par les vagues créant un milieu très instable où peu d'animaux et de plantes réussissent à vivre. Les êtres vivants comme les mollusques et les vers s'enfouissent rapidement dans le sable dès que la marée baisse pour échapper aux bécasseaux et autres oiseaux de rivage. À marée montante, plusieurs poissons tels les plies et les loches rasent les sables à la recherche eux aussi des mêmes proies.

Plus haut sur la rive, quelques plantes comme le seigle de mer, le pois de mer, les glaux, parviennent à se fixer dans le sable et offrent abri et nourriture à une faune minuscule.

La plage vaseuse contient des débris de plantes et d'animaux mêlés à des dépôts de sédiments très fins. Elle regorge de substances nutritives qui assurent la prolifération des vers, des crustacés, des bactéries et d'une foule de microorganismes. La quantité d'oxygène y est peu élevée en raison du processus de décomposition; par contre, l'hydrogène sulfuré libéré donne aux vasières cette odeur caractéristique d'oeufs pourris. Rassurez-vous, on s'habitue rapidement. Les rivages vaseux se trouvent surtout dans les anses abritées des vents et dans les criques: anse aux Grands-Hérons dans l'estuaire de la rivière du Loup, anse de la rivière Verte.

La plage rocheuse offre beaucoup plus d'abris que le sable et la vase. On y trouve les algues, les mollusques et les crustacés, les étoiles de mer et les oursins en des lieux comme l'anse de la rivière des Caps, la pointe de Rivière-du-Loup, la pointe ouest de la rivière Trois-Pistoles. La vie y abonde mais elle doit se protéger des coups de vagues, du soleil et de la pluie lorsque la marée baisse. Rares sont les êtres qui demeurent sur les rochers à moins de posséder une épaisse coquille comme les moules, ou de solides crampons comme les algues brunes.

Quelques rivages offrent un intéressant mélange des trois plages, on y observe presque toutes les espèces que nous allons décrire plus loin: ainsi la plage du cap Marteau à Trois-Pistoles.

Les embouchures

Dans les embouchures, les eaux douces des ruisseaux et des rivières rencontrent les eaux salées du fleuve. Des conditions de vie particulières sont créées par les matières nutritives qu'amènent la rivière, la vague marine et la couche de limon vaseux. Au fond des eaux qui se mélangent, une couche nourricière favorise la croissance des plantes microscopiques, le plancton. Viennent s'en nourrir plusieurs espèces d'animaux marins. On peut trouver ces milieux très productifs à l'anse aux canards, Notre-Dame-du-Portage; la rivière du Loup; l'anse au Persil, Cacouna; la rivière des Vases; la rivière Verte, Isle-Verte; la rivière Trois-Pistoles.

Les conditions de vie

La nature même des substrats, sableux, vaseux ou rocheux, importe à la vie. L'exposition aux vents dominants (vents d'ouest, nord-ouest), et le balayage par les vagues agissent aussi directement: le rivage rocheux mais non abrité sera désolé, voire dépourvu de vie. Contrairement à une côte abrupte, une longue plage sablonneuse favorise une grande variété d'espèces.

La plupart se sont adaptées à un danger toujours menaçant entre les marées: la déshydratation par le soleil et le vent. Certains animaux qui demeurent dans les flaques d'eau verront leur vie menacée si la température s'élève trop et si une trop forte évaporation augmente la concentration de sel.

La chaîne alimentaire

L'une des lois naturelles régissant la vie s'appelle la chaîne alimentaire. Chaque maillon y tient une place essentielle: les minéraux, les facteurs physicochimiques et l'énergie solaire permettent aux plantes vertes de fabriquer leur nourriture. À leur tour, les animaux mangeurs de plantes (les herbivores)

transforment cette énergie, l'accumulent et la transmettent aux mangeurs de viande (carnivores). Les organismes qui meurent se décomposent et redonnent à la nature des substances réutilisables. Et le cycle recommence.

L'homme quidépend aussi de cette chaîne consomme le plus d'énergie et de matière: 1 000 kilogrammes d'algues permettent à de petits animaux marins de croître de 100 kilogrammes. À leur tour, ces animaux font croître de 10 kilogrammes des poissons qui s'en nourrissent et à la fin, l'homme qui consomme 10 kilos de poissons ne croît que d'un kilo. Chaque maillon accuse une perte de 90% d'énergie.

Pour l'observateur attentif, le rivage apparaît comme un milieu complexe, riche en vie végétale et animale. Son visage change constamment au gré des marées, par le mouvement abrasif des vagues et l'action érosive des glaces. Les êtres vivants y cherchent sans arrêt abris et nourriture. Nos Amérindiens et nos ancêtres ont vécu des mammifères marins, des poissons, des mollusques et encore aujourd'hui, on pratique la pêche riveraine, avec de moins en moins de succès cependant, car nous avons dépassé les bornes: les eaux usées, les déchets industriels, le laisser-faire de tous, ont commencé à rompre cet équilibre merveilleux.

description

Au baissant ou à marée basse, la plage semble sans vie Mais attention! ouvrez bien les yeux car des animaux se cachent, d'autres sont immobiles, certains se cramponnent aux rochers, d'autres ferment étroitement leurs coquilles. Il y en a sous les pierres, dans le sable et la vase, à l'abri des rayons ardents du soleil. Tous attendent la prochaine marée.

Sur les plages sablonneuses, on peut trouver:

Seigle de mer
(elyme des sables)

Graminée à tige robuste terminée par un épi compact. Elle croît sur la haute plage, au sommet des dunes. Hauteur: de 60 à 120 cm. Ses grains donnent une bonne farine et ses feuilles servent au tressage.

Pois de mer
(Gesse maritime)

Plante aux fleurs pourpres dont les tiges molles rampent sur le sable. Les racines profondes retiennent le sable en place. Les gousses ont étonné les premiers explorateurs.

Caquillier édentulé

Plante de forme buissonnante dont les tiges épaisses supportent des fleurs blanches.

1

2

3

4

5

6

7

1 **Sabline faux-péplus**

Ses feuilles épaisses et ses fleurs blanches se regroupent dans la partie supérieure. Elle s'enracine profondément dans le sable qu'elle contribue à retenir.

2 **Glaux maritime**

Elle croît en demi-sphère ou touffe en à plat sur le sol et mesure de 5 à 30 cm. Fleurs rosées.

3 **Troscart maritime**

Du milieu des feuilles situées au bas de la plante émerge une hampe robuste terminée par un épi allongé. Hauteur: de 10 à 70 cm.

4 **Mertensie maritime**

Cette plante rampante étale ses feuilles ovales de la couleur et texture des feuilles de choux formant ainsi sur le rivage des genres de rosettes épaisses.

5 **Néréis diversicolor**

Nos pêcheurs appellent ce ver sangsue de mer, mais il n'en est rien: elle ne possède dans sa gueule qu'une paire de crochets qu'elle déplie pour saisir ses proies. Elle habite les rivages de vase et aussi de sable où les pêcheurs la recueillent pour appâter leurs lignes.

6 **Arénicole marine**

Ce ver habite une galerie en forme de « J » et se nourrit du sable dont il extrait les particules nutritives. On le repère facilement par les tortillons de sable digéré qu'il rejette derrière lui. Les pêcheurs s'en servent aussi comme appât.

7 **Buccin**
(buccinum andatum)

On trouve ce mollusque sur les plages sablonneuses aussi bien qu'à des profondeurs de 100 mètres. Les jeunes abondent dans les herbiers de zostères (mousse de mer) et se nourrissent parfois des poissons pris dans les filets. Longueur maximale: 9 centimètres.

8

9

10

11

12

8 **Bécasseau semi-palmé**

Vous pouvez le voir en groupe suivre le va-et-vient de la vague à la recherche de petits crustacés et de mollusques. Ses pattes noires ne possèdent qu'une demi-palmure, d'où son nom; son plumage est grisâtre. Longueur: 12 à 14 centimètres.

9 **Mye**
(mya truncata
anglais: clam)

Elle s'enfonce dans le sable ou la vase dont elle filtre l'eau pour se nourrir à l'aide d'un long siphon musclé. Les gourmets en apprécient fort la chair et on les voit bêche en main, fouiller le sable limoneux à sa recherche. Un petit cercle ou dépression circulaire dans le sable permet de repérer les cachettes. Attention, la coquille est très fragile.

10 **Puce de mer**
(orchestia gammarella)

Crustacé minuscule qui se déplace en sautant un peu comme une puce. Il se nourrit d'algues déposées par la vague et se creuse dans le sable des terriers peu profonds. Plusieurs oiseaux de rivage l'y pourchassent.

11 **Sanderling**

De la même famille que le bécasseau semi-palmé, il court avec aisance derrière la vague cueillant les crustacés qui roulent. Plumage presque blanc à l'automne, plutôt roux à l'été. Ses pattes n'ont que trois doigts. Longueur: 15 à 17 centimètres.

12 **Tourne-pierre roux**

Son nom vient de l'habitude qu'il a de retourner cailloux et coquillages avec son bec pour découvrir ses proies. Il creuse aussi dans le sable attirant parfois des concurrents qui lui dérobent ses trouvailles. Sa poitrine reste toujours noire mais le roux de son dos tourne au brun terne à l'automne; la tête et le cou sont tachetés de noir. Les pattes sont orangé vif.

13

14

15

16

Sur les plages vaseuses, on peut trouver:

13 **Mousse de mer**
Herbe à « barnaiche »
(zostère marine)

Avant de subir les attaques d'un champignon qui, vers 1932, la fit presque disparaître, la mousse de mer formait d'immenses prairies marines où venaient se nourrir les « barnaiches » (bernache cravant). La zostère marine atteint jusqu'à trois mètres et porte un épi à deux rangs d'où l'appellation blé de mer qu'on lui donnait en France. Au tournant du siècle, les gens de l'Isle-Verte la récoltaient, la séchaient et la pressaient en ballots, puis l'expédiaient par chemin de fer à des meubliers et rembourreurs du Québec et des États-Unis. Elle réapparaît depuis quelques années mais lentement, autour de l'île Verte et des îles de Kamouraska.

14 **Corail**
(salicorne d'Europe)

Le corail pousse en succession d'étages feuillus. Ses tiges, vertes et presques transparentes, tournent parfois au rouge pourpre. Il conserve sa fraîcheur et résiste au dessèchement du soleil et du vent grâce à son écorce rude fortement imperméable. D'anciens navigateurs en mettaient une poignée dans la marmite pour saler leur repas; on peut aussi faire mariner dans le vinaigre les jeunes pousses riches en iode.

15 **Bernache canadienne**

Cette oie farouche nous arrive du sud aux premiers signes du printemps, en route vers les zones nordiques de nidification. Faisant halte quelques semaines sur les battures et dans les champs riverains, les troupeaux se nourrissent alors de graines, de racines enfouies dans les vases, de crustacés et de vers marins. Méfiante de nature, la bernache (outarde) l'est encore plus l'automne lorsque les chasseurs bien dissimulés l'attendent au passage, vers la mi-octobre. On la reconnaît à son long cou, à son collier blanc, à son vol en « V » caractérisé et à ses cris nasillards.

16 **Bernache cravant**

De taille plus petite que la précédente, elle s'en distingue aussi par son collier moins visible et strié. Elle vole en file et surtout au ras de l'eau, cherchant dans l'eau peu profonde sa nourriture préférée, la zostère ou herbe à « barnaiche ».

17

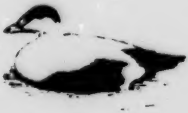
18

19

20

21

22



17 **Oie blanche**

Tous les printemps, elles viennent blanchir nos battures. « Il neigeait des oies blanches » a dit un poète. C'est par milliers qu'on peut les observer de la mi-avril à la mi-mai, fouillant dans les vases le Scirpe d'Amérique, dont elles se nourrissent. Au retour du nord, l'automne, elles s'arrêteront de préférence sur les hautes terres et de nuit.

En fait, si vous voulez observer les bernaches et les oies, il vaut mieux être là au printemps, le spectacle est grandiose.

18 **Goéland argenté**

C'est le plus commun sur nos côtes, il a le dos gris perle et l'extrémité des ailes noire. Grâce à lui, les déchets marins, les cadavres de poissons, les détritus, les mollusques morts disparaissent, c'est un éboueur professionnel, donc très utile. Autrefois, les gens des côtes prisaient fort la chair des jeunes oiseaux et on vendait, à Rivière-du-Loup, des oeufs de goéland: la loi le protège maintenant.

19 **Pluvier à collier**

Dans les vasières, à marée baissante, on peut voir ce petit oiseau à dos brun, en compagnie des bécasseaux minuscules, rechercher hâtivement les proies dont ils se nourrissent.

20 **Grand héron**

Grand échassier, dominant hautement les rivages, sa silhouette de plus d'un mètre se détache facilement au crépuscule. Il possède une vue perçante qui lui permet de repérer les petits poissons emprisonnés dans les flaques d'eau. L'approcher est un tour de force, mieux vaut l'observer avec des jumelles.

21 **Bihoreau à couronne noire**

Ses cris stridents réveillent les campeurs du rivage. Ce petit héron se perche d'habitude sur un rocher affleurant d'où il guette les poissons. On l'y découvre à l'aube et au crépuscule.

22 **Eider commun**

La livrée noir et blanc de ce canard de mer, sa tête teintée de vert et sa poitrine rosée l'identifient facilement; la femelle est plutôt brune. Les eiders nichent en grand nombre sur les îles de Kamouraska, les Pèlerins, l'île au Rat et l'île aux Basques. Ils se nourrissent de crustacés et de mollusques. Quelques cueilleurs de métier ramassent encore le duvet d'eider, plumes que la femelle s'arrache de la poitrine et dont elle garnit son nid en couronne, avec lesquelles on fabrique (à l'étranger) les sacs de couchage les plus chauds au monde.

23

24

25

26

27

28

23 **Gammare**

On le trouvera dans les flaques d'eau que laisse la marée baissante et sous les amas d'algues vertes dont il se nourrit. Son corps aplati n'atteint pas plus de 2 centimètres de long et possède une caparace brun verdâtre. Il faut faire vite pour le surprendre, c'est un nageur rapide.

24 **Crevette grise**

Le rivage du cap Marteau (Trois-Pistoles) est parsemé de flaques où on peut observer la crevette grise. Elle s'y nourrit d'algues, de vers et de petits animaux. Avant l'âge adulte, la crevette doit abandonner sa carapace pour atteindre sa longueur maximale: 7,5 centimètres; c'est le temps de la mue. Elle devient alors une proie facile pour le crapaud de mer.

25 **Crapaud de mer**

Son corps massif et disgracieux d'environ 30 centimètres lui donne un aspect repoussant. Sa tête énorme cache une gueule abondamment garnie de dents acérées: il a tout du brigand. Et c'en est un! Il se jette voracement sur ses proies. On peut le trouver dans les flaques d'eau, au cap Marteau. Nom vulgaire: chabot.

26 **Plie**
(carrelet)

De tous les poissons plats, il est le plus connu et le plus recherché des gourmets. Les jeunes se glissent le long des plages à la recherche des vers tandis que les adultes préfèrent les petits mollusques. Une plie de 28 centimètres est âgée d'environ quatre ans, un adulte peut atteindre 80 centimètres. On peut observer les jeunes carrelets dans les flaques d'eau.

Sur les plages rocheuses, on peut trouver:

27 **Genévrier horizontal**
(savinier)

Arbrisseau rampant qui s'étale et s'accroche aux crans rocheux du rivage. Son fruit bleu sombre se cueille de la fin d'août au début d'octobre; il a un goût doux-amer fort agréable. Les baies de genièvre séchées rehaussent le goût du gibier et de l'agneau. Elles ont des vertus médicinales et aromatisantes (gin). On en trouve à Rivière-des-Caps, au Gros-Cacouna, à Rivière-Trois-Pistoles, pointe ouest.

28 **Camarine noire**

Plante magnifique qui forme un feutrage serré sur les falaises et les crans. Son fruit, la drupe, est rouge ou noire; on en fait un bon pudding ou encore un alcool agréable en ajoutant du sucre ou de la mélasse.

29

30

31

32

33

34

29 **Airelle**
Vigne-d'Ida
(pomme de terre)

Cette plante souterraine projette des rameaux aériens de 7 à 20 cm qui forment un tapis vert garnissant les dépressions rocheuses d'où se détache aisément le fruit rouge sombre dès la fin d'août. Cette baie rouge, qu'il faut cueillir après la première gelée de septembre, s'appelle ici pomme de terre: on en fait une confiture qui surpasse celle des atocas cultivés. En les conservant dans l'eau pure quelques mois, on obtient un alcool agréable que les Esquimaux et les Scandinaves apprécient depuis longtemps. Elle a donné son nom à l'île aux Pommes, en bas de l'île Verte.

30 **Plantain joncoide**

Plante aux feuilles épaisses, dépourvue de tige, qui pousse dans les crevasses des rochers de rivage. L'épi atteint 10 cm de longueur. Les jeunes pousses remplacent avantageusement les épinards.

31 **Cladonie des rennes**

Solidement fixés aux rochers, les lichens colorent ceux-ci d'orange, de gris, de vert. Ils sont le produit d'algues et de champignons et décomposent lentement le rocher par un lent processus chimique, fournissant un sol rudimentaire mais propice à certaines espèces. La cladonie des rennes dont la touffe vert pâle se repère aisément est comestible (mousse de caribou) et rehausse une salade quand on la cueille par un temps humide.

32 **Campanule à feuilles rondes**

Elle pousse en touffes raides et sa tige varie de 10 à 30 cm. On la reconnaît à ses fleurs d'un beau bleu, qui contrastent avec les rochers où elle croît.

33 **Iris versicolore**

Entre les crevasses des rochers, l'iris lance sa tige de 20 cm qui supporte une fleur bleu violacé, marquée de blanc au centre. Le fruit a l'allure d'une capsule cylindrique.

34 **Patelle**

Petit mollusque comestible qui adhère par succion aux rochers d'affleurement. Il ne dépasse pas 5 cm de long et se nourrit d'algues.

35

36

37

38

39

40

35 **Algues brunes ou varech**
(Fucus)

Leurs petites poches d'air qui éclatent sous nos pas leur permettent de flotter à marée haute. Elles croissent en buissons touffus fixés aux pierres des plages. Robustes et coriaces, elles offrent un abri humide à plusieurs animaux fuyant le soleil et l'ennemi.

36 **Algues vertes ou varech**

Certaine variété atteint 20 cm et borde les flaques d'eau. Une autre épouse la forme des rochers, les rendant très glissants. Toutes offrent abri, nourriture et oxygène aux voisins animés.

37 **Balane**

La forme de sa caparace blanche rappelle un volcan; effectivement, elle projette, à marée haute, non pas de la lave mais un filet qui capte la nourriture. À marée basse, elle ferme cette ouverture pour lutter contre le dessèchement. On la trouve fixée sur un rocher, sur une coquille vide et même sur la coque d'une embarcation. On en voit à l'île aux Rats et au cap Marteau.

38 **Moule bleue**

Ce mollusque se fixe aux rochers ou même aux autres moules à l'aide d'un ensemble de filaments très résistants produits par ses glandes: ce lien, le byssus, est rapidement remplacé lorsque coupé. À marée haute, la moule filtre l'eau de mer se nourrissant d'algues et d'animaux microscopiques. À marée basse, elle évite la déshydratation en fermant sa maison. Longueur maximale: 10 centimètres.

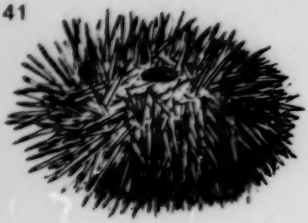
39 **Épinoche de mer**

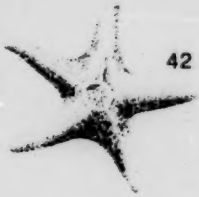
Il abonde au milieu des algues brunes et du varech, au sein des flaques d'eau bordées de rochers. Peut mesurer de 15 à 20 centimètres.

40 **Gonelle**

Vivant sur les fonds de varech, ce poisson qui a l'aspect d'une petite anguille, s'en distingue par les taches noires de son dos. Il peut mesurer jusqu'à 20 centimètres de longueur et on le trouve souvent sous les pierres.

41



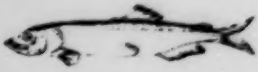


42

Barbue

Marsouin

Hareng



Phoque gris

41 **Oursin**

Les rivages sableux et rocheux de Cacouna en recèlent en abondance. L'oursin vit sur les fonds marins, se nourrissant d'algues et de petits animaux grâce à un orifice buccal situé au centre de la partie intérieure de sa coquille tout hérissée de pointes.

42 **Étoile de mer**

Elles vivent normalement dans la zone des eaux basses et c'est à cause d'une tempête ou des grandes marées qu'elles viennent s'échouer sur les plages hautes. Leur couleur va du rouge pâle à l'orangé et leur diamètre excède rarement 15 centimètres, bien qu'au cap Marteau, on en a recueilli une de 25 centimètres. Les étoiles de mer ont une aptitude particulière pour ouvrir les moules bleues et s'attaquent aussi aux poissons pris dans les filets.

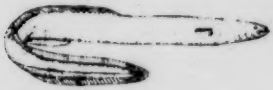
La vie au large

En mer, à partir des rives ou à bord d'embarcations, on peut occasionnellement apercevoir les marsouins (bélugas) qui poursuivent les bancs de capelans, d'éperlans et de harengs. Près des îles Razades (Trois-Pistoles), des petits groupes de phoques gris se rassemblent sur les rochers, à l'entrée des baleines dont le retour en nombre s'effectue depuis quelques années, il faut prendre le traversier Trois-Pistoles/Escoumins et compter sur la chance, quoique de plus en plus de bateliers sur la rive nord comme sur la rive sud organisent des excursions d'observation. Il est prudent d'examiner leurs permis officiels avant de leur confier votre vie car la navigation dans ce secteur exige beaucoup de maîtrise et de savoir-faire.

Maquereau

Loche

Anguille

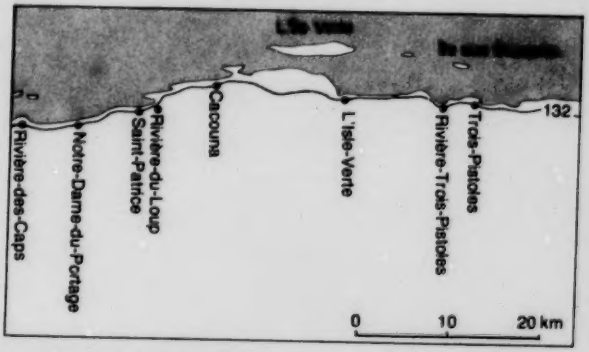


Saumon

Sur les quais, tout au long de la côte, on tire grand plaisir à pêcher le capelan et l'éperlan. En avril et mai, ils viennent frayer près des rives, en si grand nombre que la vague les fait rouler sur la plage. Une fête du capelan a lieu annuellement à Cacouna: on le ramasse au panier, à l'épuisette, à la ligne; tous les moyens sont bons pour cueillir la manne, même la nuit, à la lueur des torches et des fanaux. Dans les jours qui suivent, les vendeurs de poissons « font » les villes et les villages: « une boulée de caplans m'dame, 50 cents ». Quant à l'éperlan, c'est surtout à partir d'août, jusqu'en octobre, que jeunes et vieux l'attrapent du bout des quais. Les grandes perches de bambou oscillent et s'élèvent au gré des prises.

La mer offre encore du maquereau, de l'alose, de la loche, de la barbue et de moins en moins de saumon et d'esturgeon.

1. Le littoral
circuit C
Les activités humaines



caractères généraux

Suivez avec nous le tracé actuel de la route 132: elle longe la côte, s'insinue dans les villages, passe ici si près de l'eau qu'on croit rouler sur la plage (ce que faisaient nos ancêtres d'ailleurs), remonte là-bas sur le flanc d'un cran rocheux. Ne vous y trompez pas, plusieurs habitations sises autrefois près de la mer ont été « roulées » ou ré-assemblées près du chemin moderne, car on dépendait beaucoup plus de la mer hier qu'aujourd'hui. Chemin d'eau des canots et des barques, pourvoyeuse de poisson, de gibier, de foin et de varech, la mer a servi le commerce, puis réjoui les premiers citadins en mal de loisir en plus d'offrir à tous et de tout temps son visage animé. Observons de plus près.

description

Rivière-des-Caps

La maison Marquis qui se dresse devant vous au croisement des routes 289 et 132 est un témoin muet du passé oublié de Rivière-des-Caps. Le temps a fondu sur elle et ne l'a pas épargnée, comme en fait foi la photographie prise il y a soixante ans. Nous vous la présentons pour bien signaler combien de changements surviennent que nous ne soupçonnons pas et combien de réalités dignes d'intérêt se cachent derrière des apparences. Ainsi, qui peut imaginer la vie et l'activité intense qu'ont connues depuis plus de 4 000 ans ce tombolo sablonneux, ces crans, ces rivières Fouquette et des Caps, tout ce coin de pays s'étendant au plus à un kilomètre de part et d'autre de la maison.

Maison Marquis. Probablement construite à la fin du XVIIIe siècle. État en 1918.

Maison Marquis. État actuel.

Bien avant la venue des blancs, les Amérindiens venaient périodiquement installer leurs campements d'été à la rivière des Caps. Attirés ici par l'abondance du poisson et du petit gibier, établis près des sources d'eau douce, profitant aussi de la manne des mollusques, ils ont continuellement fréquenté ces lieux. C'est d'ici ou des environs immédiats qu'ils s'enfonçaient tard l'automne à l'intérieur du pays dans les vallées abritées.

Les premiers blancs s'intéressèrent aussi très tôt aux ressources naturelles de ces lieux. Les succès des immenses pêches à marsouins tendues à Kamouraska vers 1703, suscitèrent d'autres entreprises, comme celle de l'islet à la Friche, à la pointe est de Rivière-des-Caps. Le marsouin est un mammifère qui se nourrit surtout de capelans et d'éperlans. Il les poursuit en zone de marées jusque près des rivages.

Nos ancêtres développèrent une ingénieuse technique de capture: en installant un parc de perches ouvert contre la marée baissante, ils emprisonnaient les marsouins: ceux-ci ont, en effet, une ouïe exceptionnelle qui les guide et leur fait fuir même le frottement de l'eau sur les perches. La forme particulière du parc, en raccroc, les obligeait à tourner en rond. À marée basse ils finissaient par s'échouer. On les halait sur les rives à l'aide de chevaux.

La manne du marsouin telle que l'on pouvait la voir vers les années 1920 à Rivière-Ouelle. *Tiré de: National Geographic Magazine.*

Avec la peau, on confectionnait des harnais, des lacets, des cordeaux, des traits de « vache marine », comme on les appelait au Régime français. En faisant fondre la graisse d'un marsouin de cinq mètres de long, on obtenait 500 litres d'huile

qui servait au tannage et à l'assouplissement des cuirs, à la fabrication de savon, de saindoux pour la cuisson des aliments et pour le huilage des bois de navires ou des toits. L'huile tirée des mâchoires, à cause de sa finesse, servait à lubrifier les mécanismes d'horlogerie.

Cette activité lucrative mais saisonnière (printemps) attira des gens qui trouvèrent en plus sur les lieux des terres légères faciles à labourer. Au milieu du XVIII[e] siècle, les autorités commencèrent à s'intéresser au portage du Témiscouata à cause de sa valeur stratégique militaire. Nous l'avons signalé en première partie, le sentier fit l'objet de travaux rarement définitifs et servit de route postale, de chemin de voyageurs et de route de pénétration de 1783 à 1860. Le point d'arrivée ou de départ de cette voie de communication avec les Maritimes a pu varier de quelques centaines d'arpents à l'est de Rivière-des-Caps, mais la preuve existe d'un relais de poste, d'une auberge, d'un camp de guides, bref, d'une agglomération de résidents qui liaient leur vie à ce portage; ils avaient pour nom: Beaulieu, Marquis, Sirois dit Duplessis, Boucher, Martin et leurs descendants occupent encore ce terroir. Les vestiges matériels ont disparu mais le souvenir persiste encore.

L'anse du Portage

À l'entrée du comté de Rivière-du-Loup, immédiatement après le lieu-dit Rivière-des-Caps, s'étend cette grande anse bordée au fond de sept ou huit fermes. Leur passé est aussi lié au portage du Témiscouata mais certains des caractères locaux méritent votre attention. La nature des sols légers et sablonneux des terrasses a entraîné récemment une culture intensive et spécialisée de la pomme de terre tandis qu'autrefois, chaque cultivateur avait son « petit morceau en patates ». La mer, toute proche, offrait des engrais naturels qu'on recueillait avec profit: ici et à la grandeur du littoral on vous parlera des harengs qu'on enfouissait avec le germe de patate, « une patate, un hareng, une patate, un hareng »... Et le varech! Tout comme en Bretagne on le ramasse l'automne avec le banau tiré par le cheval et on amende les champs: mais l'usage disparaît, les jeunes ne se donnent plus cette peine.

Enfin, vous pouvez voir au fond de l'anse, édifiée à chaque été, une ligne de piquets en forme de zig-zag: c'est une pêche à anguilles. De Rivière-Ouelle à Trois-Pistoles, plusieurs riverains récoltent encore les fruits de la mer et ajoutent ainsi un revenu d'appoint à l'exploitation agricole: pêche aux harengs, pêche à anguilles.

L'origine exacte de ce type de pêche à « fascines » est incertaine, on sait toutefois que les Amérindiens piégeaient l'anguille en zone de marées:

« Pour l'anguille, ils la peschent en deux façons, auec vn harpon. Ils font des nasses auec assez d'industrie, longues et grosses, capables de tenir cinq et six cens anguilles; la mer estant basse, ils les placent sur le sable, en quelque lieu propre et reculé, les asseurans en sorte que les marées ne les emportent point; aux deux costez, ils ramassent des pierres qu'ils étendent comme vne chaisne ou petite muraille de part

Croquis de reconstitution à partir des textes des relations des Jésuites.

Source: Musée d'archéologie, centre de documentation.

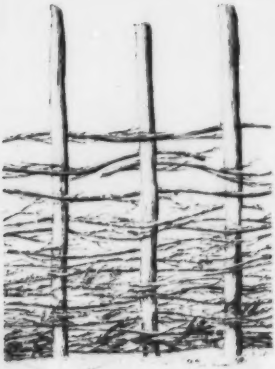
et d'autre, afin que ce poisson qui va tousiours au fond, rencontrant cest obstacle, se glisse doucement vers l'emboucheure de la nasse où le conduisent ces pierres. La mer venant à se grossir, couure la nasse, puis se rabaissant, on la

va visiter; par fois on y trouue cent ou deux cents Anguilles d'vne marée, d'autrefois trois cents, quelquefois point du tout, quelquefois, six, huiet, dix, selon les vents et les temps: quand la mer est agitée, on en prend beaucoup. »
Relations des Jésuites 1634.

Nos ancêtres adaptèrent-ils leur savoir aux nouvelles conditions ou imitèrent-ils les Amérindiens? Laissons la question aux chercheurs et voyons les principes de plus près. Chaque automne, des milliers d'anguilles à maturité, descendent des lacs et des rivières, empruntent le fleuve et vont se reproduire dans la mer des Sargasses (à l'est de la Floride). L'anguille est vorace et poursuit ses proies en eau peu profonde, longeant les rivages, montant et descendant au gré des marées.

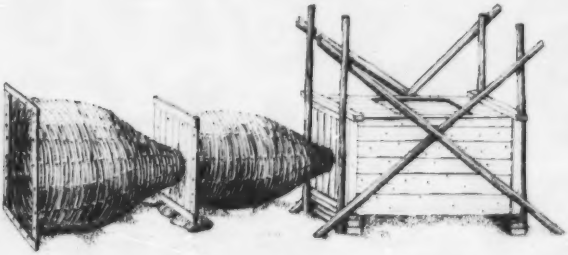
Le piège vise à la capturer au moment où elle redescend avec la marée. On érige une barrière de piquets espacés d'un mètre ou plus, entre lesquels on tresse un tissu de branches d'épinettes au fond, d'aulnes en haut. Ces fascines empêchent l'anguille de passer. Elle ne remonte pas le courant mais suit la barrière de fascines. Les raccrocs l'obligent à tourner en rond jusqu'à se risquer dans le piège. Celui-ci comprend trois éléments: l'ansillon, la bourrolle et le coffre. Les deux premiers ont une forme conique qui empêche l'anguille de revenir par derrière (autrefois l'ansillon et la bourrolle étaient tressés d'aulnes, aujourd'hui on les fabrique en planches). Sentant l'eau baisser, l'anguille s'avance et tombe enfin dans le coffre où le pêcheur va la cueillir à marée basse.

Bouillie, rôtie à la broche, fumée en filet ou salée, la chair de l'anguille est un mets raffiné. Elle a presque disparu de la cuisine régionale à cause de plusieurs préjugés; nos pêcheurs l'exportent vivante par centaines de milliers de kilos en Hollande et en Scandinavie. La peau d'anguille découpée en babiches servait à tresser les chaises et à attacher cordeaux et bottes.



Fascines, branches tressées autour des piquets.

Le fonctionnement du piège à anguilles.



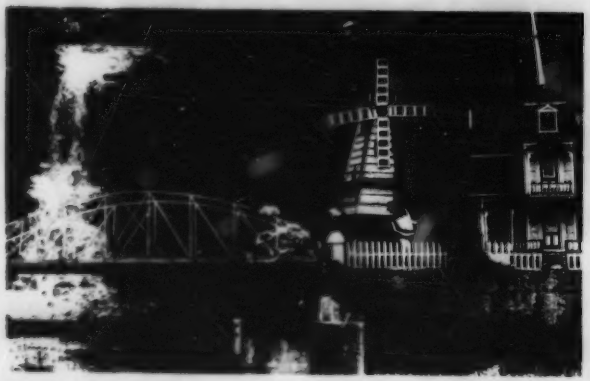
Le piège à anguilles, dans l'ordre: l'ansillon, la bourrolle et le coffre.

Notre-Dame-du-Portage

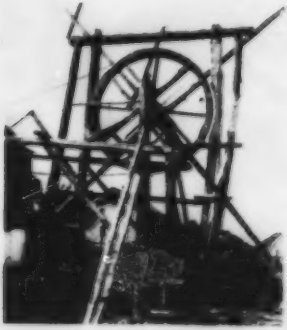
Empruntez l'embranchement gauche de la route nationale, à l'ouest de Notre-Dame-du-Portage. La première maison qu'on y trouve illustre à elle seule une grande partie du passé touristique de ce village: sa longue galerie, ses volets, ses vastes jardins ombragés, son volume architectural long et bas, fondu au décor, tout contribue à l'ouvrir à la brise marine et à la cacher du soleil ardent. Les gens n'y viennent qu'en été, fidèles à une tradition plus que centenaire et qui revit encore en des lieux comme Kamouraska, le Portage, Cacouna.

Maison d'été, Notre-Dame-du-Portage.

La venue des estivants a fini par donner à ces villages un visage très particulier. Ainsi, Notre-Dame-du-Portage fut érigé en paroisse en 1856, détachant son territoire des paroisses voisines soit Saint-André à l'ouest et Saint-Patrice, à l'est. Déjà, à cette époque, des familles anglophones de Québec, de Montréal et d'Ontario avaient commencé à affluer au Portage, modifiant ainsi le rythme de vie de ses artisans et de ses petits commerçants groupés près du quai et au pied du Chemin-du-Lac, route d'accès aux terres de l'intérieur du pays qui prit la relève du vieux sentier centenaire.



Expression de l'art populaire. Près de la chute dans la rue du Portage.



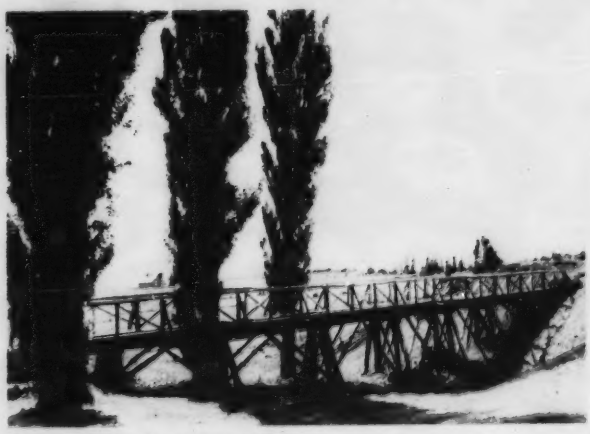
Moulin à vent du charpentier-tourneur Nadeau. Photo prise en 1918.

Il vaut la peine de circuler au Portage à pied ou en vélo pour en apprécier les charmes et la tranquillité. On passe près des restes du rocher Malin, quelques arpents à l'ouest de l'Auberge du Portage et dont Marius Barbeau dresse ainsi la légende: dans un triangle formé par l'île Le Gros Pèlerin, le Brandy Pot et le Rocher-Malin, le soir venu, Charlo le diable hante l'esprit des passants.

Puis on s'arrête à l'église construite en 1859 grâce aux efforts et aux pierres fournis par chaque paroissien. L'église s'enorgueillit d'un chemin de croix et d'une toile de Saint-Hilaire. La chapelle anglicane qui se trouvait à 1,5 kilomètre à l'est de l'église est aujourd'hui disparue. De grandes auberges, des villas, des hâvres de repos subsistent partout et vivent encore au goût des villégiateurs. Un ruisseau (1,5 km à l'est de l'église) qui dévale la falaise tombe au milieu de ce monde de rêve, construit ici en miniature par un artisan: moulin à vent nostalgique, pont, maison, espaces fleuris. Ce monde a remplacé la boutique (en face) du charpentier-tourneur Nadeau dont les murs blanchis égalent en propreté les chalets des citadins. Le moulin à vent jadis construit sur la grève et qui actionnait les tours à bois a cédé la place aux petits voiliers qu'on échoue sur le sable.

Saint-Patrice ouest

Revenu sur la route nationale, vous pouvez voir au loin sur la terrasse, au fond de l'anse, les pelouses verdoyantes du club



Pont en rondins de cèdre au club de golf de Saint-Patrice.

de golf de Saint-Patrice, l'un des plus anciens au Québec, ainsi que l'agglomération de résidences de luxe qui ont rendu les lieux célèbres. Nous sommes en plein berceau du tourisme à l'est de Québec: des dignitaires, comme le gouverneur général Monck, achetèrent de simples maisons d'habitants et en firent leurs résidences d'été; d'autres y érigèrent des cottages dans le plus pur style anglo-normand (Bockwook), d'autres enfin comme sir John A. Macdonald, les Muir, les Codville, les Meredith, habitèrent de véritables villas victoriennes, entourées de jardins, de tonnelles, de pergolas.

Pendant près d'un siècle, navire à vapeur et chemin de fer ramenaient chaque été, ministres, juges en chef, hauts-fonctionnaires et même les consuls. Un historien local a dit que le Canada était gouverné de Saint-Patrice deux mois par an.

Depuis deux générations, ces belles maisons tombent entre les mains de citoyens qui les transforment avec soin en résidences permanentes.

Maison d'Israël Viel construite vers 1824, achetée par Lord Monk en 1851 et appartenant aujourd'hui à monsieur et madame McCarthy.

Rivière-du-Loup

L'histoire a retenu trois faits à l'origine de ce toponyme: la présence de loups-marins à l'entrée de la rivière, la rencontre en ce lieu de Champlain et d'un groupe d'Amérindiens portant le nom de Mahigans, c'est-à-dire, « les loups » et enfin un navire français appelé « Le Loup » qui aurait été forcé d'hiverner à l'embouchure de la rivière, vers 1660. D'où qu'il provienne, le nom est bel et bien fixé dans l'acte de concession de la seigneurie à Charles Aubert de la Chesnaye en 1673. Ce dernier s'associe au sieur Bazire et tous deux tirent profit d'abord des ressources naturelles des lieux: fourrures de l'arrière-pays, marsouins et pêcheries sur la côte. Aucun des deux marchands ne semble intéressé vraiment à développer l'agriculture et ne se préoccupe guère d'établir des familles dans la seigneurie si bien que le nombre de résidents blancs n'augmentera que lentement durant cent ans, 4 en 1683, 68 en 1765.

Vieux quai, Rivière du Loup, En bas

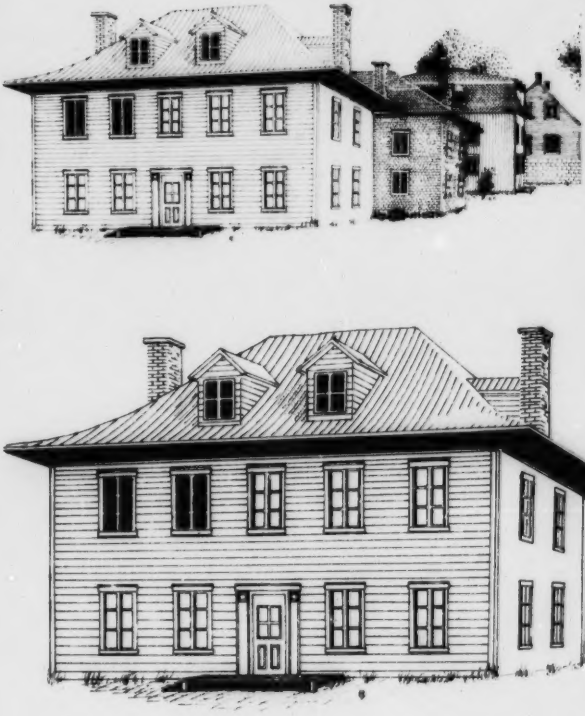
Zone des premiers établissements domestiques et industriels à Rivière-du-Loup.

Musée d'archéologie de l'Est du Québec. Fonds Belle-Lavoie.

En 1723, le seigneur Blondeau déclare que le domaine consiste en « une maison de colombage, une grange, une écurie, une boulangerie et un moulin à eau faisant farine ». Ces bâtiments étaient situés à l'embouchure de la rivière, là où les barques et les canots pouvaient facilement accéder. L'essor véritable ne débuta qu'après 1800, grâce à l'énergie et au dynamisme du nouveau seigneur Alexandre Fraser. Le commerce du bois avec l'Angleterre permit à Rivière-du-Loup de prospérer: chantiers, scieries, moulins, industries artisanales, magasins, quais, routes, le fond de l'anse grouillait d'activités.

On voit encore quelques structures, témoins de cette époque: sur le boulevard Cartier, dans la côte Taché, sur la rue Saint-Dominique et la rue Bellevue et enfin, le long de la côte Saint-Jacques (route 2) où quatre maisons (magasins) de grande taille composent et résument en une trame architecturale unique l'histoire et les influences de notre art de construire au XIX^{e} siècle.

Vieille habitation longue et basse dans la rue Bellevue. Probablement le plus ancien témoin des établissements primitifs.



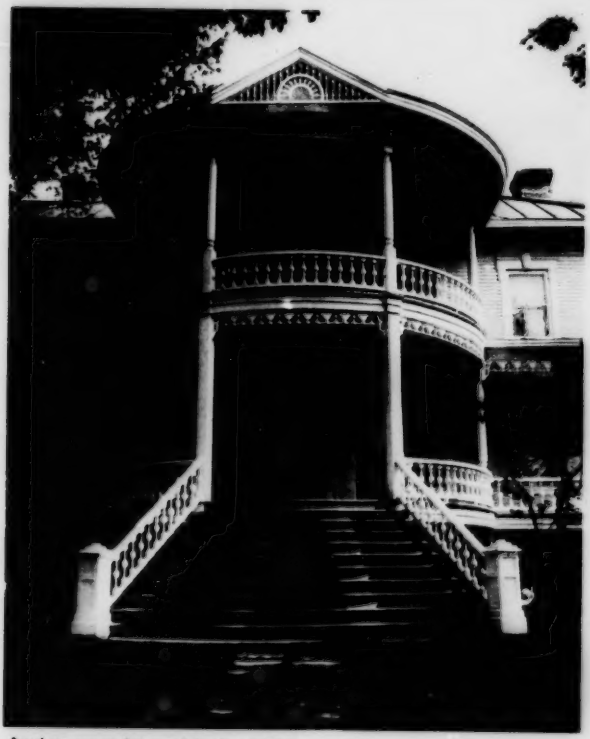
Croquis de la côte Saint-Jacques, trame architecturale sans ses additions modernes.

Maison du quartier ouvrier
de Rivière-du-Loup.

Sur la lancée de cet effort d'industrialisation arriva ensuite le chemin de fer du Grand-Tronc. La première locomotive venant de Lévis entra à Rivière-du-Loup le 17 octobre 1859: une ère nouvelle commençait. Peu à peu un véritable village d'ouvriers naquit autour de la gare, en haut de la rue Lafontaine. Donnez-vous la peine de déambuler à pied sur les rues Saint-André, Laval, Frontenac, Saint-Victor et dans les environs, il nous reste encore plusieurs des maisons de ces cheminots, serre-freins, chauffeurs, mécaniciens, commis et ouvriers qui se sont affairés durant plusieurs générations à entretenir, graisser, alimenter, le cheval d'acier. Durant près d'un siècle, le train amena à Rivière-du-Loup, des notables de la province et du Canada, attirés par le calme et l'air pur ou par les affaires. L'ouverture de la voie ferrée du Témiscouata confirma la ville dans son rôle de carrefour du commerce et de l'administration. On construit entre les rues Fraser et Durocher, des résidences victoriennes somptueuses, l'église Saint-Patrice (1883), des parcs, des jardins qui rappellent aussi un art de vivre.

Maison de la rue Lafontaine avant l'envahissement des commerces.

Puis, le bois de pulpe succéda au bois de sciage dont la demande déclinait: la pression des grands centres pesa de plus en plus lourd sur l'industrie et le marché local; les carrefours de commerce s'éloignèrent avec les rails et la ville se transforma alors en centre de services, sans cesser pour autant de chercher un troisième souffle.



Ancien consulat américain, coin
Iberville et du Domaine, à Rivière-du-Loup.

Le visiteur ou le vacancier qui souhaiterait approfondir ou concrétiser certaines des réalités culturelles données dans ce guide trouvera un excellent complément en passant au Musée d'archéologie de l'Est du Québec, coin Saint-Pierre et Hôtel-de-Ville, à Rivière-du-Loup. L'objectif de ce centre d'exposition et de documentation est d'étudier et de mettre en valeur le riche passé historique du territoire. Chaque été et à longueur d'année, la présentation de montages, d'objets et de films, fait mieux comprendre le patrimoine de cette partie du Québec.

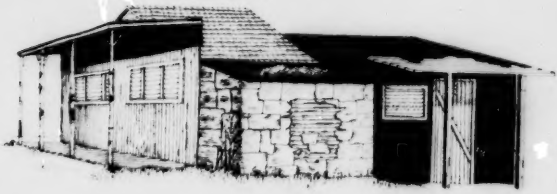
Plusieurs hôtels de la ville offrent une cuisine régionale de grande qualité. Encore une fois, nous vous conseillons de vous procurer sur place les brochures touristiques locales les programmes d'activités de loisir et de culture. Deux ouvrages d'histoire locale sont disponibles dans les librairies ou tabagies de la ville:

L.P. Lizotte, *la vieille Rivière-du-Loup, ses vieilles gens, ses vieilles choses.*

Pelletier-Dumas, *La geste de Rivière-du-Loup.*

La pointe de Rivière-du-Loup

En suivant la route nationale, puis les indications pour le traversier Rivière-du-Loup/Saint-Siméon, vous arrivez à « la pointe ». C'est là que se retrouvent les flâneurs, les promeneurs du dimanche, les curieux et les autres en mal de grands espaces et d'air du large. En 1886, on y prolongea un tronçon de chemin de fer pour desservir les bateaux de la compagnie Richelieu. Lieu de débarquement et d'embarquement des touristes, « la pointe » a connu autrefois une activité fébrile: chaque été, des Amérindiens s'installaient dans les cabanes d'écorce et de planches qui entourent le kiosque, à droite du quai et vendaient le produit de leur artisanat.



Cabanes de la pointe. Il subsiste encore des pans recouverts d'écorce de bouleau.

Paniers, coffrets, canots miniaturisés, breloques, étaient offerts aux touristes en quête d'exotisme. Encore aujourd'hui, mais en moins grand nombre qu'autrefois, des pêcheurs viennent vendre du poisson frais. En saison, on peut aussi pêcher l'éperlan au bout des quais et il n'est pas rare, lorsque l'eau est calme d'apercevoir des bandes de marsouins s'ébattre au large.

Cacouna

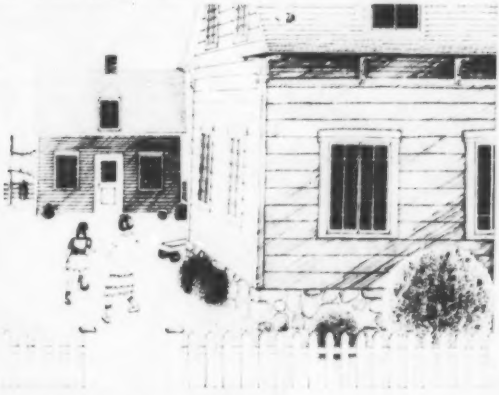
Cacouna veut dire en langue algonquine « demeure du porc-épic », sans doute ainsi nommé à cause de l'abondance du mammifère sur les crans rocheux de la côte et du Gros-Cacouna. À la vocation agricole primitive de la paroisse, s'ajoutèrent, au tout début du XIX^{e} siècle des développements touristiques qui firent de Cacouna l'un des lieux les plus fréquentés du Bas-Saint-Laurent jusqu'au milieu du XX^{e} siècle.

Cabines de la belle époque sur la plage de Cacouna.

Canadiens et Québécois de toutes origines se donnaient un rendez-vous d'été au Mansion House, au St-Lawrence Hall et dans plusieurs hôtels à la mode, maintenant disparus. Bain de mer à l'eau salée, promenade en canot, quilles, croquet, tennis, courses de chevaux s'ajoutaient aux plaisirs de la table et aux rencontres sociales. Les plus fortunés se firent construire des résidences d'été d'un caractère architectural parfois fort audacieux (manoir Allen, château Vert), d'autres en vinrent à louer des villageois leur maison de famille. Ainsi se développa un usage saisonnier qu'on retrouve aussi ailleurs sur la côte: les habitants louaient leur maison aux gens de la ville et allaient vivre plus ou moins à l'étroit dans le fournil ou la

cuisine d'été, un peu en retrait de leur grande habitation. On appréciait fort, semble-t-il, les revenus qu'on en tirait, sans compter les débouchés de toutes sortes: « chaque jour on devait aller porter du lait, de la crème, du beurre, des oeufs et des légumes; pomper de l'eau, rentrer du bois, tondre les gazons », racontait un ancien. Imaginez, en effet, les besoins du Saint-Lawrence Hall, cet hôtel de 600 chambres.

Résidence d'été connue sous le nom de château Vert.



Fournil de la maison Desjardins.

Arthur Buies nous raconte l'atmosphère qui y régnait:

« Cacouna, vous le savez, est à deux lieues et du village et du quai de la Rivière-du-Loup, deux lieues d'une route charmante, plus belle et mieux tenue qu'aucune rue de la ville. Son nom est déjà célèbre même aux États-Unis; un Américain, avec qui j'ai fait le trajet, me disait que bon nombre de ses compatriotes songeaient à déserter les oasis brûlantes de Long Branch et les ruineuses somptuosités de Saratoga, pour venir ici se retremper avec beaucoup moins d'argent et beaucoup plus de satisfaction. Il regardait les champs, les clôtures, les maisons, les voitures qui passaient, et ne cessait de m'interroger sur les habitudes, les progrès, les ressources, les différents genres de culture, le degré de prospérité, les tendances des habitants, et, tout en m'interrogeant, il m'instruisait moi-même (...).

La vie au Saint-Lawrence Hall. *Archives nationales du Québec, collection Livernois.*

Je vous ai dit que les Canadiens viennent peu aux places d'eaux fashionables. S'ils se rendent moins dans les lieux où il y a encombrement, ils se répandent davantage dans les différentes campagnes qui bordent le fleuve où presque tous ont des familles amies qui les attendent pour passer un mois ou deux. Au lieu de revenir des eaux amaigris, fatigués,

ahuris, ils en reviennent avec des forces nouvelles et des couleurs éclatantes sur les joues. Mais pour celui qui cherche le tourbillon, qui veut oublier et se plonger durant quelques jours dans l'ivresse des plaisirs semés sous ses pas, qu'il vienne au St. Lawrence Hall, il est certain d'oublier les heures et les quantièmes (...).

L'habitant du St. Lawrence Hall est un dieu et il n'a pas le temps d'avoir un désir. Pour égayer les repas et faciliter la digestion troublée par le surcroît d'appétit qu'apporte l'air vif de la campagne, des musiciens loués pour la saison font entendre les sons de la harpe, du violon et de la flute, et cela au déjeuner, au lunch, au dîner, au souper (...).

« Je suis arrivé ici au son des fanfares, comme un triomphateur; la valse, la valse joyeuse, toujours amoureuse, éclatait dans les airs; quelques amis que je ne m'attendais pas à voir me reçurent dans leurs bras; on ne me donna pas le temps de rien demander, tous mes désirs étant prévenus et satisfaits d'avance.

Il était six heures du soir: je pris un souper homérique, fabuleux, puis je descendis la colline et me promenai sur la rive retentissante, écoutant le sourd battement des flots repoussés par l'abîme, qui ressemble à une canonnade lointaine. — Quel grand et superbe fleuve que ce St. Laurent avec la bordure des énormes montagnes du nord, escarpées, jaillissantes, sourcilleuses, et luttant entre le ciel et la terre pour conserver leur effrayant équilibre (...).

Que voit-on dans les places d'eaux renommées, fashionables? Des familles anglaises et rien que des familles anglaises. Ce sont elles qui ont bâti les jolis et riants cottages qui font de Cacouna le Saratoga canadien, et ces cottages se comptent par vingtaines; ils s'échelonnent sur le coteau jadis abrupt et inculte qui domine le fleuve, et leurs parterres émaillés, leurs petits jardins coupés de rocs et de taillis, les allées étroites, les sentiers épineux en font comme un petit Eden à moitié sauvage où l'on peut rêver, gémir, chanter et grelotter à discrétion. »

En se promenant sur la plage, à laquelle on peut accéder par une route à 3 kilomètres à l'ouest de l'église, on peut presque

entendre les échos de ces vacanciers de la première heure.

Forcément, le village en est resté imprégné: les maisons volumineuses, les maisons-magasins, d'anciennes pensions de famille subsistent encore. Dans les rues du village, le promeneur voit l'aisance, la propreté, la richesse des potagers et des jardins. L'église et le presbytère en pierre (classés monuments historiques) témoignent aussi de cette époque de grande prospérité. L'église a été constuite en 1845 par Thomas Berlinguet qui en a sculpté le maître-autel. Le grand clocher est l'oeuvre de Joseph Morin de Saint-André, un bâtisseur d'église de la région. La copie du saint Georges de Raphaël est signée Porta et fait partie du trésor de l'église depuis 1892. Le presbytère date de 1837. On l'a construit en pierre avec des coupe-feux s'inspirant plus d'un modèle urbain que du type rural habituel. Il fait bon flâner dans ce village, arpenter la place de l'église, les rues et descendre jusqu'au quai qui a connu lui aussi, autrefois, beaucoup d'animation, au temps des goélettes et des voitures d'eau.

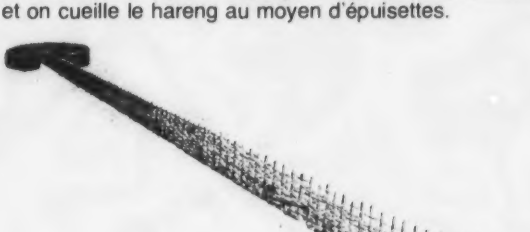
L'Isle-Verte

On arrive à l'Isle-Verte par la route nationale ou encore en empruntant l'ancienne route de Rivière-des-Vases à 4,5 kilomètres à l'est de Cacouna. Celle-ci longe le fleuve et la plupart des habitations qui la bordaient ont été déplacées ou démolies, mais le détour vaut le coup d'oeil: on aperçoit mieux l'île Verte qui a donné son nom au village terrestre.

Dès qu'on arrive aux limites ouest du village, au pont de la rivière Verte, on saisit vite la beauté et la richesse de cette embouchure: des terrasses bordent la rivière en cascades qui s'écoule ensuite paresseusement au milieu d'une grande baie peu profonde et de champs marins giboyeux. De fait, les archéologues ont relevé la présence d'Amérindiens à plusieurs endroits. Quelques milliers d'années avant les blancs, il venaient ici et sur l'île prélever leur part d'une faune aquatique et terrestre fort abondante.

Les premiers résidents blancs vécurent autant de la pêche que de l'agriculture et encore aujourd'hui, ces activités traditionnelles partagent la vie des gens. L'estran est large et la richesse des fonds marins attire une grande variété de poissons: capelans, harengs, éperlans, anguilles. On tend la

grande pêche à fascines depuis plus de deux cents ans ici. Le principe de la barrière est le même que celui décrit pour la pêche à l'anguille, à la différence du piège unique placé à l'extrémité. On pénètre dans le piège en chaland ou en bateau plat et on cueille le hareng au moyen d'épuisettes.



Pêche à fascines de l'Isle-Verte.

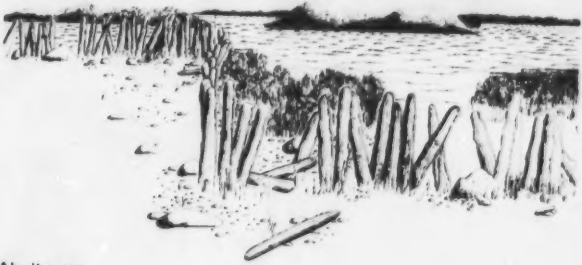
Le hareng et l'anguille sont des aliments à haute teneur en calories: deux harengs fournissent 300 calories. Dans un pays froid comme le nôtre et avec la nécessité des travaux extérieurs traditionnels, on ne saurait minimiser l'importance de ces poissons et leur valeur nutritive au moins égale à celle du porc. À l'instar des Scandinaves, les gens ont salé, mariné et fumé le hareng pour en assurer la conservation. On peut voir et observer les opérations des « boucanneries » au village et sur l'île. Enfilés sur des pôles de bois et suspendus en rang serrés jusqu'au sommet de la cabane, les harengs sont fumés au bois de grève ou au bran de scie. Ce mets raffiné, comme des dizaines d'autres recettes locales à base de poisson, font l'originalité de la région.

Une autre industrie locale, maintenant disparue, témoignait aussi de l'ingéniosité des habitants: la récolte du foin de mer (voir circuit 1-B). Cette « herbe à barnaiche » se ramassait dès 1900 autour de l'île Ronde et de l'île Verte. Coupée à la faux et amassée sur des bacs au moyen de fourchons, elle était mise à sécher sur les champs avant d'être pressée en balles et exportés. On s'en servait localement pour calfeutrer les maisons, bourrer les matelas et les sièges de voitures. Une épidémie de champignons s'attaqua au foin de mer vers 1932 et le fit peu à peu disparaître.

Boucanière de l'île Verte.

Fourchon pour récolter la mousse de mer.

Le visiteur peut voir, à la limite des hautes eaux, une rangée de piquets qui protègent les terres cultivables. On les appelle les aboiteaux et leur fonction est d'empêcher l'immersion et les dépôts de sel. Il s'en trouve aussi en Acadie.



Aboiteaux.

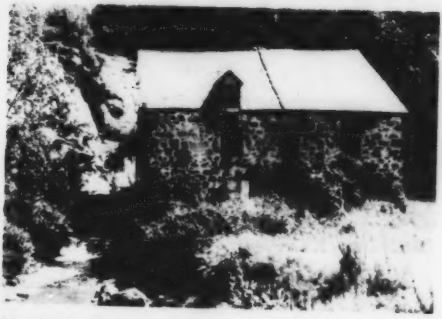
En 1849, la compagnie Price construisit à l'Isle-Verte une scierie approvisionnée à même les grandes forêts de l'intérieur. Le village connut un essor industriel sans précédent. La rivière charriait le bois jusqu'au moulin, puis une dalle de bois le reliait jusqu'à un quai pour l'embarquement. Les grandes scieries exploitées en fin de course par la compagnie Brown, disparurent avec l'épuisement des forêts et seul le moulin Dubé fonctionnant encore à la vapeur rappelle ce passé. La grande fonderie Bertrand (c. 1865-1900) fit aussi les beaux

jours du village. Poêles, chaudrons, instruments aratoires de tout genre sortaient des mains des artisans. Les goélettes et le chemin de fer les apportaient jusque dans la baie des Chaleurs et sur la Côte-Nord. La famille Bertrand édifia un petit empire et exerça une grande influence dans la région. Dans les bâtiments de la fonderie, on trouve installée aujourd'hui la Filature de l'Isle-Verte, fort intéressante à visiter.

Soulignons enfin la boutique Lachance, à la sortie est du village, ancien goélettier qui fabrique maintenant des yachts mais avec le même soin et la même excellence que ses pères. Le promeneur peut s'étonner du caractère monumental de certaines vieilles maisons et de l'air de parenté que certaines ont entre elles: menuiserie, fenêtrage, volume, toits. Ces joyaux d'architecture auraient été construits entre 1860 et 1900 et contribuent puissamment à personnaliser ce beau village.

Maison québécoise au toit à deux pentes, au larmier prononcé et dont la menuiserie extérieure est commune dans le village.

Le moulin en pierre (ce qu'il en reste) à 6 kilomètres à l'est du village est le moulin banal de la seigneurie. Appelé moulin du « Petit Sault » ou moulin Lagacé, il a remplacé en 1825, le premier moulin des lieux. Il n'a pas été restauré, même s'il est classé monument historique. Sa grande roue a disparu et le même sort le menace.



Moulin du Petit-Sault, route nationale 132.

L'île Verte

Nous ne saurions trop vous suggérer d'y aller, ne serait-ce que le temps d'une marée. Vous prenez le bac à l'un des deux quais (l'Isle-Verte, Rivière-des-Vases) à marée haute seulement. Apportez votre bicyclette, c'est l'idéal. Jacques Cartier aurait appelé l'île de ce nom à cause de son aspect verdoyant permanent, bien que son récit n'en fasse pas mention. Le nom apparaît dans les textes en 1663, dans les Relations des Jésuites qui venaient y rencontrer des Amérindiens. Les défrichements ne commencent qu'en 1764 et l'un des premiers résidents connus s'appelle Pierre Fraser. Au début du XIX^e^ siècle, la paix de l'île n'est troublée que par quelques officiers britanniques qui viennent chaque automne chasser les grands voiliers de bécassines, de canards et d'oies que l'île a toujours attirés. La vie d'insulaire et les marges auxquelles les gens sont confinés ont forcé les habitants à ne compter que sur eux-mêmes. La plupart subsistent encore grâce à la pêche, l'agriculture et l'élevage et chaque famille subvient au mieux à ses besoins. Mais cette autarcie domestique ne résistera guère longtemps.

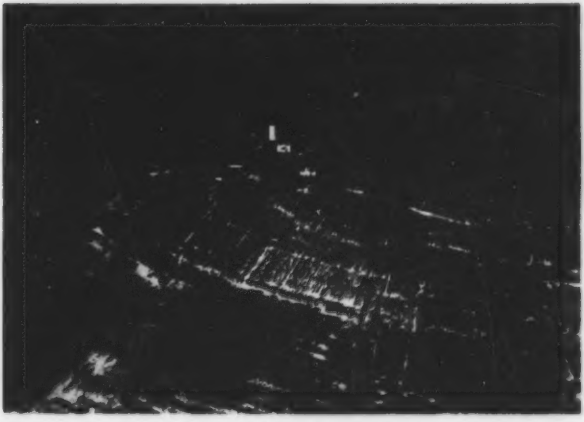
Montez à bord des chalands, ces bateaux à fond plat et rendez-vous sur l'île. Les gens y sont accueillants. Les maisons, les granges, les boucanières, les pêches font le paysage et vous plongent dans un monde traditionnel où l'on vit l'histoire à chaque jour.

Il vaut aussi la peine de se rendre au vieux phare situé sur la rive nord de l'île, vers l'est. Construit en 1808, il est le plus ancien et le mieux conservé de tous les phares du Québec. De fort belles plages de sable s'étendent aussi de ce côté de l'île, mais les eaux glaciales du Saguenay (juste en face) découragent le baigneur le plus hardi.

Les gens de la petite île Verte vous feront partager les joies de leur île, de ce terroir auquel ils tiennent comme à leurs yeux.

Le terroir de l'île Verte.

Boucanières.



Phare de l'île Verte.

Rivière-Trois-Pistoles

Tirant toujours plus à l'est, sur la nationale, la route s'élève soudain sur une terrasse, une pointe, au milieu de laquelle on peut apercevoir une ruine, un carré de pierres patinées, face au fleuve, en plein milieu d'un champ. La tradition orale veut que ce soit là un poste de pilotes bâti à la fin du XVIII[e] siècle. Les suivants étaient au Bic, à Métis, à Matane, puis à Cap-Chat. Ceux de la Côte-Nord se trouvaient aux Escoumins, à la Pointe-des-Monts, au cap Saint-Nicolas, puis à Sept-Îles. N'oublions pas que les vents forçaient le plus souvent les voiliers à louvoyer d'une rive à l'autre du fleuve.

Ruine du poste de pilotage.

Puis, on descend dans la vallée de la rivière Trois-Pistoles. Ici encore, le pouvoir d'eau attira les exploiteurs forestiers. Par la drave, le bois de l'arrière-pays descendait jusqu'au moulin bâti à l'emplacement du pont. Dès 1840, les ensembles agricoles logés au long de la rivière cédèrent place aux chantiers, aux magasins, aux moulins, aux maisons de la compagnie Casgrain & Baby.

Les ouvriers, les contremaîtres, les patrons s'établirent tout autour. On peut encore admirer entre autres, deux maisons monumentales qui ont appartenu aux « compagnies ». En effet, les Price, puis les Brown, succédèrent aux premiers propriétaires jusque vers 1920, moment où les forêts étant épuisées et le marché pauvre, il fallut fermer boutique.

L'agglomération, que les gens d'ici appellent « Tobin » a retrouvé un certain calme.

Trois-Pistoles

Le visiteur entre ici au pays de la légende. Est-ce à cause du lieu, des habitants, du hasard, le patrimoine prend l'allure du fantastique, de l'incroyable. Les gens l'ont conté et raconté, de père en fils, de mère en fille, l'a-t-on inventé? L'a-t-on vraiment

Deux des anciennes maisons des compagnies à Rivière-Trois-Pistoles.

vécu? Demandez aux gens de vous conter la légende du gobelet d'argent, des trois pistoles tombées à la rivière, de l'ermite hérétique qui vécut dans les environs et qu'on retourna en France, demandez-leur de vous parler du diable bâtisseur d'église. Le plus souvent, un fait véridique sert de fondement puis le mystère, l'amplification font leur oeuvre.

Depuis les Basques, qui, au temps de Jacques Cartier venaient chasser la baleine au large puis la dépeçaient et la faisaient fondre dans des fours situés sur l'île du même nom, en passant par les chasseurs de loups-marins et les navigateurs, on arrive jusqu'à la dernière guerre alors que des sous-marins allemands voulaient détruire le pont du chemin de fer.

Nous vous en livrons une, authentique, et qui a été illustrée cent ans plus tard par le peintre local Jos C. Morency.

« Aux Trois-Pistoles, un jeudi du mois de décembre 1839, quelques jours avant Noël, au lever du jour, les habitants virent sur le fleuve un fait inhabituel. Des ombres étranges se « mouvaient » sur le pont de glace qui s'était formé. Intrigué, on s'approche lentement du rivage pour découvrir à l'étonnement de tous que la banquise fourmille de milliers de loups-marins. Ne pouvant résister à l'appât d'un gain si facile, on alerte tout le village. Aussitôt, tous les hommes munis de haches, de couteaux, de fusils, de traineaux à chien, s'élancent sur les troupeaux de loups-marins sans défense. La tuerie commence aussitôt; on tue, on dépèce, on vide les loups-marins de leur graisse. Le massacre se poursuit jusqu'au soir. Le sang ruisselle de partout, confondant l'homme à la bête.

« Soudain, dans la pénombre du rivage retentit un grand cri de la foule; femmes, enfants, vieillards, qui s'étaient assemblés pour regarder le spectacle du massacre. La banquise s'est disloquée du rivage et le vent du sud qui s'est levé pousse les hommes vers le large. Voyant la fin si proche, on est démuni devant la vengeance de la nature. À l'arrivée du curé, la foule s'agenouille en pleurs et recommande leurs âmes à Dieu.

« La banquise s'éloigne de plus en plus du rivage et on entend presque le grondement du Saguenay. Soudain, le vent « change de bord », la banquise réduit son allure puis retourne vers la terre ferme pour s'échouer aux Îles Razades (près de Trois-Pistoles). Tout le monde est sauvé et le dimanche suivant, on érige, aux Razades, une croix commémorative qu'on retrouve encore aujourd'hui ».

Cette proximité de la mer et son influence sur les premiers résidents n'est nulle part plus facile à constater qu'ici. Aux premiers moments des défrichements, les agriculteurs-pêcheurs s'établirent sur les basses terres des pointes et des rives. Seul y est demeuré aujourd'hui, magnifique et fier dans sa solitude, le manoir Rioux, imposante maison québécoise qu'on peut admirer (en empruntant la petite route à Cauchon, près de la quincaillerie Côté et Godbout) et qui veille jalousement sur ce passé.

Manoir Rioux.

La surpopulation et le besoin de nouvelles terres entraînèrent l'ouverture du deuxième rang (1803), puis du troisième (1827), bientôt plus peuplés que le rang d'en bas. La crise éclate alors à propos de la localisation de la nouvelle église (1835). Comme dans beaucoup d'autres villages du Québec, véritablement déchirés au cours de leur histoire par de semblables querelles, ce n'était pas tant le fait de rapprocher

également de tous le service divin comme de décider en même temps de situer le centre d'activités laïques (commerce, artisans, marché, notables) qui graviteraient naturellement autour de l'édifice du culte.

Les gens d'en haut construisirent leur église. Ceux d'en bas remplacèrent la leur par une autre. Jusqu'en 1852, Trois-Pistoles fut ainsi partagé. Puis les autorités tranchèrent le débat en faveur de l'église d'en haut; on ferma l'église d'en bas et le temps effaça peu à peu les traces du village primitif.

Trois-Pistoles devint rapidement prospère: l'arrière-pays vite peuplé, facilement accessible par la vallée de la rivière, le dynamisme des seigneurs et des commerçants, l'arrivée du chemin de fer, la venue croissante des touristes saisonniers, le cabotage intense des produits forestiers aident à le comprendre et à expliquer le temple gothique monumental (la cinquième église) qui remplaça en 1888 l'église de 1844.

Trois-Pistoles n'a rien perdu de son dynamisme et intègre son passé avec harmonie. On peut visiter la « maison du notaire » Rousseau devenue foyer d'art et d'artisanat, le moulin à scie à vapeur au centre de la ville; le promeneur a le choix d'admirer les maisons d'artisans, les maisons bourgeoises, de s'arrêter aux ateliers des peintres locaux, de flâner sur le quai et aussi d'aller explorer l'île aux Basques.

L'île aux Basques

Par sa situation, l'île reçoit les courants du Saguenay. Les Basques, qui au XVI^{e} siècle venaient harponner les baleines noires à l'embouchure de cette rivière de la rive nord, les laissaient naturellement dériver vers l'île où le « dégras » commençait. Des fours de pierres sèches ont d'ailleurs été localisés sur l'île bien qu'aucune recherche sérieuse et d'envergure n'ait été entreprise à date.

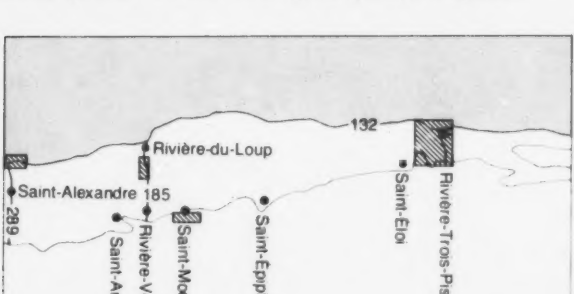
L'île aux Basques est devenue un sanctuaire naturel pour la faune ailée et la flore, et les naturalistes de la Société Provencher à qui elle appartient interdisent avec raison tout séjour prolongé. Par contre, la Société organise quotidiennement des excursions guidées (départ au quai de Trois-Pistoles) et le voyageur les appréciera sûrement.

Une fois de plus, le vacancier trouvera sur place les brochures et les programmes des activités saisonnières dans la région de Trois-Pistoles. Il peut aussi se procurer en librairie les deux volumes d'histoire locale: D'amours-Gauvreau, Les Trois-Pistoles.

Four pour fondre la graisse de baleine, à l'île aux Basques

2. Les terrasses

Les terrasses
circuit A
Les phénomènes géographiques



caractères généraux

Le visiteur qui vient de l'ouest, par la route 132 ou par l'autoroute s'est familiarisé peu à peu avec l'aspect des terrasses: depuis La Pocatière, il a tour à tour gravi et descendu des gradins plus ou moins réguliers, longé des crêtes rocheuses — vestiges d'anciennes montagnes — et parfois même en a franchi quelques-unes par des tranchées artificielles.

Le paysage de cette zone est plutôt linéaire. Les principaux éléments sont orientés parallèlement au fleuve: série de terrasses disposées en gradins, comprises entre le niveau actuel du fleuve et le niveau de 180 mètres d'élévation, et enfin crêtes rocheuses allongées s'alignant aussi sur le fleuve. Celles-ci forment à la fois des points d'ancrage dans la distribution et la forme des terrasses et des discontinuités entre le fleuve et le plateau appalachien.

Nous vous proposons pour mieux découvrir la réalité des terrasses de les gravir en suivant trois axes perpendiculaires au fleuve. Vous noterez au passage les différences locales et les particularités de leur formation (genèse). Il faut enfin se

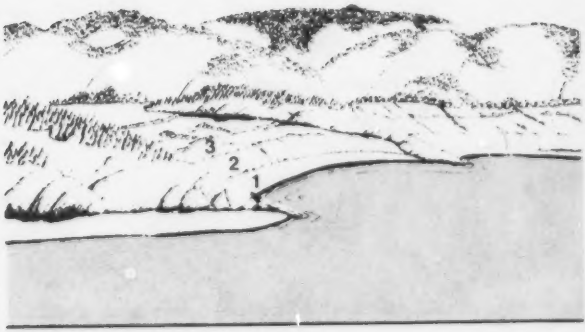
rappeler que les terrasses sont autant d'anciennes lignes de rivage d'une mer aujourd'hui retraitée.

description

Examinons auparavant les facteurs qui ont donné naissance aux terrasses:

Le relèvement isostatique

Nous avons expliqué dans la synthèse que la calotte glaciaire avait écrasé considérablement de son poids la croûte terrestre. À la fonte du glacier, celle-ci ne s'est pas relevée brusquement bien sûr, permettant ainsi à l'eau de recouvrir les espaces déprimés. On trouve donc trace des plus anciens rivages jusqu'à 180 mètres du niveau présent. Entre 13 000 et 7 000 ans avant aujourd'hui, la croûte s'est relevée et l'eau est



Croquis des terrasses.
1. Terrasse Mitis. Altitude: 3 à 9 mètres. Elle date d'environ 5 000 ans.

2. Falaise Micmac. Altitude: 9 à 20 mètres.

3. Terrasse Micmac. Altitude: 20 à 30 mètres. Le niveau de 20 mètres a été atteint il y a 7 000 ans environ.

descendue jusqu'au niveau de 20 mètres; ces premiers relèvements rapides et réguliers n'ont laissé dans le paysage que des lignes de rivages peu développées. Depuis 7 000 ans, le processus ralentit, permettant la formation de terrasses plus larges séparées par des talus. L'érosion littorale s'exerce alors plus longtemps sur la même ligne du rivage et « gruge » lentement le bord des terrasses plus anciennes. On appelle ces talus une « falaise morte » puisque l'agent (l'eau) qui en est responsable n'y est plus actif.
Aujourd'hui encore, le relèvement se poursuit au rythme de 33 à 35 centimètres par siècle.

Les matériaux des terrasses

Ils servent aussi à les caractériser. Les dépôts meubles ont été disposés autour des crêtes rocheuses selon le même principe qu'on a pu observer sur le rivage: les matériaux lourds — blocs, galets, gravier, sable — se déposent en milieu actif, les matériaux fins — argile, limon — en milieu calme. Ainsi, à la fin de la période glaciaire et au cours des premiers épisodes de la mer de Goldthwait (12 500-10 000 ans), de grandes quantités d'argile se sont déposées au large des rivages anciens et surtout entre les crêtes rocheuses

Couches horizontales
de sable et de gravier.
Près de Saint-Alexandre.

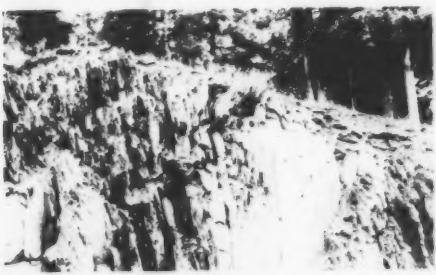
submergées. À certains endroits, des couches de sable et de gravier ont ensuite recouvert ces sédiments. Avec le retrait des eaux, ces « fonds de mer » sont arrivés à la surface en subissant la dernière retouche de l'érosion littorale.

Aujourd'hui, les cultivateurs connaissent bien la différence entre les terres légères, sablonneuses, plus faciles à cultiver et les terres lourdes, argileuses, qui se drainent mal et se labourent difficilement. Enfin, des cuvettes argileuses, mal drainées, ont donné naissance aux tourbières que nous allons observer ci-après.

Les trois axes suggérés sont:
axe de la route 289
axe de la route 185
axe de la rivière Trois-Pistoles

Axe de la route 289

Au départ, rendez-vous dans l'anse du Portage, deux kilomètres à l'est de la jonction 289-132. Vous vous trouvez alors sur la terrasse Mitis, datant d'environ 5 000 ans; elle se termine au fleuve en pente douce. Et à l'arrière, un talus abrupt (falaise Micmac) de 15 mètres la sépare de la terrasse supérieure plus ancienne, la terrasse Micmac.



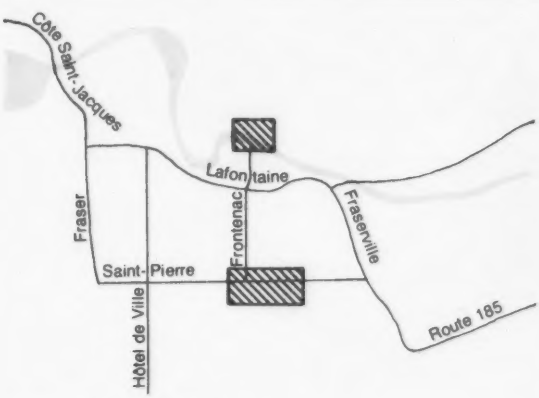
Le substrat rocheux affleure
à certains endroits.

En revenant vers la jonction 289, la route gravit ce talus taillé par l'érosion littorale lors d'une période de stabilité du niveau de l'eau.

À la jonction 289-132, nous sommes sur la terrasse Micmac, que l'eau a quittée il y a 7 000 ans environ. Elle s'étend au sud jusqu'au pied des côtes. Le sous-sol argileux est recouvert d'un placage plus ou moins épais de sable et de gravier. Du niveau 30 mètres au niveau 160, les traces de passage des eaux se font plus discrètes: le profil de la surface ne s'entaille que de légers gradins correspondant à autant de lignes de rivages. On quitte la terrasse Micmac dès que l'on gravit la pente. À la jonction de l'autoroute 20, nous sommes sur la première crête rocheuse qui s'allonge d'ouest en est.

Par la suite, vous observerez la succession des dépressions comblées de sédiments souvent argileux et des crêtes rocheuses dont les flancs sont recouverts de sable et de gravier. Quelquefois, le substrat rocheux est affleurant. Notez les lignes d'épierrements dans les champs cultivés, les « digues de roches » comme on les nomme ici, ce sont des blocs glaciels (voir circuit 1-A), que les cultivateurs « cueillent » dans leurs champs depuis les premiers défrichements. Les glaces d'il y a 7, 8, et 10 000 ans ont transporté là ces blocs, peu à peu enfouis et que le gel et la charrue font à nouveau ressurgir.

Au delà du cinquième rang de Saint-Alexandre, près du niveau de 160 mètres, les traces du passage de la mer sont à peine perceptibles. Dès le début de la forêt, le paysage change: c'est ici le plateau (voir circuit 3-A).



Axe de la route 185

On peut aborder cet axe qui traverse la ville de Rivière-du-Loup, à partir de la terrasse la plus basse pour identifier progressivement les autres.

Le profil des terrasses Mitis et Micmac est régulier tout au long de la rive sud de la vallée du Saint-Laurent; il n'y a que quelques variations d'altitude et encore très locales et peu considérables. La description de l'axe 289 vaut donc ici également. Venant de l'ouest par la nationale 132, on arrive devant le club de golf de Saint-Patrice. Il occupe la terrasse Micmac dont le talus ouest est une falaise morte. À ses pieds s'étend la terrasse Mitis. En approchant du centre de la ville, on peut observer de petites terrasses formant un arc de cercle entre les deux crêtes rocheuses, à gauche et à droite.

Cette zone ressemble à un amphithéâtre naturel ouvert sur l'ouest: il s'agit bien d'une ancienne baie datant de 8 000 ans environ. La rue Saint-Pierre traverse d'abord une dépression comblée de sédiments argileux recouverts de sable à certains endroits. En gravissant la côte Saint-Pierre, on accède à la rue Fraserville qui longe le sommet de la crête rocheuse.

Côte Saint-Pierre

Le profil de cette côte est fait d'une série de falaises mortes, coupées d'autant de terrasses d'ailleurs occupées par le bâti et par des voies transversales (rues Laval, Sainte-Marie, Saint-Elzéar). Ces terrasses ont été découpées à même la crête lors du retrait des eaux et chacune marque une période de ralentissement du processus.

Chutes de Rivière-du-Loup (rue Frontenac est)

La rivière du Loup, cherchant son issue vers le fleuve, a creusé son lit à travers la crête en un lieu où la roche était plus friable, suite à des failles ou à des plissements intensifs. En observant bien les falaises qui bordent les chutes, vous découvrirez le jeu des plissements des couches rocheuses.

Les chutes de Rivière-du-Loup, vers 1900.

Fonds Belle-Lavoie.
Musee d'archeologie de l'Est du Quebec.

La tourbière

Par la rue Fraserville, on rejoint la route transcanadienne 185. À cette jonction, on peut observer la dépression importante qu'occupe une immense tourbière. Loin au sud, on perçoit la fin des terrasses et le début du plateau d'où pointent, par temps clair, les monts Notre-Dame.

La tourbière s'est formée entre deux crêtes rocheuses parallèles au fleuve. Lorsque la mer recouvrait ces espaces, des dépôts meubles et surtout de l'argile ont comblé cette dépression. La présence des crêtes et de courants sous-marins propices ont conduit les sédiments à se déposer en forme d'assiette: à l'est et à l'ouest, une plus grande épaisseur de dépôts a fermé les sorties. Au retrait des eaux, une cuvette à fond argileux s'est donc formée. L'argile imperméable a retardé le drainage et l'infiltration naturelle, la cuvette est longtemps restée humide, pleine d'eaux stagnantes et peu profondes. Ce milieu fermé très humide a permis au long des années le développement d'une flore particulière où les sphaignes dominent. Ces plantes poussent continuellement, de sorte que le tapis de mousse s'épaissit d'année en année jusqu'à remplir le lac.

La tourbière de Rivière-du-Loup.

Une coupe à travers une tourbière nous donnerait la succession suivante:

1 — En surface, un tapis de mousse de sphaigne vivante reposant sur une couche de « tourbe de mousse » morte (deux à trois mètres) de couleur vert grisâtre à brun pâle. Cette tourbe a une capacité d'absorption en eau très élevée et un très haut pouvoir isolant.

2 — En profondeur, la tourbe est partiellement décomposée et sa couleur va du brun foncé au noir. C'est une tourbe combustible.

La moraine frontale de Saint-Antonin

En vous dirigeant vers Saint-Modeste, vous longerez une série de collines de sable et de graviers qu'on appelle « moraine frontale de Saint-Antonin ». Elle est d'ailleurs parsemée de sablières encore exploitées. Sa présence s'explique ainsi: lors du retrait du glacier, une phase de refroidissement temporaire a occasionné une ré-avancée du front de glace jusqu'au site de la moraine. Les dépôts libérés ont ainsi épousé la forme du front. Quand la glace a de nouveau retraité, la mer s'est insérée entre le front et la moraine. C'est une transition naturelle entre les terrasses et la zone du plateau appalachien couvert de forêts.

Axe de la rivière Trois-Pistoles: le delta

Il s'agit ici d'un circuit au paysage splendide, où les phénomènes intéressants abondent. Il faut subir les routes de terre, les détours, les pentes rapides, mais la vallée en vaut la peine. Le delta de la rivière Trois-Pistoles a commencé à prendre forme quand la mer de Goldthwait atteignit son niveau maximum (180 mètres), il y a 12 500 ans. Autant la vallée de la rivière Trois-Pistoles avait servi d'entrée lors de l'invasion glaciaire, autant elle servit de sortie aux eaux de fonte chargée de sédiments (argile-sable-gravier).

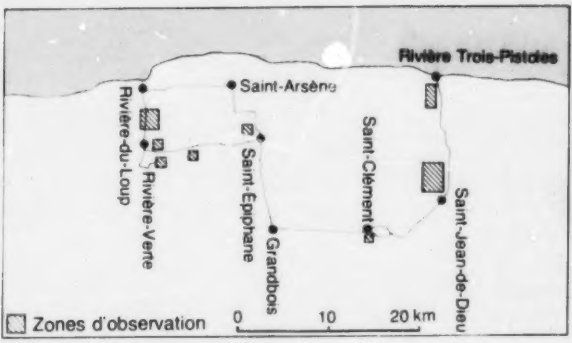
Formation d'un delta

Tel qu'illustré sur le croquis, les matériaux s'épandent en arc de cercle à l'embouchure de la rivière. Ce processus s'est poursuivi tout au long de la baisse des eaux et plusieurs niveaux ou terrasses deltaïques marquent autant de périodes de stabilité.

Aujourd'hui, la rivière coule au fond d'une tranchée profonde creusée à travers le delta qu'elle avait édifié autrefois.

F8

2. Les terrasses
circuit B
La flore et la faune



caractères généraux

Cette zone comprend un étagement des terrasses formées, nous l'avons dit, par le retrait de la mer Goldthwait, puis un alignement de crans rocheux, de vallées allongées et enfin le piedmont nord des Appalaches. L'ensemble constitue une bande parallèle au fleuve d'environ dix kilomètres de largeur. Les terrasses sont devenues des milieux artificiels sur le plan écologique en raison des profondes modifications que l'agriculture, la sylviculture et l'urbanisation ont entraînées. On peut observer trois écosystèmes qui sont: le champ, le ruisseau, la tourbière.

description

Les types de champs cultivés se caractérisent par des parcelles de terres lourdes et légères dont l'exploitation a varié dans le temps en fonction des techniques culturales et de beaucoup d'autres facteurs.

Ainsi, le drainage a permis de mettre en valeur des sols humides autrefois intouchables; par contre, l'abandon de la traction animale a aussi signifié le délaissement de pentes sablonneuses trop abruptes pour la machinerie moderne. Apprenez à reconnaître les parcelles en rotation, les friches, les reprises de forêt et observez plus particulièrement les bordures, les haies, les « digues de roches », les fossés de drainage, les ruisseaux, les tourbières, où la vie végétale et animale résiste (souvent de façon très précaire) à l'emprise de l'homme.

Dans les champs, on peut trouver:

Bouton d'or
(renoncule âcre)

Les pâturages, même rasés par les bovins, sont parsemés des touffes de renoncules dont la sève vénéneuse a un goût âcre qui les en éloigne. C'est une mauvaise herbe dont la tige souterraine vivace et les graines assurent la survie.

Épervière

Les friches se font envahir par plusieurs types d'épervières: orangée, des prés, vulgaire, etc. Les graines légères les répandent partout, au point d'étouffer les herbages; elles n'en fournissent pas moins nourriture à plusieurs petits animaux.

Pétards
(silène cucubale)

Ils accaparent les terrains découverts et les champs. Une substance, la saponine, contenue dans les feuilles les font « savonner » lorsqu'on les frotte entre ses mains.

Verge d'or du Canada
(solidage)

La partie supérieure de la tige se divise en branches qui supportent des fleurs en grappes ou en corymbe. On trouve la verge d'or aux champs, en montagne, un peu partout; heureusement pour les abeilles qui les fréquentent assidûment.

Laiteron des champs

Par sa haute taille, plus d'un mètre, le laiteron domine les autres plantes des champs. Ses fleurs jaunes semblables à celles du pissenlit, sont groupées à la partie supérieure. De longues tiges souterraines l'ancrent solidement dans le sol.

Jargeau
(vesce jargeau)

Les vrilles du jargeau, comme celle du pois et du haricot, ses parents, s'élancent de toutes parts et rendent notre marche difficile. La vesce constitue un bon fourrage pour les bovins et les abeilles en apprécient les fleurs nectarifères.

Framboisier
(ronce du mont Ida)

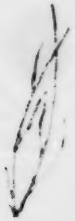
Préférant les friches, les reprises de forêt et les haies de bordure, le framboisier est un conquérant. À la floraison, abeilles et bourdons s'affairent tout autour et se chargent de nectar et de pollen. Au mois d'août, c'est à notre tour d'en cueillir la manne.

Fraisier des champs
(fraisier de Virginie)

On le trouve surtout en terrain sec, sur le flanc des côtes. La plante adulte produit des tiges rampantes (stolons) qui en touchant le sol donnent un autre fraisier, d'où sa multiplication groupée. C'est la masse rouge et charnue que nous mangeons. Celle-ci sert de support à de nombreux fruits minuscules. Le temps des délices varie de la fin juin à la mi-juillet.

Herbe à dindes
(achillee
mille-feuilles)

Les fleurs de l'achillée forment au bout de la tige un plateau fleuri blanc ou rose lorsque l'eau est riche en minéraux. Une infusion de fleurs chasse la fièvre. On la trouve presque partout, dans les lieux secs.



Foin, mil
(phléole des prés)

Originaire d'Eurasie, le foin a été implanté en Amérique comme fourrage. Sa valeur nutritive est faible en soi, à moins de l'associer au trèfle. Les fleurs minuscules de l'épi terminal ne s'ouvrent que la nuit ou tôt le matin pour permettre la pollinisation. La coupe du foin dans la région commence généralement à la mi-juillet.

Escargot

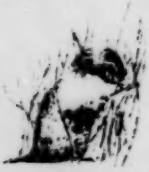
Préférant l'ombre à la lumière, l'humidité à la sécheresse, l'escargot glisse son unique pied sur le sol, à l'abri des hautes herbes, cherchant patiemment les plantes décomposées dont il se nourrit. À la moindre alerte, il rentre dans sa coquille et attend, longtemps.

Criquet

C'est un herbivore, actif de jour. Il a des antennes courtes et des pattes postérieures longues et puissantes lui permettant d'effectuer de longs sauts. Très nombreux, ils causeraient de lourds dommages à la végétation si ce n'était des oiseaux, des mulots et des ratons laveurs qui les dévorent.

Marmotte
(siffleux)

Craintive, ne s'éloignant guère de son terrier, on la voit surtout au printemps, assise et immobile, surveiller son petit royaume. Elle se nourrit de racines, de plantes, de feuilles qu'elle coupe aisément grâce à ses dents tranchantes qui poussent sans arrêt, sauf l'hiver. Ses ennemis sont le renard, le hibou et parfois l'agriculteur qui décide de freiner la multiplication des terriers, pièges fatals aux pattes des bovins.



Campagnol des champs

Leur prolifération est fantastique: six à huit petits naissent après une gestation de 21 jours. Heureusement, plusieurs ennemis naturels s'en occupent: hiboux, renards, belettes, couleuvres, et limitent leurs effectifs, autrement les récoltes en souffriraient.

Merle d'Amérique

Faussement nommé rouge-gorge, le merle vient à chaque printemps nicher aux lisières boisées. Il chasse en terrain ouvert cherchant surtout les vers de terre qui s'aventurent après une pluie sur les pelouses. Il a une belle poitrine rougeâtre.

Mainate bronzé

Son plumage noir et son col à reflets métalliques l'apparentent à la corneille mais sa taille plus petite et son cri grinceux l'en différencient. C'est un omnivore opportuniste, selon les lieux et les saisons. Il s'adapte facilement et on le trouve souvent aux entourages des fermes.

Au ruisseau, on peut trouver:

Jonc

Les tiges molles et flexibles varient entre 30 et 120 centimètres et croissent en touffes serrées le long des ruisseaux. Les joncs empêchent l'érosion du lit des cours d'eau, en plus d'offrir abri et fraîcheur à une faune variée. Les fleurs sont petites et verdâtres. Il y en a une trentaine d'espèces.

Sagittaire latifoliée

Totalement ou partiellement émergée, cette plante a des fleurs blanches et des feuilles en pointes de flèches. Les rhizomes produits par les racines contiennent de l'amidon et constituent la nourriture préférée du rat musqué.

Potamot spiralié

Fixé par ses racines au fond du ruisseau, le potamot étale ses feuilles ovalées à la surface ou entre deux eaux, offrant ainsi abri à plusieurs animaux. Les fleurs se soudent à deux sortes d'épis, submergés et émergés. Longueur de la tige: 15 à 60 centimètres.

Plancton d'eau douce

Le plancton d'eau douce est formé d'une foule de végétaux et d'animaux microscopiques en combat perpétuel: la paramécie herbivore absorbe la spirogyre; la daphnie se nourrit de ces herbivores avant de servir à son tour de pâture à la planaire. Les algues microscopiques produisent aussi de l'oxygène. Le plancton d'eau douce se forme dans les lacs, les ruisseaux, les rivières.

Moule d'eau douce
(mollusque bivalve)

Elle se déplace sur les fonds vaseux grâce à un pied musclé, laissant ainsi un sillon tortueux bien visible. Elle aspire l'eau brouillée, la filtre et en absorbe les éléments nutritifs. Elle capte ainsi l'oxygène de l'eau et la rejette chargée de gaz carbonique et des déchets de son métabolisme.

Patineur
(gerris)

C'est lui qui glisse à la surface de l'eau comme un patineur sur la glace, mais attention! des poissons sont là qui suivent de près ses arabesques.

Libellule

C'est une amie, elle pourchasse les moustiques et les insectes qui nous ennuient. Même à l'état de nymphe, elle dévore sous l'eau quantité de larves d'insectes, de têtards, de ménés, etc...

Grenouille léopard

Amphibien qui habite les cours d'eau lents et les étangs, la grenouille s'éloigne parfois jusqu'aux champs. À l'aide de sa langue gluante, elle capture plusieurs sortes d'insectes. Au début de sa vie, le têtard sert de proies à des carnivores. On la reconnaît facilement à sa peau gris-vert, semée de points noirs cerclés de jaune ou de blanc.

Rat musqué

Rongeur semi-aquatique qui loge ses terriers sur les rivages des cours d'eau lents. Malgré le soin qu'il met à se dissimuler, on repère facilement ses traces dans la vase et aux endroits où il descend à l'eau. Sa fourrure, encore recherchée, fait de lui la proie des trappeurs qui mangeaient couramment aussi sa chair.

Butor américain

Sa voix profonde et gutturale retentit à la tombée du jour ou à l'aube, le long des ruisseaux, des eaux calmes et des lacs. Cet échassier affectionne les grenouilles et les petits poissons mais ne dédaigne pas pourchasser les sauterelles et les souris jusque dans les champs.

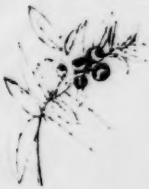
Carouge à épaulettes

Vous le voyez souvent perché sur un arbre mort le long des ruisseaux ou il niche. Dans le jour, il vient souvent aux champs. Le mâle adulte a une robe noire uniforme mais les tectrices des ailes sont rouge vif, lisérées de jaune. Il se nourrit d'insectes.

Dans les tourbières, on peut trouver:

Sphaigne

C'est une mousse verte dont la partie supérieure croît sans cesse alors que la base meurt et se décompose. Elle forme un tapis dense et spongieux, humide et très acide qui tend à étouffer toute autre végétation. La présence d'une cuvette mal égouttée, d'un lac clos par des barrières naturelles a favorisé au cours des siècles, ce phénomène extrêmement intéressant aux yeux des naturalistes amateurs.



Bleuet
(airelle à feuilles étroites)

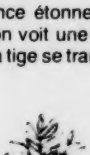
Les bleuets profitent rapidement dans les tourbières: les fruits bleus ou noirs deviennent gros et juteux. Les plants ne dépassent guère 60 centimètres de hauteur. Si vous voulez en cueillir (début d'août), il vaut mieux obtenir la permission des propriétaires car les dangers d'incendie sont parfois grands dans les tourbières exploitées.

Andromède glauque

Se trouve dans les lieux humides des tourbières. L'arbuste atteint jusqu'à un mètre de hauteur et fleurit en rose plus ou moins pâle.

Linaigrette dense

Son apparence étonne: tiges raides poussant par touffes au bout desquelles on voit une houppe de soies blanches. Les feuilles très basses sur la tige se transforment graduellement en tourbe comme la sphaigne.



Thé du Labrador
(lédon du Groënland)

Il s'agit en fait d'un arbuste résineux de 30 à 120 centimètres de longueur, fortement imprégné de substances résineuses au point d'être pratiquement imputrescible. Ses feuilles ont une odeur agréable lorsqu'on les froisse et une fois infusées, donnent un thé très potable. La base des feuilles est brune et un peu laineuse, les fleurs sont blanches.

Rhodora
(rhododendron du Canada)

Cette plante empourpre merveilleusement les tourbières au mois de mai: c'est un joyau. Elle peut atteindre un mètre de hauteur.

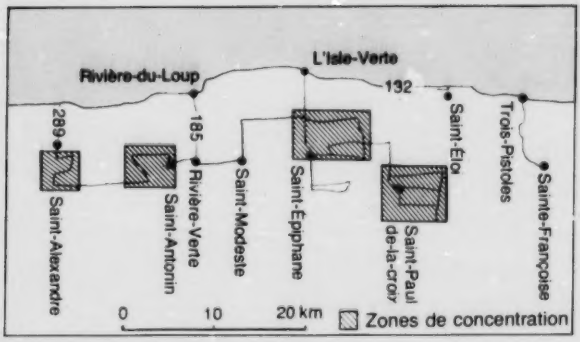
Crevard de moutons
(kalmia à feuilles étroites)

L'arbuste transforme les tourbières en véritable jardin grâce à ses fleurs rose-pourpre qui ouvrent en juin. Cependant, il contient un poison nocif pour les moutons et les bestiaux, d'où son nom.

Petits cochons
(sarracénie pourpre)

Voilà une plante carnivore! Eh oui, elle capte les insectes assoiffés qui s'aventurent au fond de ses feuilles en coupole contenant un peu d'eau. De nombreux poils inclinés vers le fond emprisonnent les proies qui sont alors digérées. Les cellules superficielles de la sarracénie produisent une substance résineuse qui la rend imputrescible. Elle croît à l'aise dans les sols très acides des tourbières.

2. Les terrasses
circuit C
Les activités humaines



caractères généraux

Le découpage de cette bande de terrasses suit le piedmont du plateau appalachien à la longueur du comté et à la distance moyenne d'environ 10 kilomètres des rives du fleuve. Ce choix de circuit, avant tout fonctionnel, repose sur l'homogénéité des exploitations humaines et non pas sur l'avancement progressif identique de la colonisation. Il ne faut pas croire que des familles d'agriculteurs et de forestiers ont déferlé au-delà du premier rang déjà peuplé des paroisses riveraines comme une marée envahissante, ou comme une vague venant de l'ouest. D'autres facteurs comme la qualité des sols, la variété des ressources, l'accessibilité, la proximité des scieries, la création de chemins de terre ou de fer ont eu une grande importance.

En égrenant le chapelet des paroisses qui se succèdent sur les terrasses, nous souhaitons que le visiteur comprenne avant tout le mode de vie passé et présent des occupants. Les témoins matériels visibles, les ensembles domestiques, les villages et les carrefours d'artisans, les moulins témoignent à leur manière des façons d'agir et de vivre. Les motivations sociales et économiques, les époques de migration, les contextes locaux doivent faire l'objet de beaucoup d'études encore.

description

Les ensembles domestiques

L'un des traits dominants et partout visible de l'occupation du sol dans la région vient du découpage cadastral. C'est par la forme des concessions en lots rectangulaires adoptée dès le Régime français que s'est modelé le paysage habité des premières seigneuries. À ce cadre juridique, il faut ajouter les contraintes du sol, du climat, des techniques d'exploitation et du mode de vie agricole en général. En partant d'exemples concrets, nous allons observer ensemble les facteurs et les choix que sous-tendent le bâti et l'occupation de l'homme-agriculteur.

Le découpage des terres en culture.

Tout au long du circuit 1-C, le visiteur a pu observer des maisons de ferme et des bâtiments construits sur le devant des terres, près de la seule voie de communication valable à l'époque, c'est-à-dire, le fleuve. La vocation agricole de ces ensembles domestiques paraît moins nette aujourd'hui, depuis que la banlieue des villes et le tourisme les ont rejoints et noyés. C'est pourquoi nous vous proposons cet itinéraire des terrasses où subsistent intégralement certains éléments d'une vie traditionnelle.

L'alignement des rangs frappe d'abord le visiteur: de Saint-Alexandre à Sainte-Françoise, s'étirent cinq ou six routes parallèles au fleuve, contournant ici une crête, se butant là sur une tourbière ou un marécage. Des chemins de travers relient ces rangs entre eux. De part et d'autre, les terres concédées aux colons depuis le premier quart du XIX^e^ siècle mesurent pour la plupart 3 ou 4 arpents de largeur sur 40 arpents plus ou moins de profondeur. Dû à la topographie particulière des terrasses — crans alignés, flancs sablonneux, fonds humides — on peut noter que chaque concession ou presque contenait, à l'origine, trois variétés de sol en des proportions plus ou moins égales: terres légères des flancs, terres lourdes des fonds, parcelles en forêt au sommet d'un cran ou en marécage, près des tourbières.

Première constatation, les gens ont défriché et mis en valeur d'abord leurs parcelles de terres légères. Ce type de sol bien drainé, facile à essoucher, convenait aussi aux instruments agricoles de l'époque, mieux que les terres argileuses ou limoneuses des fonds dont la mise en valeur fut postérieure.

Seconde constatation, les gens s'établirent de préférence sur ces flancs ou au sommet des crêtes. Et les routes de rang furent d'abord des chemins de cultivateurs reliant les fermes les unes aux autres.

Quelles étaient donc les raisons de ce choix? Les gens cherchaient d'abord à se « loger » sur un terrain solide et sec; puis le cultivateur a toujours apprécié un point surélevé d'où il peut surveiller son domaine, voir à ses troupeaux, estimer les travaux, veiller aux incidents; enfin, les côtes et les flancs ont l'avantage d'être balayés par les vents au contraire des « trous à neige ». Rien n'empêchait de tirer parti des abris

naturels: les ensembles domestiques construits sur les flancs sud des crêtes rocheuses utilisent au maximum ces remparts contre les vents du nord-ouest et du nord-est (le rang de la Montagne, l'Isle-Verte). Quand c'est possible, les vergers s'ouvrent aussi au sud et sont protégés par les accidents du sol.

Troisième constatation, les ensembles domestiques traditionnels se distinguent par la multiplicité des bâtiments. Le système de production agricole a longtemps reposé sur une exploitation autarcique (de type familial) des ressources variées avant de se transformer au début du XX^{e} siècle en production spécialisée (de type industriel) de fourrage, de lait ou de pommes de terre. Ainsi, chaque ferme visait autrefois à l'autosuffisance: on cultivait les céréales de base comme le blé, l'avoine, l'orge (le « barley »); le lin servait aux vêtements; les pommes de terre, le potager, les vergers nourrissaient la famille; moutons, porcs et volailles s'ajoutaient au troupeau laitier de taille modeste. Cette polyvalence entraînait donc des tâches, des lieux d'activités et aussi des dépendances particulières.
Le portrait type d'un ensemble domestique ressemble à celui-ci:

Petit ensemble domestique, Saint-Modeste.

a.
la maison, le plus souvent sise près du chemin (sinon actuel, au moins ancien) comprend généralement plus d'ouvertures sur sa façade sud. Elle n'offre qu'un pan latéral étroit aux vents d'ouest et souvent une cuisine d'été flanquée latéralement sert de pièce isolante ou de tambour contre les vents froids. Dans plusieurs cas, le solage élevé sert de caveau à patates. L'étage (grenier) remplissait autrefois vraiment la fonction de stockage des grains, ce n'est qu'après l'usage généralisé des poêles de fonte que les gens y aménagèrent des chambres.

Laiterie âgée d'environ 75 ans sur le Coteau des érables à l'Isle-Verte.

b.
la laiterie, ce petit bâtiment où la fermière traitait le lait n'est guère plus qu'à une douzaine de mètres de la maison, à l'arrière. Elle n'a souvent qu'une porte, parfois deux.

c.
la cuisine d'été séparée correspond à un usage particulier dans la région, partagé aussi par les gens de la Côte-du-Sud, de Charlevoix et un peu par les Gaspésiens. Il s'agit d'un bâtiment trois fois plus petit que la maison mais de structure plus légère où la famille vivait surtout l'été. On y mangeait, on y

Cuisine d'été séparée, anciennement maison d'établissement construite par Henri Dumont, il y a 60 ans. Il y a habité 5 ou 6 ans avant de bâtir la maison principale. Ses premiers enfants y sont nés.
Rang 1, Saint-Paul-de-la-Croix.

dormait parfois; les femmes y travaillaient de préférence à la grande maison. Il semble d'après une enquête ethnographique récente qu'on cherchait à garder la grande maison propre, fraîche aussi pour aller y dormir et surtout qu'on appréciait fort le changement de vie que cela apportait. Dans certains cas c'est la maison primitive, celle du premier colon, qu'on a ainsi conservée et transformée après avoir « logé » la grande maison permanente.

d.
la grange-étable se trouve derrière la maison à une trentaine de mètres, environ et jamais trop à l'ouest en raison des odeurs de purin et du fumier que les vents dominants pourraient amener.

e.
le hangar à bois, le fournil qui abritait un foyer ou un four destiné aux gros travaux de lessive, de savon et de boucherie, la remise à instruments, la porcherie, le poulailler, le four à pain extérieur et enfin les latrines étaient disposés entre la maison et la grange, rarement en carré fermé mais plutôt en rangée de façon à laisser le vent balayer la neige.

Four à pain d'un type fréquent dans la région: assise de bois et voûte en argile.

f.
le potager n'est pas placé trop loin de la maison à cause des bêtes nuisibles et le plus souvent en un lieu assez ensoleillé. Les pommiers et les pruniers, quand ils ne sont pas enchassés au milieu d'un abri naturel, servent souvent d'écran au jardin; leurs branches tordues et couchées montrent bien la constance du vent qui souffle sur ces terrasses élevées.

g.
la cabane à sucre se trouve bien sûr au milieu de l'érablière, elle-même située le plus souvent sur le piedmont du plateau appalachien et plus rarement sur le flanc des crêtes rocheuses.

Les habitants qui ne possédaient pas d'érablière à sucre, ceux de Saint-Alexandre surtout, se rendaient au début de chaque printemps à la montagne Carrée pour y cueillir l'eau d'érable. Laissons monsieur Dumont de Saint-Alexandre nous raconter ce que son père a vécu: « Dur métier que celui de sucrier à cette époque. — Partis de la maison paternelle au moins quinze jours avant le temps des sucres, en traîne, et apportant avec nous: ustensiles, outils et nourriture, ainsi que de la lingerie pour une couple de mois, il nous fallait ensuite, arrivés au sentier pratiqué dans le bois pour nous rendre aux cabanes, nous atteler aux traîneaux, et faire plus de trois milles à pied, ainsi chargés, et les raquettes aux pieds.

Les sucres à l'ancienne.
Collection: Musée d'archéologie de l'Est du Québec.

« On était encore, à ce moment, à l'entaille aux gougeons de bois faits à la main, et aux casseaux d'écorce de bouleau, le tout confectionné sur place. Il fallait donc se rendre à la cabane assez longtemps avant la coulée de la sève pour confectionner tous ces agrès. — Il n'y avait pas de Champion comme aujourd'hui. Tout se faisait dans les chaudrons de fer pendus à la crémaillère. Lorsque la sève coulait en abondance, il fallait faire bouillir, jour et nuit, sans arrêt, et il ne fallait pas laisser baisser les feux, exepté quand le sirop devenait épais. — C'est toujours à pied, sur les raquettes, qu'il fallait courir les érables, puis bûcher le bois nécessaire pour les feux. — Quand on sortait au printemps, les sucres finis, il fallait encore porter les ustensiles et les outils sur le traîneau, chargé en plus du sucre qui avait été fait. On était alors très fatigué et affaibli, surtout par le manque de sommeil. Et c'était le temps de commencer les travaux de la terre pour les semences. »

h.

Quant aux fours à rouir le lin, il s'en trouvait au moins un par rang, accolé à un cran ou à un accident du terrain et près d'un ruisseau. Mais ces corvées d'automne ont disparu depuis longtemps et les fours de pierres sèches aussi.

Certes, le temps a passé. La « beurrerie » du village a éliminé la laiterie domestique, chacun a cessé de semer son blé et de cuire son pain, l'exploitation agricole s'est spécialisée, industrialisée et le mode de vie rurale tend à ressembler à celui des villes. La machinerie et la technologie ont vaincu les sols les plus rébarbatifs. Les boisés de ferme sont récoltés systématiquement. *Les hommes ont domestiqué le sol des terrasses.*

En circulant sur les routes qui suivent, le voyageur pourra observer lui-même ces ensembles domestiques en voie de disparaître.

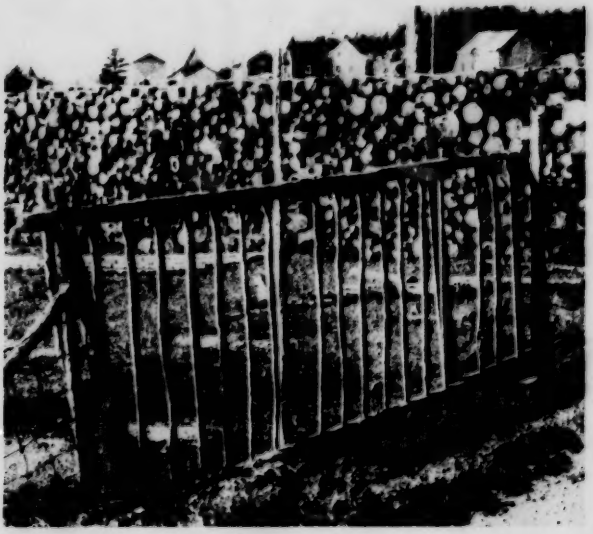
Saint-Alexandre: rang de la Blague,
quatrième et cinquième rangs
Saint-Antonin: rang de la Blague
Saint-Modeste: route vers le nord
Saint-Arsène: chemin des Raymond
Saint-Épiphane: rang « A »
L'Isle-Verte: Coteau des érables, rang des Pettigrew,
troisième et quatrième rangs

Semblant surgir du sol nourricier, comme le maïs en pleine saison, de multiples bâtiments de ferme entourent l'habitation des agriculteurs. Ils correspondent aux multiples tâches et aux travaux des ruraux.

Les usages du bois

Dans le système de production d'autrefois, rien ne se perdait, ou presque. Les anciens de ces rangs vous diront les vertus de chaque bois: pour bâtir, pour couvrir, pour brûler, pour tresser et pour clore. Ainsi, du cèdre (thuya) dont on tirait les piquets et les pieux pour « clore » les champs, on conservait même les « petits bouts » avec lesquels on fabriquait un type de barrière à bâtons que l'on ne retrouve presque plus aujourd'hui (Saint-Antonin, rang de la Blague) ou encore une « clôture de côtes » ou de talus que le fil d'acier a vite remplacée.

Bien entendu, tous auront déjà noté la prépondérance pour ne pas dire l'exclusivité du bois comme matériau à construire.



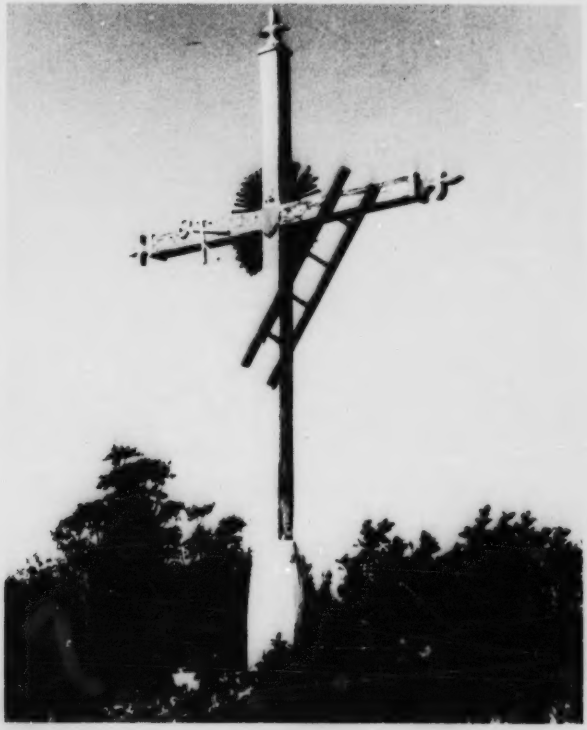
Il reste encore 8 barrières à bâtons sur le rang de la Blague, à Saint-Antonin.

Assemblage de pièces sur pièces à queue d'aronde. Ce mode de construction est fréquent.

Le paysage rural

Il serait incomplet sans les ornements populaires des granges: girouettes aux formes de chevreuil, de cheval, de poisson, pigeonniers de pignons, lanternes d'aération au galbe mesuré; incomplet aussi sans la blancheur de la chaux ou le rouge de l'ocre qu'on applique encore, mais de moins en moins, sur les bâtiments. Déjà, les éoliennes, ces moulins à vent qui pompaient l'eau, sont presque toutes disparues (Saint-Modeste, rang de Rivière-Verte). Incomplet enfin sans les croix de chemin qui veillent aux carrefours et sur les lieux de souvenirs associés à des événements heureux ou malheureux. Les plus remarquables se trouvent à:

Saint-Alexandre: cinquième rang
Saint-Antonin: chemin du Lac et premier rang
Saint-Arsène: quatrième rang
Saint-Épiphane: troisième rang
L'Isle-Verte: Coteau des érables



Croix de chemin.
Saint-Épiphane.

Girouette de grange.
Coteau des érables, l'Isle-Verte.

Les moulins à eau

Les moulins à farine ont presque tous disparu et pourtant chaque paroisse avait le sien, parfois deux. Les très beaux spécimens que nous vous invitons à voir sur le plateau (circuit 3-C) peuvent néanmoins servir pour imaginer les activités de ceux dont on trouve les ruines à:

Saint-Alexandre: route 289
Saint-Antonin: premier rang
Saint-Modeste: chemin de la pisciculture
Saint-Épiphane: rivière du Bras-Cacouna
Saint-Arsène: premier rang

Intérieur du moulin de Saint-Hubert, une meule entourée de sa jupe.

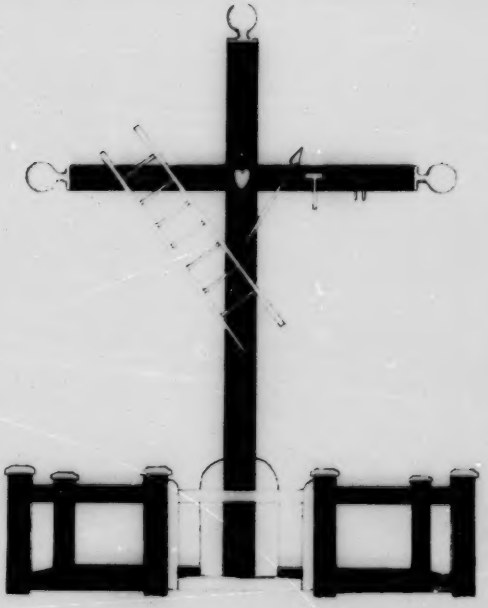
Écluse à l'ancien moulin Bertrand.
Saint-Épiphane.

Partez vous-même à la découverte d'une paroisse à bicyclette ou « marchez un rang » comme les habitants « marchent leur terre », vous découvrirez les gens, le sens des mots et des choses. Toutes les routes ici ont un nom: le rang de la Blague, le p'tit 5, la côte à Lizotte, le ruisseau Creux. Flâner dans Sainte-Françoise, un matin d'août ou pédaler dans le rang des Pettigrew, au temps des foins, vous vaudra une détente, une paix qui ne s'achète pas et qui ne se vend pas non plus, les gens d'ici étant hospitaliers, simplement, naturellement. Si vous parvenez à comprendre la vie qui est la leur, vous emporterez avec vous un coin de ce pays. Y a-t-il meilleur voyage?

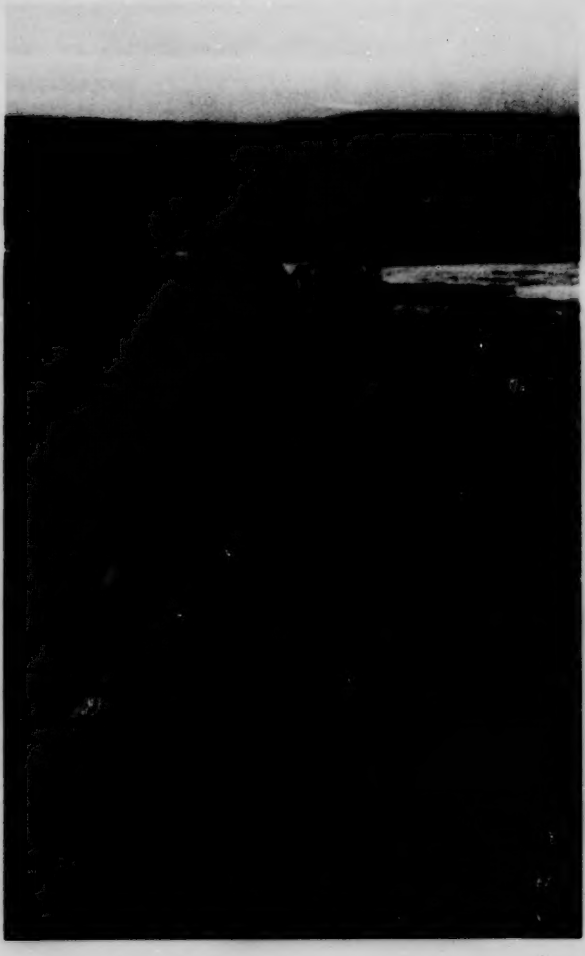
Fondations des paroisses

2e zone

	Date approximative des premières occupations	Date d'érection canonique
Saint-Alexandre	1812	1852
Saint-Antonin	1850	1856
Saint-Modeste	1848	1856
Saint-Épiphane	1846	1870
Saint-Arsène	1820-30	1846
Saint-Éloi	1830	1848
Saint-Paul-de-la-Croix	1860	1870
Saint-Jean-de-Dieu	1850	1873
Sainte-Françoise	1845	1873

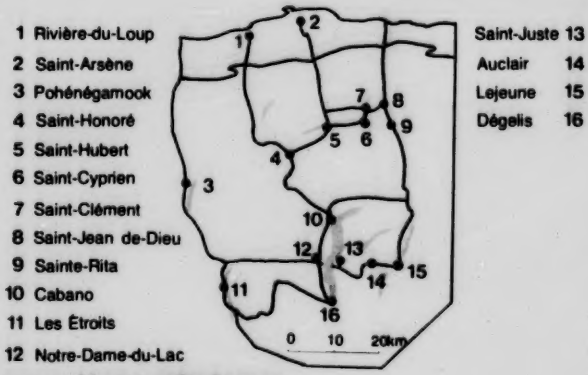


3. Le plateau et les vallées



3. Le plateau et les vallées

circuit A
Les phénomènes géographiques



caractères généraux

Dans la partie « synthèse » de ce guide, on peut trouver la description complète de l'évolution de ce paysage à travers les époques géologiques. Il suffit d'en rappeler maintenant les grands traits. Après une période de pénéplanation, l'ensemble s'est à nouveau soulevé et l'érosion a repris donnant un réseau de vallées qui entaillent tout le plateau. Puis, un dernier glacier a recouvert ces espaces, de 70 000 à 12 000 ans avant aujourd'hui. Il a émoussé les angles des crêtes rocheuses, élargi et surcreusé les vallées. Puis, lorsque la fonte s'ensuivit, les dépôts meubles (sable, gravier, blocs) furent laissés sur place en désordre, sauf là où les eaux les ont remaniés et classés.

Le paysage du plateau est par conséquent très accidenté: le substrat rocheux affleurant un peu partout et les dépôts meubles étant plus grossiers que sur les terrasses. La forêt conserve ici tous ses droits ne laissant à l'agriculture que les versants en pente douce. En quelques endroits, le sommet du plateau a été colonisé mais l'agriculture y est marginale.

Le couvert forestier est quelquefois troué de zones défrichées et cultivées.

description

Les trois axes suggérés au circuit 2-A restent valables lorsqu'on aborde le plateau, mais en raison de la similitude des points d'intérêts, nous grouperons ensemble les axes des routes 289 et 185 et décrirons ensuite l'axe de la rivière Trois-Pistoles.

Axes des routes 289 et 185

Le voyageur quitte la zone des terrasses par les routes 289 ou 185 en gravissant lentement le versant nord-ouest du plateau. Par la route 289, il atteint le sommet de sa course aux environs de Pelletier-Station, 8 kilomètres avant le lac Pohénégamook; sur sa gauche, il peut apercevoir alors le mont Bleu dont le sommet (720 mètres) est le plus élevé de la région.

Par la transcanadienne 185, le voyageur atteint le sommet du plateau à la hauteur de Saint-Honoré. Il vaut la peine, à ce point, d'accéder ensuite au mont Citadelle (568 mètres) qu'on peut gravir par les pentes de ski de la face sud: d'un coup d'oeil, vous embrassez l'ensemble du plateau et l'entaille des vallées.

Le lac Pohénégamook occupe une vallée en auge surcreusée pendant la dernière glaciation.

Les Étroits est bâti sur un verrou, phénomène d'origine glaciaire.

Au sud du lac Pohénégamook (289) ou de Saint-Honoré (185), on voit s'incliner légèrement les sommets en direction du lac Témiscouata et de la rivière Saint-Jean: c'est le versant sud-est du plateau. La route devient pittoresque, elle serpente le long des vallées et monte ensuite sur des points élevés d'où le regard porte loin. Deux routes relient alors la 185 à la 289: de Notre-Dame-du-Lac à la décharge du lac Long, via Saint-Eusèbe ou de Ville Dégelis à Les Étroits, sur le lac Long, via Saint-Jean-de-la-Lande. Les deux parcours vous enchanteront.

JAL

Ce voyage sur le plateau ne saurait être complet sans un circuit dans le JAL (voir circuit 3-C). C'est un paysage appalachien typique. Les pentes sont raides et le substrat rocheux n'est recouvert que d'une mince couche de dépôts meubles. De ce point, on peut joindre le versant nord du plateau en passant par Squatec et Sainte-Rita ou revenir vers Cabano en contournant le lac par la route 232; des points de vue magnifiques vous attendent.

Le réseau hydrographique

Partant de vos observations sur le terrain et aidé d'une carte routière, vous pouvez repérer les principaux bassins de drai-

**À l'avant-plan, le lac Sload,
à l'arrière-plan, le lac Témiscouata.**

nage qui écoulent les eaux des deux versants du plateau. Remarquez l'orientation des affluents par rapport aux bras principaux: les premiers s'écoulent généralement selon la direction des plis appalachiens (parallèlement au fleuve) alors que les seconds réussissent à traverser les crêtes rocheuses.

Le lac Témiscouata, autour duquel vous pourrez circuler, fait partie du bassin de drainage de la rivière Saint-Jean et l'un de ses affluents rejoint presque la rivière Trois-Pistoles qui draine la plus grande partie du versant nord du plateau. C'est d'ailleurs une dépression continue à travers les deux versants du plateau qui joint le fleuve à la rivière Saint-Jean en passant par le lac Témiscouata.

À la fin de la période glaciaire (il y a 12 500 ans) des « bouchons » de glace et de sable aux entrées des rivières Trois-Pistoles et Madawaska ont causé la formation d'une véritable mer intérieure comprenant les lacs Témiscouata, Touladi, Squatec et tous les bras des basses vallées environnantes. Sur les rives du lac, on peut noter l'existence de terrasses qui manifestent le retrait de cette mer ancienne.

Axe de la rivière Trois-Pistoles

Après avoir reconnu le delta de la rivière Trois-Pistoles (circuit 2-A) poursuivez votre route vers le sud. La vallée de la rivière vous apparaîtra comme une profonde dépression entaillée au travers du plateau. En haut de Saint-Cyprien, à la ligne de partage des eaux, le sommet du plateau atteint à peine 300 mètres. Fait intéressant, entre le lac Rond et Les Sept Lacs, à la tête de la rivière Trois-Pistoles, des draveurs ont jadis fait sauter de minces barrières rocheuses naturelles pour permettre au bois de flotter jusqu'à Trois-Pistoles: pratiquement ces forestiers ont déjà fait couler vers le nord des eaux qui coulent normalement vers le sud.

Arrêtez-vous souvent pour examiner les tranchées que la rivière a creusées dans le substrat rocheux: vous y verrez les couches de roche sédimentaire empilées les unes sur les autres et inclinées selon le jeu des plissements. Faites halte dans une des nombreuses sablières encore exploitées et cherchez une coupe récente: vous constaterez que les matériaux ne sont pas disposés au hasard, mais bien classés d'après leur poids en couches plus ou moins épaisses. Le fond et les flancs de la vallée sont recouverts de sable et de gravier laissés là à la fonte du glacier.

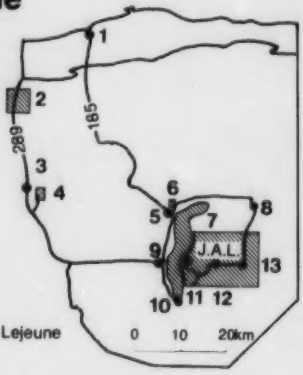
Ce circuit se complète agréablement en empruntant le chemin Taché, à l'entrée de Saint-Cyprien et en roulant vers Saint-Hubert. La route qui monte sur le plateau offre alors une vue magnifique de la vallée de la rivière Trois-Pistoles et de ses tributaires.

La rivière Trois-Pistoles a surcreusé son lit dans le substrat rocheux.

3. Le plateau et les vallées
circuit B
La flore et la faune

1 Rivière-du-Loup
2 Réserve de Parke
3 Pohénégamook
4 Base de plein air
5 Cabano
6 Sentier du Grand-Portage
7 Lac Témiscouata
8 Squatec
9 Notre-Dame-du-Lac
10 Sainte-Rose-du-Dégelis
11 Saint-Juste 12 Auclair 13 Lejeune

Zones d'interprétation



caractères généraux

Le substrat rocheux du plateau appalachien est constitué de roches sédimentaires très anciennes qui ont été fortement plissées et faillées selon un axe parallèle au fleuve. Cette orientation des plissements associée à la présence de couches de roche dure et de roche tendre a favorisé la formation de vallées parallèles au fleuve. Une exception cependant, la vallée de la rivière Trois-Pistoles qui occupe une vaste dépression au travers de la barrière rocheuse, du Saint-Laurent jusqu'au lac Témiscouata. C'est la seule rivière à couler à angle droit avec le fleuve alors que toutes les autres, la rivière du Loup, par exemple, cherchent longuement leur voie de sortie. Aussitôt engagé sur les routes de pénétration, le visiteur sent et voit cette réalité topographique « par monts et par vaux » et peut mieux comprendre la diversité de la flore et de la faune qu'elle abrite.

description

Pour simplifier un peu, disons que les fonds de vallée favorisent les cèdrières denses et les peuplements de résineux: épinettes, mélèzes, sapins, alors que les versants sont surtout couverts de feuillus: érables, merisiers, bouleaux, peupliers. Bien sûr, il n'y a pas partout des lignes de partage aussi nettes: des facteurs naturels (incendies) et des activités artificielles (coupe de bois) tendent à modifier les rapports naturels du milieu, si bien qu'on ne peut affirmer qu'un kilomètre carré soit encore vierge.

L'observateur attentif saura trouver les lieux humides ou secs, les couverts ombragés ou les clairières, il apprendra à distinguer les vieux peuplements des repousses, chacun caractérisé par une petite flore. On apprend ainsi que la variété a une fonction, que la faune en dépend, et que, pour peu qu'on y mette le prix, on pourrait sauvegarder l'équilibre de ces milieux semi-naturels.

Dans les lacs, on peut trouver:

Écrevisse

Vers la fin du jour, l'écrevisse délaisse le caillou ou le rocher sous lequel elle se cachait et part, à reculons, cueillir les débris d'animaux dont elle se nourrit: elle est détritivore. Préférant les eaux claires, bien oxygénées et un peu calcaires, ce crustacé timide exige de l'observateur une approche délicate.

Dytique

Le dos de cet insecte est brun foncé ou vert olive, avec une bordure claire. Sa première paire de pattes lui sert pour chasser, la seconde pour marcher et la troisième, poilue, pour nager. C'est un ennemi redoutable pour les larves d'insectes, les vers, les petits poissons, les têtards. La larve du dytique n'est pas plus conciliante: elle paralyse sa victime avec des crochets venimeux et en aspire les parties liquides.

Méné

Même à l'âge adulte, ce sont des poissons de petite taille. Ils se déplacent très rapidement et en bancs. Ils forment la nourriture « ordinaire » de la truite, du touladi, du martin-pêcheur et de beaucoup d'autres animaux. On en compte plusieurs espèces.

Perchaude

Elle s'adapte à plusieurs habitats, de l'eau chaude à l'eau fraîche, sur les hauts fonds des lacs, il suffit que l'eau soit claire. Les parents frayent au printemps et ne s'occupent guère de leur progéniture. Les insectes, les petits poissons, les larves forment l'essentiel du menu de la perchaude.

1

2

3

4

5

1 **Corégone**
(le pointu)

Communément appelé « pointu » à cause de la forme de son long museau, le corégone est un poisson petit, argenté et au dos sombre. L'automne, il délaisse les eaux profondes et froides du lac Témiscouata pour venir frayer à la décharge de la rivière Touladi. C'est là que les pêcheurs l'attendent (la fête du pointu). Le corégone adulte dévore parfois les oeufs de son espèce, mais il se multiplie quand même rapidement, au grand plaisir de la truite grise d'ailleurs dont il est la proie par excellence.

2 **Truite mouchetée**
(omble de fontaine)

Sa chair rosée ravit le palais du gourmet. C'est un poisson combatif qui affectionne les eaux froides et vives, bien oxygénées. Sur les flancs, sa peau brune verdâtre est parsemée de points rouges souvent cerclés de bleu. Rares sont celles qui dépasseront 38 centimètres.

3 **Cisco de lac**
(hareng de lac, petit-blanc)

Ne dépassant guère 25 centimètres, le cisco a, comme le corégone, des écailles argentées. Mais son museau ressemble plus à celui de la truite mouchetée. On le pêche à la ligne, au printemps. Les gourmets apprécient sa chair. Comme le corégone, le cisco va jusqu'à manger les oeufs de sa propre espèce. Il est aussi la proie du touladi.

4 **Touladi**
(truite grise)

Maître des profondeurs, le touladi règne dans nos grands lacs insondables. Durant quelques semaines, à la fonte des glaces, le touladi fréquente la surface encore froide puis il redescend en son domaine. Il peut atteindre un grand poids mais la chair blanche des jeunes sujets est beaucoup plus appréciée du pêcheur.

5 **Éphémère**

Son nom l'indique, cet insecte ne vit à l'état adulte que quelques heures. La larve par contre séjourne dans l'eau plusieurs années, elle rampe au fond et broie d'autres larves d'insectes. Le moment venu l'éphémère sort de l'eau au crépuscule et s'envole. Mais il ne quitte pas le bord de l'eau et meurt avant l'aube suivante. Ces larves font d'excellents appâts pour la truite et la perchaude.

6

7

8

9

10

11

6 **Huart à collier**

Son cri sonore symbolise la vie sauvage et appelle le respect de l'environnement. Car cet excellent plongeur et nageur fuit l'envahisseur bruyant et motorisé pour se réfugier dans le calme. Il arrive tôt au printemps et niche avec sa femelle sur les bords marécageux des lacs. On le reconnaît à son vol lourd, son long cou à col blanc et à son bec effilé.

7 **Martin pêcheur**

Oiseau robuste qu'on reconnaît de loin à sa façon propre de chasser les poissons: comme suspendu en l'air, il tombe soudainement sur eux. Il a une huppe sur la tête et un bec pointu. Quand il est perché, on peut observer son collier pâle et un point blanc devant ses yeux.

Dans la forêt mixte, on peut trouver:

8 **Salsepareille**
(aralie à tige nue)

De la catégorie, elle aussi, des plantes d'ombre, la salsepareille émerge du tapis humide des sous-bois. Les fruits d'un pourpre noirâtre font un bon vin domestique.

9 **Fougère des bois**
(matteuccie ou
fougère à l'autruche)

Certaines fougères ont besoin de peu de lumière pour croître: la matteuccie est de ce nombre. On la trouve dans les grandes érablières ombragées. Ses feuilles ne sont pas comestibles mais, tôt au printemps, la fronde en forme de « tête-de-violon » ou de « crosse d'évêque » est très recherchée pour sa saveur: on doit la cueillir avant qu'elle n'atteigne 15 centimètres de longueur.

10 **Clintonie boréale**

Elle vit souvent associée avec le cornouiller du Canada. Les fleurs, jaune verdâtre sont suivies de baies ovales d'un beau bleu. De vieux chasseurs prétendent que l'odeur des racines de cette plante attire les ours. Longueur: entre 14 et 25 centimètres. Frottez-vous les mains avec les feuilles, le lait éloigne les moustiques.

11 **Fleur de mai**
(maianthème du Canada)

Formant parfois un tapis continu dans nos forêts, près des souches en décomposition ou accrochée aux blocs erratiques couverts d'humus, cette plante n'a que deux feuilles. Le bouquet de fleurs blanches se transforme en grappe de fruits d'un rouge clair.

Champignons

Les variétés comestibles les plus communes sont:
la chanterelle — été, bois de conifères
le lactaire délicieux — fin été, bois humides et marécages
le pleurote-huître — mai à octobre, tronc des feuillus
le tricholome travesti — fin été, sous-bois
la lépiote élevée — fin été, pâturages, bois clairs
la vesse-de-loup — automne, champs, bois clairs
la morille — début été, vergers, peupliers
le cèpe — été, clairières
le plutée couleur de cerf — été, automne, vieilles souches

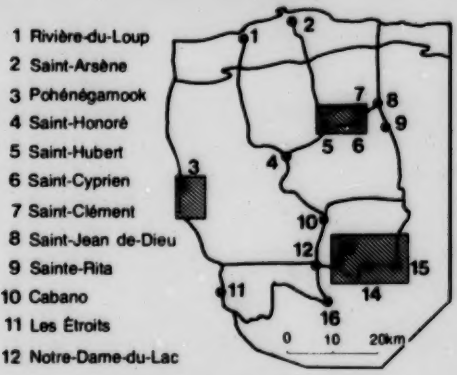
Apprenez à en reconnaître une bonne douzaine et vos séjours en forêt vous raviront. Un bon couteau, un sac de papier, un guide illustré et vous voilà prêts. Voici un excellent guide: Pomerleau, René. *Champignons de l'est du Canada et des Etats-Unis,* Ed. Chantecler.

On peut enfin trouver la plupart des mammifères suivants: écureuil, tamias rayé, lièvre, gélinotte, ours, cerf de Virginie, orignal, lynx, coyotte, loutre, raton-laveur, porc-épic, mouffette, castor, sans compter une faune ailée abondante que nous ne pouvons décrire dans ce guide faute d'espace. D'ailleurs, d'excellents guides illustrés et spécialisés vous fourniront les connaissances complètes qu'il est essentiel de posséder à leur sujet dès qu'on pénètre dans leur milieu de vie.

Les moins farouches, ceux qui « voisinent » avec le campeur ou le promeneur sont: le lièvre, la gélinotte huppée, l'écureuil roux, le porc-épic, le geai bleu, la pie, les pics, les mésanges et, avec un peu de chance, le cerf de Virginie.

3. Le plateau et les vallées

circuit C
Les activités humaines



caractères généraux

Cette vaste région accidentée devait demeurer longtemps sous l'emprise de la nature. Pendant des milliers d'années, les grandes forêts vierges abritèrent des troupeaux d'orignaux et de caribous pourchassés seulement par des groupes d'Amérindiens qui, l'hiver, installaient leurs camps non loin des ravages, près des rivières ou des lacs, protégés des vents par les montagnes. Les archéologues en ont repéré les restes dans les vallées du lac Témiscouata, Pohénégamook, Touladi.

Riche également en fourrures mais impénétrable si ce n'est par de longs sentiers de portage, la région attira d'abord les commerçants. Le seigneur de Rivière-du-Loup, Charles Aubert de la Chesnaye, acquit en 1663, au nom de ses enfants, la seigneurie de Madawaska-Témiscouata, souhaitant attirer à ses comptoirs le troc des fourrures. Il installe deux logis, l'un à Cabano, l'autre à Notre-Dame-du-Lac et fait défricher un peu, strictement pour la forme car il tient plutôt à commercer. Guère longtemps d'ailleurs puisque l'Aveu et dénombrement

de 1723 nous apprend que les habitations ont été détruites par les Amérindiens et que personne n'y réside plus.

Pendant près de 150 ans encore, le plateau reste sauvage, traversé seulement par des courriers royaux, des voyageurs et des soldats. Mais la pression combinée des forestiers, des colons et du chemin de fer allait finalement triompher.

description

Vous pouvez suivre trois voies d'accès correspondant aux phénomènes géographiques déjà décrits (circuit 3-A) soit: la route 289, la transcanadienne 185 et l'axe de la rivière Trois-Pistoles.

Axe de la 289

Les compagnies forestières avaient déjà commencé à entailler les peuplements de pins immenses du plateau lorsque vinrent les premiers colons. La plupart des cantons de l'arrière-pays étaient d'ailleurs aux mains des commerçants de bois, la Fraser Co., les Caldwell, la Blue River Co., la Canada Paper, qui opposèrent parfois une résistance farouche au peuplement agricole.

Mais la situation économique et sociale du Québec de 1870 était sérieuse: il manquait de terres nouvelles pour répondre aux besoins des jeunes, il fallait enrayer l'émigration vers les usines de la Nouvelle-Angleterre. Clergé et gouvernement étaient d'accord: il fallait ouvrir des terres à la grandeur de la vallée du Saint-Laurent, on recule alors la forêt, on gagne la moindre parcelle cultivable. De Saint-Alexandre, on ouvre la 289 jusqu'au lac Pohénégamook. Saint-Éleuthère (1824) sera au centre de ces défrichements: on en partira pour fonder Estcourt, Sully, Rivière-Bleue, Saint-Athanase.

En circulant aux environs, vous pouvez facilement apprécier les mérites, l'héroïsme (le mot n'est pas trop fort) de ces défricheurs. Le paysage est grandiose (8^{e} rang de Saint-Athanase) oui, mais les terres sont rudes, accidentées, elles s'épuisent vite. Vous noterez quelques ensembles domestiques traditionnels mais beaucoup plus de maisons de colons, flanquées d'une petite grande ou d'un hangar. On voit partout

la parenté des usages et des modes de vie constatés sur les terrasses (circuit 2-C), mais l'envergure y est moindre, la constance a fait défaut. La vocation forestière primitive a seule, sauf exception, la chance de durer.

Rendez-vous à Estcourt, au lac Baker, à Saint-Marc-du-Lac-Long; arrêtez au Musée de Rivière-Bleue où l'on a conservé plusieurs objets témoins, des outils ingénieux, des costumes authentiques de ces temps héroïques, pourtant si près de nous.

Axe de la transcanadienne 185

L'histoire du Portage du Témiscouata a été résumée en première partie de ce guide, aussi, nous n'en rappelons que les grands faits. Après les tentatives du gouverneur Haldimand en 1784 pour entretenir ce sentier stratégique, un autre essai eut lieu au moment de la guerre impériale 1812-1814. Le gouvernement établit quelques soldats en certains points du sentier: on leur donne terres, provisions et solde pour une année, dans l'espoir qu'ils entretiendront le sentier et hébergeront les voyageurs, les courriers et les soldats de passage. C'est un échec. En 1818, il ne reste que deux familles, dont l'une habite la ferme Long, sur les bords du lac Témiscouata.

La ferme Long à l'extrémité du Portage, sur le bord du lac Témiscouata. *Dessinée par: J. Bouchette Archives publiques du Canada.*

Le fort Ingall

Puis, en 1839, une querelle de frontière entre les États-Unis et le Canada, décide le gouvernement canadien à protéger la voie qui relie le Québec à la baie de Fundy, via le fleuve, le Portage, la rivière Madawaska, la rivière Saint-Jean. L'armée entreprend donc la construction de postes de défense le long de cette voie: Fort Kent, Poste Dégelis, Fort Ingall. Le fort a été construit par le charpentier Joseph Morin de Saint-André, sous la direction du lieutenant Ingall. Il subira successivement des transformations qui porteront sa capacité de logement à 200 hommes. C'est un ouvrage de campagne en pièces sur pièces entouré d'une palissade et d'un fossé; à l'intérieur, on y trouve les casernes, la boulangerie, la forge, le quartier général, les réserves et auprès du lac, la cabane à canots.

Jouant un rôle de dissuasion, il ne connut jamais la bataille. Le conflit une fois réglé, il fut abandonné et tomba en ruine. Depuis quelques années, suite à des recherches historiques et archéologiques, on l'a reconstitué et la société historique locale s'emploie à le faire revivre. Il est ouvert au visiteur en toutes saisons.

En 1848, huit familles seulement résidaient sur les bords du lac Témiscouata. Mais ce ne fut vraiment qu'après 1870, avec l'ouverture du chemin de fer du Témiscouata, que le peuplement progressa.

Les ressources forestières étaient et sont encore les fondements de l'économie locale. En circulant entre Cabano, Notre-Dame-du-Lac et ville Dégelis, il faut s'arrêter aux moulins à scie et voir de près un « enfer », ces fours qui servent à brûler le bran de scie; ils font aussi partie du paysage de Lejeune, de Squatec. Ils sont ici ce que les silos sont aux terres agricoles: la marque de l'économie.

À Ville Dégelis, rendez-vous aux fours à charbon de bois qui produisent pour tout le Québec et les Maritimes vos briquettes préférées, ou encore voyez les fours de Fatima (Lots-Renversés).

L'enfer à Lots-Renversés.

Four à charbon de bois à Dégelis.

Le JAL

À Notre-Dame-du-Lac, un bateau-passeur, le Corégone, vous emmène aux portes du JAL. Ce nom vient du regroupement de trois villages: Saint-Juste-du-Lac, Auclair, Lejeune, qui, il y a quelques années, refusèrent la fermeture et la relocalisation décidées par les technocrates.

Maison primitive dans le JAL. Elle aurait été construite vers 1945.

Animés du désir de survivre, de durer et de prospérer, les gens prirent leur avenir en main. Sur une base coopérative, ils ont peu à peu développé la culture intensive de la pomme de terre, le reboisement et la coupe forestière, ils planifient aussi des industries dérivées comme celle de « l'esprit essentiel » tirée des aiguilles du sapin.

Ils favorisent une forme de tourisme qui vous plaira: leur circuit de canot-camping est l'un des plus intéressants de l'Est, et que dire de l'équitation, de l'hébergement sur la ferme, des randonnées pédestres partout possibles.

Vous vous croirez dans un autre monde tant le rythme, le paysage, la vie sont différents.

Le passé n'a même pas cinquante ans. À preuve, cette maison située sur un sommet entre Auclair et Lejeune, aux abords de la rivière Squatec. Elle fut construite en 1945, par Joseph Morin venu de Notre-Dame-du-Lac pour défricher et établir sa famille. Imaginez un peu le contexte et les gestes de ce défricheur qui s'empresse de bûcher, de bâtir un abri pour les siens. Pour tout bagage, il avait sa hache, vous dira-t-on. C'est tout le Québec qui a été conquis de cette façon et cette maison représente beaucoup plus qu'un carré de bois empilé, couvert en bardeaux grossièrement fendus; elle est le dernier symbole de l'appropriation du patrimoine par les moyens traditionnels. Elle mérite le respect.

Axe de la rivière Trois-Pistoles

On peut quitter le JAL par Squatec, puis Sainte-Rita. Déjà, on peut trouver étrange toute la région visitée: un mode de vie traditionnel, voire archaïque, côtoie les progrès les plus récents. La seule constante vient de la ténacité des gens, de leur volonté de vivre. En passant à Saint-Clément, on peut évoquer le souvenir des bûcherons et des forestiers, les premiers qui ont exploité les forêts environnantes. L'histoire du moulin

Les foins à l'ancienne, Sainte-Rita, août 1976.

Les foins à la moderne, Saint-Juste, août 1976.

est aussi celle des gens: en 1875, Honoré Massé construisit ce moulin pour le compte d'Achille Bertrand de l'Isle-Verte. La grande roue à godets céda plus tard la place à une turbine. On y sciait de la planche mais aussi du bardeau comme dans la plupart des autres moulins de l'arrière-pays. À la demande des colons, de plus en plus nombreux, le propriétaire ajouta les meules pour faire farine, puis un système pour carder la laine et enfin le bain et la presse à fouler l'étoffe. Ces installations demeurent encore en place, rappelant à leur façon l'histoire du développement de la paroisse.

Le moulin de Saint-Clément, hier.

À Saint-Hubert, le moulin Massé témoigne lui-aussi de son époque. L'agriculture était impensable sans les services d'un moulin pour moudre le blé, l'orge et le sarrasin. Les habitants de Saint-Hubert organisèrent des corvées pour rehausser le niveau de l'eau du premier moulin construit par Saindon vers 1875. Puis, le nouveau propriétaire, Honoré Massé, constructeur de moulins, installe trois turbines au lieu d'une seule. Massé ajoute le logement du meunier et aménage la « chambre des cultivateurs », la pièce où ils attendent la mouture, en jouant aux cartes. En face du moulin, on peut voir une étable où les habitants allaient « dételer ». Le moulin est silencieux depuis une dizaine d'années mais il contient encore tous ses gréements: dalle, moulanges, bluteau, crible. Que deviendra-t-il?

Moulin Massé, à Saint-Hubert.

Le même immeuble abritait les hommes d'un côté et les bêtes de l'autre, se réchauffant les uns les autres. Cet usage moyenâgeux n'a pas eu cours longtemps en Nouvelle-France, mais par contre, il a survécu chez les bûcherons et chez certains colons de la région au XIX^{e} siècle.

Fondation des paroisses

3^{e} zone

	Dates des premières occupations	Dates d'érection canonique
Saint-Éleuthère		1874
Estcourt	1879	1909
Sully		1908
Rivière-Bleue	1880	1914
Saint-Marc-du-Lac-Long		1922
Saint-Eusèbe	1886	1901
Squatec	1890	1925
Saint-Honoré	1860	1873
Saint-Hubert		1885
Saint-François-Xavier-de-Viger	1869	1870-92
Saint-Clément	1870 (avant)	1875
Saint-Cyprien	1878	1887
Notre-Dame-du-Lac		1856
Saint-Louis-du-Ha-Ha		1850
Dégelis		1877
Cabano		1901
Saint-Juste-du-Lac		1923

Finalement, à Saint-Honoré, subsiste encore un témoin remarquable de toute la vie agro-forestière du plateau. Placée au carrefour d'une route de chantiers très fréquentée à la fin du siècle, la maison-étable de Saint-Honoré rappelle une vie rude et primitive.

Maison-étable ou maison-bloc à Saint-Honoré-Station. Vue actuelle et reconstitution.

Synthèse

Le 43e régiment en provenance du Nouveau-Brunswick. Hiver 1837, arrivée au St-Laurent.
Auteur: Levinge, R.G.A.
Source: Archives publiques du Canada.

Histoire géologique

La période ancienne, 500 millions d'années

Le territoire que vous venez d'explorer fait partie de la grande chaîne rocheuse des Appalaches. Celle-ci occupe le rebord est de l'Amérique du Nord, depuis la Caroline du Sud jusqu'à Terre-Neuve, en passant par la rive sud du Saint-Laurent. La partie de la chaîne qui recouvre le territoire québécois entre les Cantons de l'Est et l'extrémité de la Gaspésie se nomme monts Notre-Dame.

Il y a 500 millions d'années, un bras de mer s'allongeait à l'emplacement actuel du Saint-Laurent et de la partie québécoise de la chaîne des Appalaches. Le Bouclier canadien occupait déjà la rive nord du fleuve. À la place de nos terres aujourd'hui émergées, il y avait donc la mer. À partir de ce moment, on peut lire la suite des événements dans le visage des roches; nous en dégageons ici les grands traits.

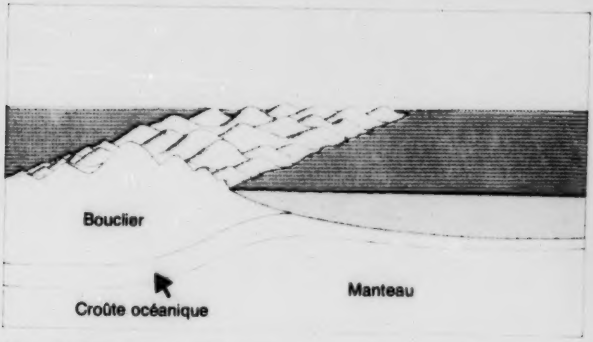
Le géosynclinal

L'un des premiers phénomènes à retenir est l'érosion des parties de croûte terrestre partiellement émergées comme le Bouclier canadien au nord-ouest et certains pics rocheux situés au sud-est. L'érosion est une action constamment agissante dans l'histoire géologique de la terre: dès qu'une partie de croûte terrestre s'élève, plusieurs agents se lient pour l'abaisser jusqu'à un niveau d'équilibre.

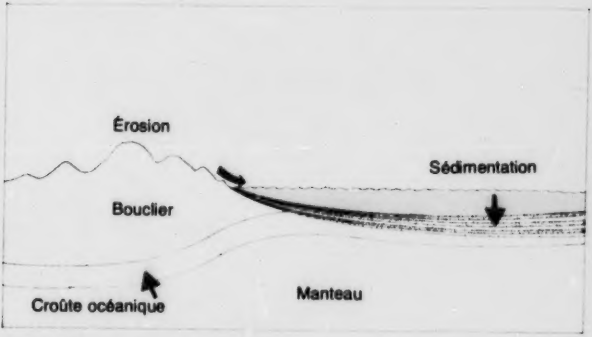
Le vent, les variations de température, les bioxydes de carbone contenus dans l'air et enfin l'eau rongent patiemment les matériaux des surfaces rocheuses et les désagrègent lentement.

Les eaux de pluie, celles des ruisseaux, des torrents et des rivières charrient ensuite ces matériaux par morceaux de grosseur variable. Le processus, commencé sur les sommets, se termine au fond des mers.

Les matériaux s'accumulent alors en dépôts d'épaisseur considérable. C'est la phase de sédimentation: à leur arrivée dans la mer, les produits de l'érosion dissous dans l'eau ou en



Le géocynclinal est une dépression dans la croûte terrestre.



Cette dépression se comble progressivement de sédiments.

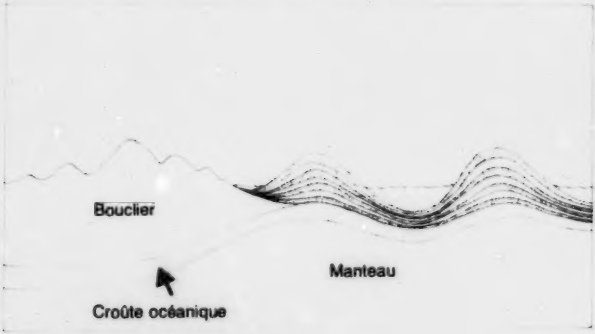
particules de taille variable sont pris en charge par les courants marins et transportés plus ou moins au large. *Les matériaux lourds se déposent rapidement et les matériaux plus légers flottent plus longtemps et se déposent en eau calme.* À ces dépôts meubles se mêlent des restes d'organismes vivant dans la mer. Les changements périodiques des conditions du milieu de sédimentation et aussi les conditions qui règnent sur

les terres émergées entraînent des variations dans le faciès des dépôts (couleurs, grosseurs des sédiments, nature, etc...), de sorte qu'on peut distinguer une superposition de couches.

Des sédiments s'accumulent ainsi sur des milliers de mètres d'épaisseur. Sous la pression et le poids toujours croissants des couches supérieures, les dépôts profonds durcissent et deviennent des *roches sédimentaires,* un peu à la façon du béton dont le ciment lie les grains de sable et de gravier en une masse cohérente.

Orogénèse: formation des montagnes

Vers le million d'ans 450, des pressions venant du sud-est (depuis l'océan Atlantique) tendent à coincer les roches accumulées dans le géosynclinal contre le Bouclier canadien au nord. Les couches de roches sédimentaires se comportent alors comme les feuilles d'une revue que l'on coince entre deux forces: elles se plissent, se soulèvent.



Les couches de roches sédimentaires se plissent et se soulèvent.

À la limite, il se produit des cassures et des blocs de roches sédimentaires basculent et glissent les uns contre les autres. *Des montagnes surgissent de la mer.*

Une immense cassure, la faille Logan, s'est produite pendant cette orogénèse séparant le Bouclier des roches sédimentai-

res. Elle va du lac Champlain à Québec et de là, elle suit le fleuve Saint-Laurent jusque dans le Golfe. Ce sont des ajustements du long de cette faille qui causent encore (août 1976) quelques tremblements de terre.

Ces mouvements de la croûte terrestre ont donc duré jusqu'au million d'ans 360. Ainsi, pendant environ 150 millions d'années, les monts Notre-Dame ont connu une activité très intense où se sont succédé les processus d'érosion, de sédimentation et d'orogénèse.

La pénéplanation

Au million d'ans 360, les Appalaches dominent le paysage. Désormais, les montagnes seront victimes de l'érosion qui tend à abaisser tout relief vers un niveau de base approchant celui des océans. Ce sont d'abord les cours d'eau qui creusent leur lit, puis progressivement, les vallées s'élargissent, les sommets s'abaissent jusqu'à ce que les pentes soient tellement faibles que l'érosion ne se fait plus. On parle alors d'une pénéplaine.

Reprise de l'érosion: paysage appalachien

Des réajustements continuels à l'intérieur de la croûte terrestre provoquent un soulèvement général de la pénéplaine: elle devient un plateau, c'est-à-dire une surface plane surélevée. En même temps que se produisaient ces soulèvements, l'érosion reprenait de façon agressive. Lentement, un nouveau réseau hydrographique entaille le plateau, attaquant d'abord les couches tendres et les zones rendues plus friables par les plissements intensifs et les failles. Avec le temps, les vallées se creusent et s'élargissent. C'est à cette surface plane surélevée (plateau) entaillée par un réseau de vallées au fond desquelles coulent rivières et ruisseaux que les géographes ont donné le nom de paysage appalachien.

Dans quelques millions d'années, le relief sera probablement aplani de nouveau et le cycle recommencera. D'ici là, le vacancier a tout le temps d'explorer, de comprendre les phénomènes en consultant les itinéraires que lui fournit ce guide.

La période récente, 2 millions d'années

Nous vivons présentement dans la quatrième grande période géologique: *le quaternaire.* Cette période, commencée depuis environ 2 millions d'années, a été marquée par des variations climatiques importantes qui ont provoqué des glaciations à quatre ou cinq reprises. L'espèce humaine apparaît aussi durant cette période.

Même si la région a connu plusieurs glaciations, nous ne parlerons que de la dernière puisqu'elle a mis la touche finale au paysage que vous explorerez. De toute façon, elle a effacé ici toutes les traces des précédentes.

Le climat de la terre se refroidit

Comme cela s'était produit à plusieurs reprises aux époques antérieures, la terre connut une phase froide entre les années 80 000 et 10 000 avant aujourd'hui. Vers 18 000, le froid atteignit son maximum: la température moyenne était alors plus froide que maintenant d'environ 12°C. Ce refroidissement du climat a causé la formation d'immenses masses de glace à différents endroits sur la terre. Au Québec, une calotte glaciaire a commencé à prendre forme sur les montagnes du Labrador et elle s'est peu à peu étendue vers l'est jusqu'au bord de l'Atlantique et vers le sud, au-delà des Grands-Lacs.

La glace envahit tout

Il est important de savoir comment se développe une telle masse de glace. Cela commence par de simples accumulations de neige comme il s'en produit en hiver. Cependant, le refroidissement du climat fait que les étés sont de plus en plus courts et qu'ils ne suffisent plus à fondre la neige tombée en hiver. Un surplus de neige s'accumule ainsi d'une année à l'autre, progressivement, les couches profondes se transforment en névé, puis en glace.

Avec les années, cette masse devient tellement importante que le poids des couches supérieures fait refluer les couches profondes vers l'extérieur (un peu comme du mastic frais). Le glacier s'étend peu à peu, d'abord par les vallées puis en une masse compacte qui couvre tout le relief. Bientôt, la calotte envahit le Bouclier et traverse le Saint-Laurent. Par les val-

lées, des langues de glace progressent vers l'Atlantique. Les vallées de la rivière Trois-Pistoles, du lac Témiscouata et de la rivière Saint-Jean ont justement été des chemins empruntés par le glacier en progression. Au maximum de la glaciation, il y a 18 000 ans, une couche de glace d'environ 1 500 mètres d'épaisseur recouvrait le Bas-Saint-Laurent.

Le glacier modifie le paysage

Le glacier n'a pas fait que recouvrir la région, il a aussi modifié légèrement le relief. En effet, une masse de glace en mouvement se comporte comme un abrasif.

À la base de la glace, des morceaux de roche de toutes tailles strient ou polissent la roche en place. Ici elle adoucit les reliefs, ailleurs elle surcreuse plus ou moins intensivement, laissant ce réseau de lacs qui parsèment le territoire. L'action abrasive du glacier domine dans les vallées préglaciaires qu'il surcreuse et élargit pour former une espèce d'auge (relief en U). Le glacier a donc modifié légèrement le relief préexistant mais il a été aussi un agent de transport important du matériel arraché à la roche en place: blocs, gravier, sable.

Fonte du glacier

Vers le millier d'ans 13, l'amélioration des conditions climatiques marque la fin de la période glaciaire et la calotte commence à retraiter (fondre). À quelques reprises, de légers refroidissements causèrent des réavancées temporaires du glacier, mais dans l'ensemble, le retrait était progressif, c'est-à-dire que la fonte de la glace (ablation) était plus importante que l'alimentation en glace nouvelle.

Tout un réseau hydrographique se développe alors autant à la surface et à l'intérieur du glacier qu'à l'avant de son front où se forment des lacs temporaires.

Ce réseau évacue les eaux de fonte chargées de sable, de gravier et de blocs rocheux. Au début, tout est pêle-mêle mais l'eau trie ces matériaux en les transportant et en les déposant à l'avant du glacier, dans le lit des cours d'eau et dans les lacs temporaires. À beaucoup d'endroits, les matériaux tombent simplement sur le sol en désordre; ils sont grossiers et souvent parsemés de gros blocs rocheux.

Ces dépôts peuvent aussi prendre la forme de deltas ou d'eskers. À la fonte de la glace, le substrat rocheux qui avait été préalablement « décapé » se recouvre donc d'une couche de dépôts meubles.

Le passage du glacier donne à la topographie un aspect particulier. Les angles des affleurements du substrat rocheux sont arrondis, les vallées sont surcreusées en forme d'auge, les réseaux hydrographiques sont parsemés de lacs et les dépôts meubles sont disposés en bosses et en creux.

L'invasion marine

Finalement, le glacier a écrasé l'ensemble du territoire et causé une invasion marine des terrains bordant le fleuve.

C'est le principe de l'isostasie qui joue ici. D'une certaine façon, la croûte terrestre est composée d'un ensemble de plaques qui « flottent » sur la matière visqueuse du manteau. Dès qu'une plaque devient plus lourde, elle s'enfonce en provoquant un déplacement de matière vers les plaques voisines qui se soulèvent légèrement pour établir un nouvel équilibre.

Or, la surcharge du poids de 1 500 mètres de glace a brisé cet équilibre. La croûte terrestre s'est donc enfoncée et par le flux de matière les territoires voisins (les États-Unis) se soulevaient.

Il y a 12 000 ans, le glacier avait quitté la rive sud du Saint-Laurent et normalement la croûte terrestre devait reprendre son niveau d'avant la glaciation. Cependant, la matière visqueuse du manteau revint très lentement sous les parties soulagées et étala sur des milliers d'années le retour au niveau normal.

Au moment où le front du glacier occupait une ligne qui traversait le fleuve en diagonale et passait par l'Isle-Verte, Saint-Modeste et Saint-Antonin, les eaux saumâtres de l'océan mélangées aux eaux douces provenant de la fonte du glacier s'avançaient en coin entre le front de glace en retrait et le rebord du plateau appalachien. C'était le début de l'épisode de la mer de Goldthwait.

Au début, la croûte terrestre du territoire était encore très enfoncée et les rives de cette nouvelle mer intérieure se rendaient jusqu'au niveau actuel de 180 mètres. Depuis lors, l'afflux de matière visqueuse par en dessous a permis à la croûte terrestre de se relever, rapidement au début (entre 12 000 et 7 000 ans avant aujourd'hui, le relèvement a été de 140 mètres), mais plus lentement par la suite. Présentement, ce processus se continue au rythme de 33 à 35 centimètres par siècle.

La bande de terre large d'environ six kilomètres qui longe le rivage actuel du fleuve a donc été modelée par un niveau de l'eau en régression. Le relief de la zone et la nature des dépôts meubles témoignent des étapes du retrait de cette mer. Cette zone dite des terrasses à cause de la disposition en échelon des terres, présente une topographie plus linéaire, allongée parallèlement au fleuve. Généralement, les paliers se rejoignent en pente douce, mais quelques talus bien marqués séparent les terrasses principales.

Évolution du contexte écologique

La dernière glaciation, par son ampleur, avait effacé du territoire québécois toute trace de vie. C'était le règne du froid et de la glace: la vie avait fui devant ce front.

À partir de 13 000 ans avant nos jours, le climat commença à se réchauffer. En même temps que le front du glacier reculait, les milieux biologiques remontaient vers le nord. Ainsi, les zones bioclimatiques, caractérisées par un climat (température, précipitations), une flore et une faune en équilibre, reviennent progressivement vers les territoires qu'elles occupent encore.

Cependant, depuis le départ du glacier, le climat du territoire québécois a beaucoup fluctué. L'analyse des pollens fossiles qu'on recueille dans les tourbières et au fond des lacs a permis aux spécialistes de reconstituer l'évolution du couvert végétal et par conséquent du climat. Ils ont pu déterminer cinq périodes:

1. Entre 10 000 et 9 000 ans environ, une période chaude et sèche.

2. Entre 9 000 et 8 200, une période fraîche et très humide.
3. Entre 8 200 et 5 000, le climat est chauf et sec.
4. Entre 5 000 et 2 500, une période chaude et humide.
5. De 2 500 jusqu'à aujourd'hui, le climat est plus froid et plus humide. Après un léger réchauffement de 0.6° C, entre 1920 et 1945, la température semble maintenant se refroidir.

Les milieux biologiques évoluent parallèlement au climat mais on note un certain décalage entre un changement climatique et leurs réactions.

Ainsi, après le départ du glacier, la végétation n'envahit que très lentement ces territoires où le sol est peu développé et d'où les matières organiques sont absentes. Pendant de nombreuses années, les montagnes et les vallées de notre région n'offraient qu'une faible végétation semblable à la toundra arctique actuelle. Des arbustes poussaient ici et là et des bosquets d'épinettes noires commençaient à couvrir les zones humides et mieux abritées.

Suivit une phase d'afforestation. Progressivement, la toundra cède la place à une forêt boréale de transition comme il s'en trouve encore dans le nord du Québec. Une pessière (épinettes) ouverte à bouleaux recouvre alors la région.

Vient enfin la phase forestière. La forêt s'épaissit: l'épinette fait place au sapin, les érablières commencent à pousser sur les pentes ensoleillées. Pendant la phase climatique chaude et sèche, des forêts de pins connaissent une extension maximale. Ces magnifiques forêts de pins blancs, objet d'une exploitation intensive durant tout le XIXe siècle et au début du XXe étaient probablement une relique des anciennes pineraies. Notre climat plus froid et plus humide, une exploitation abusive et une maladie parasitaire ont empêché la regénération valable de ces géants de nos forêts. La faune terrestre et la faune marine revinrent elles aussi sur le territoire à mesure que les conditions s'améliorèrent.

Certaines observations des voyageurs, des missionnaires et des commerçants permettent d'esquisser grossièrement le contexte écologique du début des années 1800: le climat tempéré, froid et humide, était sensiblement le même qu'aujourd'hui. Une forêt mixte d'érables, de hêtres et surtout de

pins, de sapins et d'épinettes recouvrait alors le territoire. Le caribou des bois et l'orignal cohabitaient à l'intérieur de la forêt. Quant au cerf de Virginie, il vivait plus au sud, vers la Nouvelle-Angleterre, dans les forêts de feuillus. Il n'envahit la région qu'à la suite des coupes forestières et de la colonisation, après 1850.

Une vie marine abondante caractérisait aussi le Bas-Saint-Laurent: saumons, anguilles, flétans, harengs, bars, esturgeons et même morues; de grands mammifères marins comme les marsouins, les phoques, les épaulards, les baleines, pourchassaient des bancs de capelans et d'éperlans. En somme, autant dans la mer que sur terre, les milieux naturels offraient des visages équilibrés et riches, ceux d'une vie encore à plénitude.

Successivement, l'intervention anthropique allait entraîner des bouleversements, faibles de la part des Amérindiens dont le mode de vie tendait à respecter cet équilibre, de plus en plus ravageurs de la part des Européens dont la civilisation tendait à l'exploitation irraisonnée.

Les premiers occupants: les Amérindiens

Lorsque les premiers Européens, autant Basques que Français, pénétrèrent dans la vallée du Saint-Laurent, ils y rencontrèrent des hommes qui, nous le savons maintenant, occupaient ces territoires dits sauvages depuis des milliers d'années.

Leurs ancêtres, partis d'Asie durant la dernière période glaciaire, passèrent par le détroit de Béring et mirent pied en Amérique, plus précisément sur l'actuel territoire alaskien. Cette période glaciaire avait effacé du territoire québécois toute trace de vie végétale et animale tandis qu'à l'autre extrémité du continent, elle maintenait des conditions favorables à une migration d'hommes. La calotte glaciaire continentale fixait des quantités d'eau si importantes que le niveau des océans, au cours des périodes de froid maximum avait baissé de 150 mètres. Une large bande de terre colonisée par une flore et une faune de toundra surgit alors entre deux continents. Par un caprice du climat, il tombait très peu de neige en Alaska et malgré le froid, les glaciers ne pouvaient

s'étendre. Ce territoire, colonisé lui aussi par la toundra, fournissait à ses premiers Américains, que nous nommerons désormais *Amérindiens,* des ressources alimentaires suffisantes.

Au cours de la dernière période glaciaire, il y eut enfin des périodes moins froides occasionnant la fonte partielle de la calotte glaciaire. Un corridor, libre de glace, s'ouvrit alors à l'est des Rocheuses. Or, l'eau de fonte qui retournait à la mer faisait monter le niveau des océans: lentement la « Béringia » (bande de terre entre l'Asie et l'Amérique) fut à nouveau envahie par l'eau. Les populations de chasseurs, sans cesse croissantes, n'eurent d'autre choix que de s'avancer vers les zones du sud.

Les connaissances sur les phases de la dernière glaciation et des évidences archéologiques permettent de situer vers le millier d'ans 30 les premières activités d'êtres humains sur le continent américain (an Alaska). Il y a 12 000 ans environ, des chasseurs de gros gibier (mammouth laineux, bison géant, etc...) poursuivaient leurs proies à la marge du glacier qui reculait progressivement vers le nord.

Ces « Paléo-Indiens » caractérisés par un outillage adapté à la chasse au gros gibier et par un mode de vie nomade, durent bientôt modifier leur façon de vivre à la suite de la disparition des grands mammifères et au rythme de la reprise forestière sur les territoires libérés de glace.

Un nouveau mode de vie se développe alors dans le nord-est de l'Amérique, à la faveur d'un contexte écologique différent. La culture *archaique*, dont les premières manifestations remontent à environ 7 000 ans (avant aujourd'hui), est basée sur une exploitation maximale des ressources du milieu. La zone forestière et le fleuve fournissent des ressources complémentaires plus ou moins faciles d'accès selon les saisons. Ces Amérindiens évoluent alors vers un nomadisme plus restreint, à caractère cyclique. D'une façon générale, ils exploitent les ressources de la zone littorale au printemps, en été et en automne, alors qu'en hiver, ils se dirigent à l'intérieur des terres pour faire la chasse aux grands mammifères (orignal, caribou) que la neige épaisse rend plus vulnérables.

La recherche archéologique dans notre région est encore jeune et peu de sites ont été fouillés et analysés systématiquement. Les vestiges archéologiques (outils, traces d'établissement) provenant d'une quarantaine de sites permettent d'identifier les groupes qui ont parcouru la région. Les restes fauniques associés à des foyers nous renseignent sur leur diète alimentaire. La localisation des sites sur le territoire est aussi un indice de leurs mouvements migratoires.

Quand les premiers Amérindiens ont occupé les lieux, il y a plusieurs milliers d'années, le niveau du fleuve était encore beaucoup plus élevé que le niveau actuel. Bien avant l'arrivée des premiers Européens, des petits groupes se rendaient dès le printemps sur le littoral et dans les îles, à la rivière des Caps, à la rivière du Loup, à l'île Verte, à l'embouchure de la rivière Trois-Pistoles pour chasser les oiseaux migrateurs, cueillir les oeufs de certaines espèces et ramasser des moules sur les battures fraîchement libérées des glaces.

La diète d'été basée sur la pêche riveraine et la récolte des mollusques se complétait de baies sauvages et du produit de la chasse aux petits mammifères. Finalement, ils pêchaient les saumons montant frayer dans les rivières. En automne, avant de retourner en forêt, ils profitaient des migrations des oiseaux et des anguilles. Aux premières neiges, ils partaient, par petits groupes, vers l'intérieur des terres en suivant les vallées. Pendant de longs mois, ils vivaient principalement de la chasse à l'orignal et au caribou. L'usage des raquettes leur donnait un avantage sur les grands mammifères qui s'enfoncent dans la neige. Durant des milliers d'années, ce cycle se reproduira d'une façon presque immuable.

Pendant que florissait la culture archaïque dans le nord-est, vers le sud, une nouvelle culture se développait: le Sylvicole. L'augmentation des populations et l'épuisement relatif des ressources fauniques favorisèrent le développement de l'agriculture et l'adoption d'un mode de vie sédentaire. Cette culture se caractérise aussi par la fabrication des poteries de terre. Par les restes de poteries retrouvés sur l'île Verte et dans la région du lac Témiscouata, on présume que des groupes de culture sylvicole, en particulier des Iroquoiens, remontaient la vallée du Saint-Laurent et pénétraient même dans les terres.

Les vestiges archéologiques et les récits des explorateurs, des voyageurs, des missionnaires et des commerçants permettent de penser qu'une circulation intense se faisait dans l'axe du fleuve d'abord, ensuite par le réseau de la rivière Saint-Jean qui s'écoule parallèlement au fleuve. Finalement, toute une série de rivières et de portages reliaient dans l'autre axe le fleuve à la rivière Saint-Jean. Le lac Témiscouata et la rivière Trois-Pistoles auraient été l'un des axes les plus importants. Par une voie presque directe, les Montagnais de la rive nord (Saguenay, lac Saint-Jean) pouvaient pénétrer jusqu'au coeur du pays des Malécites et des Micmacs, au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse.

D'après de nombreux témoignages, il semble que la zone de Rivière-du-Loup — Témiscouata ait été, à la fin de la période préhistorique et au début de la période historique, un carrefour par où circulaient et se rencontraient plusieurs nations amérindiennes: les Montagnais de la rive nord, les Micmacs de la Gaspésie et du nord-est du Nouveau-Brunswick, les Malécites du sud-ouest du Nouveau-Brunswick, les Etchemins du bassin de la rivière Chaudière et de la tête de la rivière Saint-Jean et finalement les Iroquois venant de la région de Montréal.

Les Européens

À la fin du XV[e] siècle, les grandes puissances occidentales s'éveillent aux possibilités de découvrir à l'ouest un passage vers les Indes. Bénéficiant du progrès technique des instruments de navigation et de la cartographie, les découvreurs se lancent à l'assaut de l'Atlantique; l'histoire a surtout retenu les noms de Colomb, Cabot, Verrazzano et Cartier. Mais sensiblement à la même époque, des pêcheurs basques et portugais commencent à fréquenter le golfe du Saint-Laurent à la poursuite des bancs de morue et des troupeaux de baleines.

Pour avoir une idée plus juste de l'intense circulation que connurent, entre 1500 et 1600, les côtes du Labrador, de Terre-Neuve et presque toutes les terres côtières du Golfe, il vaut mieux référer à des études spécialisées sur les pêcheries des Bretons, Normands, Basques, Portugais et Espagnols. Nous ne soulignerons ici que certains faits qui aident à comprendre la présence des Basques près de notre littoral.

L'embouchure du Saguenay et la rencontre d'eaux froides et douces avec l'eau salée créait un milieu riche en vie marine où plusieurs grands mammifères trouvaient à se nourrir: baleines, marsouins, loups-marins (phoques), épaulards, etc. Chaque fin d'automne, avant les glaces, les troupeaux de baleines quittaient cette zone et descendaient le fleuve pour gagner les côtes de l'Atlantique. Un grand nombre empruntait alors le détroit de Belle-Isle, entre Terre-Neuve et le Labrador. C'est précisément là que des baleiniers basques les attendaient.[1]

Selon des recherches récentes, des navires basques de 200 tonneaux et plus déjournèrent, à chaque automne entre 1540 et 1587, à baie des Châteaux, à baie Rouge et à Blanc-Sablon. Vingt à trente navires pouvaient capturer entre 500 et 600 baleines. Le « dégras » des animaux se faisait au sol et on fondait la graisse dans des fours de pierre; on abandonnait ça et là les carcasses. Augustin Le Gardeur de Tilly, sieur de Courtemanche, note ce qui suit lors de son passage à baie Rouge en 1705:

« *C'est aussi dans ce hâvre qu'on a fait autrefois la pêche de la balleine que les esquimaux, au rapport des sauvages, ont fait abandonner aux Européens. On y voit encore les fournaux à fondre huilles & les ossements de ballaine. Ils sont à la Coste comme des bois renversés les uns sur les autres & nous estimons qu'il fallait qu'il y en eut été tué plus de 2 ou 3 mils veu la quantité d'ossements qu'il y avait & que nous contâmes: 90 têtes dans un seul endroit d'une grosseur prodigieuse* ».

Les risques d'hivernement forcé, l'hostilité des indigènes et le succès des expéditions incitèrent les Basques à rechercher sans cesse les zones idéales. Pénétrant plus avant dans le fleuve, ils découvrirent la richesse de nos eaux. Ils ont laissé des traces sur la rive nord, à Chafaud-aux-Basques, Tadoussac, Bon-Désir, anse aux Basques, les Escoumins et sur la rive sud à pointe à la Loupe et à l'île aux Basques.

1. À consulter: de la Morandière, Charles. *Histoire de la pêche française de la morue dans l'Amérique septentrionale*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1966.
Bélanger, René. *Les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent*, Montréal, P.U.Q., 1971.

Il semble qu'ils vivaient surtout à bord de leurs navires et que les installations terrestres ne servaient qu'aux travaux de halage, de dégraissement, de fonte et de mise en barrique de l'huile. Le lecteur trouvera des détails à la page 70, circuit 1-C.

L'huile de baleine écoulée sur le marché européen servait de condiment, de graisse à frire, de lubrifiant, de savon et d'huile à lampe. La chair, les os, le cuir et les fanons trouvaient aussi usage. Cette activité se poursuivit en nos eaux jusqu'au début du XVII[e] siècle, alors que les Français, installés à leur tour à Tadoussac, prirent ombrage de la concurrence que leur livraient quelques baleiniers basques dans le troc des fourrures. Car, tout au long du siècle précédent, le contact des pêcheurs et des Amérindiens, contacts très souvent cordiaux, avaient donné naissance à des échanges d'objets contre de riches fourrures de plus en plus estimées par les Européens. Ce commerce des pelleteries aura dorénavant une importance croissante dans l'établissement des premiers blancs dans notre région.

Rivière-du-Loup sous le Régime français

Entre 1615 et 1673, seuls des missionnaires de passage séjournent dans la région. Déjà s'affirme cependant l'une des vocations du territoire, celle de servir de trait d'union, de voie de communication entre Québec et l'Acadie. Empruntant les sentiers de « portage » des autochtones qui relient les unes aux autres les rivières et les lacs, des Récollets puis des Jésuites passent d'une colonie à une autre. Les Relations des Jésuites font état de plusieurs missions d'évangélisation comme celle qu'entreprit le père Le Jeune en 1634, hivernant non loin du lac Témiscouata avec un groupe d'Amérindiens, tandis qu'un autre, le père Morain, signale que la mission du Bon-Pasteur établie sur les bords de la rivière du Loup vers 1672 attire entre autres les Etchemins vivant le long de la rivière Saint-Jean.

Des commerçants tirent vite profit de cette situation géographique privilégiée: en 1673, Charles Aubert de la Chesnaye obtient la concession de la seigneurie de Rivière-du-Loup, puis il y ajoute en peu de temps celle du Parc, de Verbois, de Villeray.

Plus tard, en 1683, il acquiert celle de Témiscouata-Madawaska et aussi celles du Bic et de Kamouraska. Avec ses associés, le seigneur de la Chesnaye se livre à la traite des fourrures en des postes qu'il fait construire à Rivière-du-Loup, au Bic et aussi à l'intérieur des terres sur les bords du lac Témiscouata, souhaitant y attirer les Amérindiens et leurs fourrures.

Pendant de longues années, l'activité de la région se résume à ce type d'exploitation primaire des ressources auxquelles il faut ajouter la pêche riveraine et la chasse aux mammifères marins. À la fin du Régime français, le nombre de résidents blancs ne dépasse pas la centaine. De petits ensembles domestiques ont surgi à Rivière-des-Caps et dans l'anse de la rivière du Loup. Ailleurs, tout au plus quelques cabanes préfigurent l'appropriation du sol. Il manque encore trop de données archéologiques pour interpréter correctement cette vie primitive, mais sur la foi de quelques documents, on suppose

Les maisons des premiers habitants étaient souvent de dimensions modestes. On voit ici la maison Poirier, photographiée en 1883.
Ellefsen Photographie.

que les travaux des habitants des côtes se partageaient entre la pêche et une agriculture de subsistance. Engagés par le seigneur ou ses associés dans l'exploitation des pêches, les gens commençaient aussi à défricher, à labourer et à mettre en valeur le sol concédé. On ne peut cependant parler d'agriculture intensive vu le petit nombre et la qualité des établissements domestiques: les maisons à colombage ont souvent un carré de moins de 20 pieds, les quelques bâtiments « clos de pieux » sont couverts en chaume, le mobilier est réduit et de peu de valeur et les animaux domestiques se font rares. D'ailleurs, tout au long de cette époque, un unique moulin à farine, construit à Rivière-du-Loup par le seigneur, à la fin du XVII[e] siècle suffira à la tâche de moudre les grains des résidents, à plusieurs kilomètres de part et d'autre.

La vie des riverains est entrecoupée par le passage des navires et des barques qui emportent poissons et fourrures, et par les visiteurs de marque qui fréquentent le portage: l'intendant Demeule y passe en 1685, puis monseigneur Saint-Vallier emprunte ce réseau de rivières pour se rendre en Acadie. Jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, on passe indifféremment, selon la saison et l'usage, par la rivière Trois-Pistoles ou le sentier du Portage.

Mais lors de la guerre de 1744, plusieurs expéditions militaires dirigées en Acadie passent dans le sentier: le Journal de Beaujeu et des mémoires de Beauharnois et de l'intendant Hocquart en font état. Les autorités de la Nouvelle-France s'éveillent à l'importance stratégique du sentier. En octobre 1746, l'ordre arrive à Kamouraska de faire « pratiquer un chemin ou sentier d'environ 3 pieds dans le Portage, depuis la Rivière du Loup (...) jusqu'au lac Témiscouata (...) pour faciliter la communication avec l'accadie Et Pour y faire passer quelque détachement de françois Et sauvages sil Est nécessaire »[2].

Jusqu'à la Conquête, le sentier connaît une fréquentation sans précédent: courriers, dépêches, détachements militaires, missionnaires. Des Acadiens réfugiés l'emprunteront en 1755 puis retourneront plus tard vers Tracadie et Caraquet. À

2. Archives publiques du Canada. Série C-iiA, 85, cité par Nive Voisine, *Un Portage, le détour Notre-Dame du Lac*, s. édit. 1969.

partir de maintenant et pendant près d'un siècle, le Portage va confirmer la valeur stratégique du territoire.

Les débuts d'une croissance, 1780-1860

Sous le Régime anglais, notre région connaît de nouveaux horizons. Plusieurs facteurs concourent à expliquer ces débuts d'une véritable croissance. Le commerce du bois vers l'Angleterre, privée au début du XIX^{e} siècle de ses approvisionnements habituels, va susciter la pénétration dans l'arrière-pays. La poussée démographique et l'arrivée des immigrants occasionnent l'ouverture de nouvelles teres à culture; enfin, il faut imputer au dynamisme des nouveaux seigneurs et à l'augmentation du nombre des entrepreneurs d'affaires plusieurs initiatives visant non pas seulement à cueillir les ressources naturelles de la région mais à les transformer sur place.

Au début de ce renouveau. il faut rappeler les tentatives des autorités coloniales pour établir une communication terrestre permanente entre le fleuve et la Nouvelle-Écosse. Le gouverneur Haldimand ordonne en 1783 de faire pratiquer un bon chemin et confie les travaux à Jean Renaud, Grand-voyer et à l'arpenteur Jean Collins.

« En vertu d'un Ordre de son Excellence le général Haldimand du 29 mars dernier portant ses instructions de faire ouvrir la communication qui conduit au lac Témiscouata et d'employer à cet ouvrage les habitants des paroisses voisines par corvée, (...) ayant engagé trois guides au fait et connaissant le Portage du dit lac, ayant trouvé un endroit qui nous a paru le plus favorable à environ six lieues plus bas que l'église de Kamouraska, et près de l'endroit où l'ancien sentier était pratiqué, nous avons plaqué les dites côtes en les élongeant (sic) le long des Caps et nous avons continué de plaquer jusqu'à la rivière du Loup, environ une lieue et demie dans les terres, poursuivant en général la direction du sud-est. (...) Nous continuâmes l'ouverture du dit chemin de douze pieds de large faisant des ponts sur les rivières et les ruisseaux, (...)

On pouvait croire que ces travaux étaient définitifs, il n'en fut rien. Trois ans plus tard, le chemin est à ce point détérioré et en mauvais état que les courriers chargés d'acheminer les sacs postaux s'en plaignent régulièrement. Jusqu'à la menace de guerre, en 1812, le gouvernement ne défraie que l'entretien nécessaire, mais la valeur stratégique du sentier prend à nouveau son importance et en 1814, les autorités tentent même d'établir le long du sentier des vétérans royaux avec leurs familles pour assurer l'entretien, la surveillance et fournir des approvisionnements aux voyageurs. La vie est trop rude pour eux, la plupart désertent leurs postes. Le Portage est une fois de plus négligé. Puis après 1829, des querelles de frontières avec les États-Unis font craindre le pire, l'armée prend alors à sa charge la réfection de la route, elle érige aussi des forts et des postes le long du parcours (fort Ingall à Cabano, poste Dégelis, fort Kent), les régiments peuvent circuler. Voici d'ailleurs le bref récit de la marche de l'un de ces régiments, le 43ième, qui arriva en vue du fleuve au mois de décembre 1837.

« Lorsque la situation devint plus sérieuse au Bas-Canada (la rébellion des patriotes) et qu'il fallut intervenir, une dépêche arriva à Frédéricton ordonnant au 43ième régiment de l'Infanterie légère de gagner Québec par le « Portage » de Madawaska. Ce qu'il fit en treize jours. (...) Le 12 décembre, la première compagnie du 43ième de l'Infanterie légère quitta Frédéricton à bord de quinze carrioles; le lendemain, les cinq autres compagnies suivirent.

Un sous-officier décrit ce qui suit à un de ses amis d'Angleterre: «*Curieux spectacle que le nôtre! Notre habillement, le mien par exemple, consistait en quatre paires de bas (au départ), puis des mocassins par dessus lesquels j'avais enfilé de grandes bottes de feutre; des pantalons P, un gilet PP et enfin un manteau en peau de loup-marin, un peu « outré » mais très chaud et confortable; puis un manchon en peau de buffle, un chapeau de fourrures avec des cache-oreilles et un lot de gants, de mitaines, d'écharpes etc... beaucoup de tabac et une courte pipe indienne. Ajoutez à cela une peau de carriole en buffle pour nous tenir les jambes au chaud et deux couvertures de laine à chacun (...) Mon chien Bob voyageait avec moi et me tint au chaud! Tous les officiers*

avaient des raquettes et il y en avait douze ou quinze paires de rechange pour les fantassins. La nourriture comprenait du porc, des biscuits et du rhum et chacun reçut sa ration. Les officiers disposaient d'une carriole pour eux et leurs bagages, ainsi que d'une gamelle. Deux chevaux tiraient les carrioles chargées de huit hommes. Il n'y avait qu'une gamelle pour tous les fantassins.

« Jusqu'à Madawaska, les hommes logèrent chez les gens et les officiers dans les auberges. Le long du Saint-Laurent, tous couchaient dans les couvents (...).

La rivière Arestook n'étant point gelée, le régiment la traversa à bord de petits canots. (...) Après Madawaska, les troupes atteignirent enfin le premier relais sur la rive gauche de la rivière du même nom. « Nous étions tous très fatigués, raconte le sous-officier, et malgré la tempête et le froid, nous dûmes camper dehors car la fumée nous empêchait de demeurer à l'intérieur de la cabane. (...) Nous avions de bons feux mais les pieds brûlaient pendant que la tête nous gelait; le thé congelait à un pied du feu et le thermomètre indiquait 29° sous zéro. (...) Il nous fallait toujours attendre la carriole contenant les vivres et ce n'est que tard dans la soirée que l'on pouvait manger un peu, si frugal que fut le repas. Ajoutez à cela la tournée des sentinelles, les soins des malades, on ne pouvait guère se reposer. Sauf le fait de quitter le Nouveau-Brunswick, j'ai pris grand plaisir dans cette expédition.
En arrivant à Saint-André, aux bords du Saint-Laurent, la compagnie de tête fit halte et attendit la seconde. Et ainsi de suite jusqu'à Pointe-Lévis, devant Québec. Nous avancions deux compagnies à la fois, ne pouvant disposer que d'une centaines de carrioles ». R.G.A. Levinge, Echoes from the Backwoods, Darling, London, 1849.

Laissons un moment le Portage et revenons au début du XIX^e^ siècle. L'exploitation des immenses forêts de pins commença vers 1810. De nouveaux seigneurs, comme Alexandre Fraser à Rivière-du-Loup et les Rioux à Trois-Pistoles furent les premiers à attaquer cette ressource jusque-là inexploitée. Les approvisionnements et la main-d'oeuvre leur venaient des nouveaux colons dont la poussée au-delà des terres riveraines était coïncidente. En mettant en parallèle les concessions

de terre faites sur les seconds rangs des paroisses et la multiplication des moulins à farine et des moulins à scie que signale l'arpenteur Bouchette en 1815 et en 1831, on peut mesurer en gros les progrès concurrents de l'agriculture et de l'exploitation de la forêt. Les ports s'animèrent, les moulins surgirent sur presque tous les cours d'eau valables, les chantiers firent peu à peu reculer les limites boisées, encore qu'on recoltait surtout les grands bois de sciage.

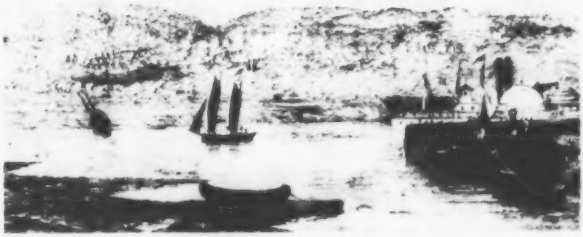
Malgré les misères, les disettes, les mauvaises récoltes fréquentes à cette époque, les nouveaux colons survécurent. Les pommes de terre, le hareng et le « barley » sauvèrent plus d'une famille de la famine. Les chantiers sans cesse plus éloignés, offraient des débouchés aux produits et à la force de travail. Jusqu'au milieu du siècle, les gens conquirent peu à peu le sol du littoral et des terrasses, façonnant les limites agricoles que l'on connaît aujourd'hui. Un nouveau venu va maintenant unifier tous ces efforts: le chemin de fer.

La pleine croissance, après 1860

Le chemin du Portage avait fait son temps. En 1856, les autorités décident de tracer une route carrossable et permanente entre Rivière-du-Loup et Sainte-Rose-du-Dégelis. On l'ouvrira en 1861. Presque au même moment, on pose les derniers rails du chemin de fer du Grand-Tronc, et la première locomotive venant de Lévis entrait à Rivière-du-Loup le 17 octobre 1859. Ce fut le signal d'une ère de prospérité sans précédent pour toute la région.

Maintenant reliées aux centres urbains de l'ouest, dotées graduellement de voies de pénétration permanentes vers le sud (chemin de fer) et de quais, les agglomérations riveraines prospérèrent. Pendant un moment, Rivière-du-Loup, l'Isle-Verte et Trois-Pistoles se disputèrent une suprématie régionale et se livrèrent une concurrence loyale. Chacune possédait ses moulins, ses petites industries de transformation du bois, ses services. Chacune revendiquait ses villages, ses scieries, ses colons, bref ses satellites fixés dans un arrière-pays maintenant accessible. À cette époque aussi remonte l'invasion des touristes, estivants, attirés à Cacouna, à Saint-Patrice, au Portage par l'eau salée, l'air du large, les jeux et la bonne société. Les trains bien sûr, mais aussi les

navires à vapeur amenaient du Québec, d'Ontario et des Etats-Unis ces vagues de visiteurs (voir page 55, circuit 1-C).



Rivière-du-Loup et son quai vers 1875.
Source: Canadian Illustrated News

À la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e}, pour contrer l'exode massif des Québécois vers les Etats-Unis, l'Etat et le clergé encouragèrent l'ouverture de terres nouvelles. Le plateau forestier de l'arrière-pays, jusque-là exploité par les seules compagnies de bois, connut un essaimage de colons qui défrichèrent les pentes et les vallées plus ou moins propices à l'agriculture. Malgré ces tentatives, la vocation forestière de l'arrière-pays persista tandis que les petites villes du littoral, orientées vers le commerce et le transport se mirent à jouer le rôle de centres administratifs.

Pendant un bon moment, l'animation remplit tous les horizons: sur l'eau, les vapeurs, les voiliers, les goélettes, les barques, les canots des touristes; sur rail, les machines à vapeur et les équipes qui allongeaient sans cesse les voies; sur terre, les convois de charrettes vers les chantiers et les lots de colonisation. Toutes les sources d'énergie hydraulique et éolienne étaient mises à profit. Fonderies, manufactures de meubles, tanneries, moulins à bardeaux prospérèrent jusqu'au moment de la Crise des années 1929-30. Et ainsi de l'industrie touristique et de l'agriculture qui, tout en se modernisant, trouva peu à peu le type d'exploitation qui convenait au sol et au climat.

Depuis lors, les rails et les routes ont filé à l'est et les ressources locales ont plafonné. La région, comme d'autres au Québec, s'est inclinée devant l'hégémonie des centres urbains de production et de distribution.

Sur la plage de Cacouna, vers 1900.
Source: Archives publiques du Québec.

En terminant...

... nous rappelons au visiteur qu'il ne possède maintenant que la trame, la toile de fond de l'histoire naturelle et humaine de Rivière-du-Loup et de ses « portages ». Le tableau devrait se compléter d'observations personnelles que chacun peut faire lors de son séjour. Ainsi, la découverte des mentalités propres à chaque terroir, le jugement des valeurs traditionnelles qui perdurent en un lieu ou qui font place ailleurs à des attitudes modernes partagées par la majorité, tout cela est palpable et mérite votre attention.

La région traîne ses contradictions, ses luttes, ses espoirs mais elle vit aussi au rythme du Québec. À vous de l'apprécier!

Endroits où il faut aller...

pour faire de la voile

cours de voile et location de voiliers:
Pohénégamook, base de plein air

descentes de bateaux au fleuve:
Rivière-du-Loup, la Marina
Cacouna, quai de la rivière des Vases
Trois-Pistoles, quai
sur les lacs:
Pohénégamook, base de plein air
lac Long, près de la décharge
lac Témiscouata, plage municipale de Dégelis
marina de Cabano
Notre-Dame-du-Lac
lac Squattec, camping-plage municipale
lac de la Grande Fourche, plage municipale

pour faire du canot-camping

Dans le JAL, deux circuits organisés, l'un par la rivière Touladi, l'autre par Squatec.

pour trouver un centre d'interprétation de la nature

Saint-Alexandre, réserve de Parke, route 289
de Saint-Modeste à Cabano, le sentier du Portage
base de plein air de Pohénégamook

pour les randonnées pédestres

de Saint-Modeste à Cabano, le sentier du Portage
base de plein air de Pohénégamook
la réserve de Parke, route 289

pour faire du ski de fond

Saint-Modeste à Cabano:

sentier du Portage, 60 kilomètres, avec relais équipés de lits, poêles, etc.

Clubs et sentiers organisés:

Saint-Patrice

Cabano

Mont-Citadelle, Saint-Honoré

Pohénégamook, base de plein air

pour faire du ski alpin

Mont-Citadelle, Saint-Honoré

pour participer aux fêtes populaires

Consultez, à chaque saison:
Éphémérides. Direction générale du tourisme. Publié par le ministère du Tourisme. (publications saisonnières)

pour trouver une plage publique

sur le fleuve:

Trois-Pistoles

pointe à la Loupe

pointe de Rivière-du-Loup

sur les lacs:

lac Pohénégamook, base de plein air et à la tête du lac.

lac Squatec, près d'Auclair

lac Témiscouata: Dégelis

Notre-Dame-du-Lac

Cabano

lac de la grande Fourche, plage municipale

pour faire de la plongée sous-marine

lacs qui offrent des conditions idéales:
lac Témiscouata
lac Touladi
lac Squatec
lac Pohénégamook
Vous pouvez faire remplir vos bonbonnes au magasin d'équipement sportif du CEGEP de Rivière-du-Loup.

pour visiter les musées

Rivière-du-Loup, Musée d'archéologie de l'Est du Québec

Cabano, Fort Ingall

Rivière-Bleue, musée historique

Trois-Pistoles, musée local

pour participer à l'hébergement sur la ferme et vacances-familles

Programme en vigueur dans le JAL

Pour renseignements supplémentaires sur d'autres sites, consultez:

Hébergement à la ferme
Fédération des agricotours du Québec
515, avenue Viger, 4e étage
Montréal.

pour obtenir des renseignements touristiques

Adressez-vous aux kiosques du ministère du Tourisme:

kiosque permanent:
Notre-Dame-du-Portage, autoroute 20

kiosques saisonniers:
Dégelis

Trois-Pistoles

ou aux kiosques municipaux:

dans plusieurs villes et villages

Cabano

Rivière-du-Loup , etc.

pour trouver une auberge de jeunesse

Deux auberges vous accueilleront à Rivière-du-Loup:

l'une à la pointe

l'autre dans la rue Lafontaine

pour tous renseignements complémentaires concernant les organismes de plein air, vous pouvez consulter:

Le Conseil des loisirs de l'Est du Québec
140 ouest, Saint-Germain
Rimouski
G5L 4B5

(418) 723-5036

La Fédération québécoise de plein air
1415 est, boulevard Jarry
Montréal.
H2E 1A7

(514) 845-2171

Haut-commissariat à la Jeunesse, aux Loisirs et aux Sports
1035, rue de la Chevrotière, 7e étage
Québec.

(418) 643-5700

Brochures utiles

On peut se procurer la plupart des brochures aux bureaux touristiques du gouvernement du Québec.

Hôtels:
Hôtels du Québec, répertoire des hôtels, motels et maisons de logement. Publication remise à jour annuellement, ministère du Tourisme, Québec.

Terrains de camping:
Camping-Québec. Publication remise à jour annuellement, ministère du Tourisme, Québec.

Chasse et pêche:
Pourvoyeurs de chasse et pêche pour le Québec. Publication remise à jour annuellement, ministère du Tourisme, Québec.

Auberge de jeunesse:
Les toits de l'Est. Publication remise à jour annuellement.

Attractions et manifestations:
Ephémérides, Direction générale du tourisme du Ministère. Publication remise à jour à chaque saison.

Guide de tourisme:
Bas-Saint-Laurent et Gaspésie. Direction générale du tourisme.

Publications spécialisées

Géographie

Blanchard, Raoul.
L'Est du Canada français, province de Québec. Masson, Paris, Beauchemin, Montréal, 1935, Tome II. 336 p.

Cabanne, Claude et Jean Pitié.
Géographie physique. Bordas, Paris, Montréal, 1974. 127 p. (manuel utilisé au secondaire)

Cailleux, André.
Géologie générale. Terre-Lune-Planètes. Masson, Paris et Fides, Montréal, 1976, 346 p.

Dionne, Jean-Claude.
Le Quaternaire de la région de Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, côte sud de l'estuaire maritime du Saint-Laurent. Centre de recherches forestières des Laurentides, région de Québec, Québec, 1972. 95 p. (rapport d'information no: Q-F-27)

Pernet, L.
Géographie générale et initiation économique. Hachette, Paris, 1974. 220 p. (manuel utilisé au secondaire)

Ethnographie

Beaulieu, Victor-Lévy.
Manuel de la petite littérature du Québec. Éd. de l'Aurore, Montréal, 1974.

Gauthier, Raymonde.
Les Manoirs du Québec. Éditeur Officiel du Québec et Fides, Montréal, 1976.

Lessard, Michel et Huguette Marquis.
Encyclopédie de la maison québécoise. Éditions de l'homme, Montréal, 1972. 727 p., ill.

Porter, John-R. et Léopold Désy.
Calvaires et croix de chemins du Québec. Les cahiers du Québec, collection Ethnologie québécoise, Hurbutise H.M.H. Ltée, 1973. 256 p.

Séguin, Robert-Lionel.
Les granges du Québec. Musée national de l'homme, Éditions Quinze. (1976) 128 p., ill.

Science de la nature

Cayouette, R. et J.L. Grondin
Les oiseaux du Québec. Société zoologique du Québec Inc., Orsainville, Québec, 1972.

Duchesnay, E.J.
Les mammifères du Québec. Éd. Hurtubise, Montréal, 1972.

Frey, Édouard.
Lichens. Petit atlas Payot Lausanne. Éd. Payot Lausanne, 1970.

Gauthier G. et P. Lagloire.
Guide de l'amateur d'insectes. Service de l'information, ministère de l'Agriculture, Québec, 1962.

Godfrey, W.E.
Les oiseaux du Canada, Musée national du Canada, bulletin no 203, Ottawa, 1967.

Jucheneau-Duchesnay, E.
Les poissons du Québec. Éd. de l'Homme, Montréal, 1966.

Lamoureux, Gisèle.
Plantes sauvages printanières. Éditeur officiel du Québec, Québec, 1975.

Mandahl-Barth, G. et M.L. Bauchot.
Animaux et plantes du bord de la mer. Éd. Fernand Nathan, Paris.

Mandahl-Barth, G.
Petits animaux des bois et des champs. Éd. Fernand Nathan, Paris.

Marie-Paul, F.e.c. et F. Alexandre.
Reptiles et batraciens. Guide du jeune naturaliste, Lidec Inc., Montréal.

Marie-Victorin, F.
Flore laurentienne, Presse de l'Université de Montréal, Montréal, 1964.

Melançon, Claude
Les poissons de nos eaux. Éd. du Jour, Montréal, 1973.

Pomerleau, R.
Champignons de l'est du Canada et des Etats-Unis, Éd. Chanteclerc Ltée, Montréal, 1961.

Ministère des Terres et Forêts.
Petite flore forestière du Québec. Éditeur officiel du Québec, 1974.

Ministère des Terres et Forêts.
Clef artificielle pour l'identification des arbres et des arbustes du Québec. Ministère des Terres et Forêts, Québec, 1971. 60-012.

Veilleux, Christian et Bernard Prévost.
Les papillons du Quebec. Éd. de l'Homme, Montréal, 1976.

Vous pouvez souvent vous procurer sur place les albums historiques ou les monographies suivantes:

Chouinard, Laurent.
Histoire de Saint-Epiphane, Rivière-du-Loup, Éd. du centenaire, 1970.

Comité du centenaire de Notre-Dame-du-Lac. *Un portage, le detour, Notre-Dame-du-Lac*, sans éditeur, 1969.

Dumas, Maurice et Daniel Pelletier.
La geste de Rivière-du-Loup. Publication du Centre de recherches du Grand-Portage, 1973.

Gauvreau, Charles A.
Les Trois-Pistoles. Tomes I et II.

Lafrance, Pierre, Abbé.
Les croix joyeuses des Trois-Pistoles. Les cinq églises. 1696-1946. Rivière-du-Loup, Imprimerie Saint-Laurent, 1946.

Lamontagne, Armand.
Centenaire de la paroisse de Saint-Jean-de-Dieu, 1873-1973. Rimouski, Imprimerie Blais Ltée, 1973.

Lebel, Réal.
Au Pays du porc-épic. Kakouna. Édité par le comité des fêtes du centenaire, 1975.

Lemieux, Édouard.
Notre-Dame-de-l'île-Verte. Paroisse centenaire 1874. Souvenirs du passé 1974 — Regard vers l'avenir. Rivière-du-Loup, Imprimerie Saint-Laurent, 1974.

Lizotte, Louis-Philippe.
La vieille Rivière-du-Loup, ses vieilles gens, ses vieilles choses. 1673-1916. Québec, Éd. Garneau, 1973.

Morin, Cléophas.
Histoire de Saint-Honoré, comté de Témiscouata, 1873-1973. Sans éditeur, 1973.

Pelletier, Edmond, Abbé.
Album historique et paroissial de Notre-Dame-du-Portage 1723-1940. Québec, Atelier de l'imprimerie provinciale enr., 1942.

Richard, Abbé Jos-Arthur.
Saint-Ludger de Rivière-du-Loup. 1905-1955. Publication de l'abbé Jos-Arthur Richard, 1955.

Société historique de Kamouraska.
Saint-Alexandre de Kamouraska 1852-1952. Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Société historique de Kamouraska, 1952.

Théberge, Guy.
Saint-Eleuthère de Pohénégamook. 1874-1974. Comité du centenaire de Saint-Éleuthère, ville de Pohénégamook, 1974.

Équipe de recherche du Musée d'archéologie de l'est du Québec à Rivière-du-Loup

Conception, coordination et rédaction finale
Paul-Louis Martin

Géographie: recherches et rédaction préliminaire
Gilles Rousseau

Ethnologie et histoire: recherches et rédaction préliminaire
André Proulx

Botanique et zoologie: recherches et rédaction préliminaire
Paul Darveau, Jacques Viel

Illustrations
Alain Ross

Photographie
Daniel Vallée

Assistants de recherches
Lyne Chabot, Régis Jean, Claude Dionne, Alain Franck

Transcription
Huguet April

Collection des Guides pratiques

Hors série
Déjà paru
Guide pratique de correspondance et de rédaction
À paraître
Guide de l'escalade au Québec

Série Itinéraires culturels
À paraître
Gaspé-Nord
Baie-des-Chaleurs

Achevé d'imprimer le 25 mai 1977, sur les
presses de la Librairie Beauchemin Ltée à Montréal.

La composition typographique et les quadrichromies
ont été réalisées par la Librairie Beauchemin Ltée.

F3